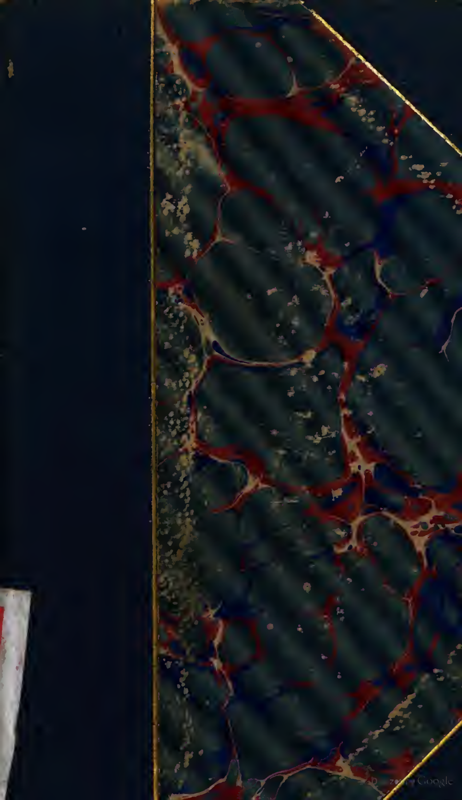
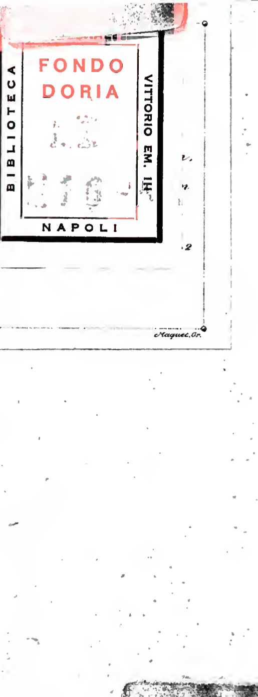
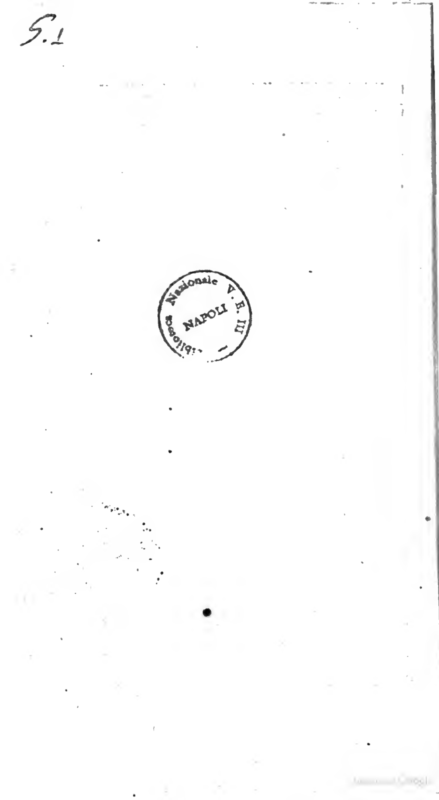



BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
VITTORIO EM. III
NAPOLI
Maquet, Gr.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III


ERASME.
MORUS.
HOLBEIN.


Flatterie
Contentement
Avarice
Pluto
Intempérance
Midas
Volupté
Fureur
L'ELOGE
de la
FOLIE.



L'ELOGE
DE
LA FOLIE,

Composé en forme de Declamation

Par

ERASME DE ROTTERDAM:

Avec quelques Notes de LISTRIUS, & les belles figures de HOLBENIUS: le tout sur l'Original de l'Academie de Bâle.

Piéce qui, representant au naturel l'HOMME *tout defiguré par la* SOTISE, *lui aprend agreablement à rentrer dans le bon Sens & dans la Raison:*

Traduite nouvellement en François

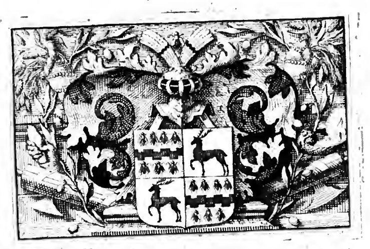
Par Mr. GUEUDEVILLE.



A LEIDE,
Chez PIERRE VANDER AA, 1713.

Avec Privilege.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



A MONSIEUR
JEAN DE BYE,
BOURGUEMAITRE DE LEIDE,
&c. &c.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de VOUS presenter une *Declamatrice* qui a fait du

bruit dans le Monde. Elle ne VOUS est pas inconuë; & je suis sûr que son masque ne VOUS a pas empêché de l'admirer, peut-être plus d'une fois. Son nom est la *FOLIE*; & elle étoit digne, neanmoins, d'avoir pour Peres, tout au moins, les sept Sages de la Gréce.

Cette savante & ingenieuse Production doit son Etre au celebre *Thomas Morus*, pour qui nôtre *Erasme*, qui estimoit profondement cet illustre *Chancelier d'Angleterre*, la composa, & à qui il en fit honneur par une Dedicace.

De nôtre temps elle fut rimprimée en Latin à Bâle *in Octa-*

Octavo avec les figures du fameux *Holbein*, & les notes du ſavant *Liſter*; & on l'offrit publiquement à Monſieur *Colbert*, Miniſtre auſſi amateur des Muſes, qu'il étoit zelé pour la gloire de ſon Roi.

Après cela, MONSIEUR, VOUS ne ſauriez trouver mauvais que je VOUS adreſſe cette *FOLIE* habillée de neuf, & à la mode dans la langue Françoiſe.

D'ailleurs, VOUS ſavez que *Eraſme*, qui eſt l'honneur de Nôtre Nation dans la Republique des Lettres, s'eſt ici comme ſur-paſſé lui même en eſprit, en erudition, en enjoûment; & en effet ce petit

Ouvrage s'eſt remontré plu-ſieurs fois, & en pluſieurs langues: mais juſqu'à preſent il n'avoit point encore paru detaché de la maſſe des Oeuvres de l'Auteur, en François avec les Figures; & c'eſt ce qui m'a incité le plus à le publier ſous VOTRE NOM.

Outre un grand Reſpect, deux autres motifs m'y ont encore engagé; la juſtice & la reconoiſſance. VOUS avez, MONSIEUR, beaucoup de goût pour les fruits nouveaux de la Preſſe; il étoit donc bien juſte que je VOUS offriſſe celui-ci, & que je le ſoumiſſe à VOTRE diſcernement. Mais deplus, VOUS

m'ho-

m'honorez de VOTRE Bienveillance; & j'ai cru ne pouvoir marquer dans une meilleure occasion combien cette bonté m'est precieuse.

Aïez donc, s'il VOUS plait, un peu d'egard à la sincerité de mes sentimens. Je VOUS suplie aussi, MONSIEUR, de m'accorder VOTRE protection dans les eforts que je fais plus pour le plaisir des Curieux, que pour ma propre utilité.

Plaise à la Bonté Divine VOUS conserver long tems pour le bien de la Républi-que! & que cette benediction s'etende aussi sur toute VOTRE illustre Famille, dans

la quelle nous voïons deja un jeune Magiſtrat de ſi belle eſperance!

Je ſuis avec l'eſtime la plus reſpectueuſe,

MONSIEUR,

VOTRE très humble & très-obeïſſant Serviteur
PIERRE VANDER AA.

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

ERASME fut d'une vaſte literature, & d'un diſcernement exquis : il poſſedoit à fond les Auteurs, & perſonne n'a peut-être jamais ſi bien mis en oeuvre le ſavoir & l'erudition. Il excelloit dans la conoiſſance des livres, & le principal but de ſon aſſiduité à l'étude étoit de reflechir ſur les moeurs. Il ſeroit bien à ſouhaiter que les ſavans imitaſſent ce grand Modele: au lieu de ces hautes ſpeculations qui, preſque toujours, ſont creuſes & ſteriles, ils nous enſeigneroient le vrai uſage de la Raiſon, & ils pourroient profiter les premiers de leur travail.

Il eſt vrai qu'Eraſme avoit un talent tout extraordinaire pour la Morale : il ſemble que la Nature

l'avoit choisi pour en faire un prodige dans ce genre là ; & il y auroit une espece de temerité d'aspirer à la perfection de ce fameux Censeur du Genre Humain. Il avoit au suprême degré les qualitez requises pour peindre au naturel cet animal defectueux, difforme, & tout contradictoire, qui s'apelle Homme : un genie superieur, etendu, penetrant, vif, tout à fait heureux : mais, à mon sens, l'endroit par où il brille le plus, c'est son enjoûment. Badinant sur tous les ridicules qu'il rencontre en son chemin, ses railleries sont si bien assaisonnées de grace & de delicatesse, de bon sens & de moderation, qu'on ne sauroit decider si l'agreable y domine sur l'utile, ou si l'utile l'emporte sur l'agreable : ses pointes ne piquent point les gens d'esprit ; son sel n'est âpre que pour les Sots ; & on peut nommer son ingenieuse Satire une envelope

de

de Sageſſe, une boiſſon delicieuſe dans la quelle il infuſe le meilleur remede contre les vices.

Mais ſi le celébre Eraſme s'eſt jamais ſurpaſſé dans l'art de moraliſer, ç'a été ſans doute dans ſon *Eloge de la Folie*: il reünit ſur ce Sujet toutes les forces de ſon genie parfaitement ironique; & au lieu que dans ſes autres Ouvrages il ne frape, & ne tire qu'en paſſant, c'eſt ici une guerre en forme contre les hommes, il les ataque ouvertement, il les bat en ruïne. Le plan de la Piéce eſt digne d'un ſi grand Maitre: eriger la Folie même en Actrice qui ſe moque ſavamment, judicieuſement, finement de la Vie Humaine, il faloit être Eraſme pour s'en aviſer. L'invention ne pouvoit être plus heureuſe, ni plus juſte. La Folie étant la Reine des hommes, elle a droit de les cenſurer; la Folie étant la meilleure amie des hommes, elle

étoit la plus propre à leur dire leurs veritez; enfin la Folie dominant sur les plaisirs des hommes, il lui apartenoit, à titre de preference, de jouer avec eux, & de les divertir. Il n'y avoit qu'un inconvénient: Les hommes croïent la Folie tant que elle parle en Folle, & dès que elle emprunte la voix de la Raison, ils ne la reconoissent, ni ne l'entendent plus. C'est aparemment par cet endroit que la Declamatrice d'Erasme n'a point reüssi dans le meilleur de son dessein, qui étoit de changer les moeurs: les hommes ont les mêmes travers de sens & de conduite qu'ils ont eu de tout tems, & vraisemblablement ils les auront de generation en generation. Ce n'est pas la faute de nôtre Actrice moralisante; elle ne pouvoit s'y prendre mieux pour convertir ses Auditeurs; & puisque la Folie même n'a pu amener les hommes à la Sages-

gesse, helas! il n'est que trop sûr qu'ils n'y viendront jamais.

Pour donner une legere idée du succès de cette petite piéce, je ne sai si aucune autre production d'Erasme a fait tant de bruit dans la Republique des Lettres. Un des intimes amis de l'Auteur assure que l'*Eloge de la Folie* avoit été rimprimé deja plus de dix fois. Charle Patin, qui en procura une nouvelle edition sur le Manuscrit de Bâle, parle en ces termes. „ J'ai cru „ qu'il seroit utile de remettre sous „ la presse l'*Eloge de la FOLIE*, „ rimprimé tant de fois: cette *De-* „ *clamation* a comme disparu dans „ la Republique des lettres, & „ quoi qu'on l'ait traduite presque „ en toute langue & en tout païs, „ à peine s'en trouve-t-il chez les „ Libraires. Tout le monde esti- „ me cette piéce, & ceux même „ qui n'en sont pas contens la de- „ mandent avec empressement.

„ Per-

„ Permis à chacun d'en juger se-
„ lon sa portee, ou plutôt selon
„ son panchant: mais il est certain
„ qu'elle est toute pleine d'esprit
„ & d'erudition; & les Lecteurs,
„ même, qui ont leurs raisons pour
„ la blamer, ne sauroient discon-
„ venir qu'elle ne soit très bien e-
„ crite. Ecoutez ce que nôtre E-
„ rasme ecrit là dessus à l'Abbé de
„ Saint Bertin. *Au reste*, dit il,
„ *la matiere est plaisante d'elle mê-*
„ *me: mais je n'attaque aucune sorte*
„ *d'hommes malhonnêtement, & je*
„ *ne raille personne en particulier,*
„ *que moi même. Enfin, que cet*
„ *Ouvrage là soit ce qu'on voudra,*
„ *il est bien recû de tous les Savans:*
„ *les Evêques, les Archevêques, les*
„ *Rois, les Cardinaux le trouvent*
„ *de leur goût: il plait même à nô-*
„ *tre Saint Pere le Pape, & Leon*
„ X. *l'a lu tout entier.*

Les Figures dont le Libraire, pour faire plaisir au Public, a embel-

belli: cette Traduction ; sont très curieuses ; elles viennent *Originalement* de *Holbein*.

Le Lecteur ne sera pas faché que je lui fasse conoitre ce *Figuriste* : il étoit de Bâle, & le premier homme de son tems pour la Peinture. La debauche l'aïant reduit à une grande disette, il resolut d'aller en Angleterre : passant par Strasbourg, il demanda de l'occupation au meilleur Peintre de la ville, qui, sans le conoitre, l'admit à son atelier. Un jour que le Maitre n'étoit pas au logis, Holbein s'avisa de faire une mouche sur le front d'un portrait, & s'enfuit au plus vîte : le Peintre, revenu chez lui, tâcha plusieurs fois de chasser la mouche ; & se trouvant la Dupe d'un si habile *Artiste*, il le fit chercher par tout, mais inutilement. Holbein, arrivé à Londres, dont il avoit fait le Voïage presque en demandant l'aumone, s'adresse à Thomas

mas Morus & lui presente de la part d'Erasme une lettre de recommandation. Le Chancelier, qui aimoit tendrement Erasme, & qui d'ailleurs fut ravi de conoitre nôtre Suisse, le retint deux ans caché dans sa Maison. Pendant ce tems là, Holbein ne pouvant se souvenir du nom d'un Comte qui lui avoit conseillé à Bâle de venir en Angleterre, le peignit suivant l'idée qu'il avoit de son visage, & le peignit si bien que tout le monde reconut ce Seigneur. Morus se croïant assez riche en Ouvrages de son Domestique, & voulant lui procurer un sort plus eclatant, invita le Roi à un repas. Henri VIII. étant donc venu pour honorer de sa presence la table de son Chancelier, trouva dans la sale tous les tableaux de Holbein bien arrangez. Le Monarque, qui avoit beaucoup de goût pour la Peinture, est saisi d'admiration; il demande

ſi l'Auteur eſt encore en vie, & ſi, quoi qu'il en coutât, il pourroit l'avoir chez ſoi. Morus fait paroitre Holbein, & le recommande au Roi qui l'apelle à la cour. Nôtre gros Suiſſe y eut une avanture qui merite d'être raportée. Travaillant à un certain Ouvrage que le Prince lui avoit defendu de montrer à qui que ce fût, il s'étoit enfermé. Un Comte, curieux de lui voir manier le Pinceau, vient fraper à ſa porte ; & le Peintre repond qu'il ne lui étoit pas permis d'ouvrir: le Seigneur ne ſe rebute point, & le Peintre tient ferme. Enfin Holbein importuné, la colere le prend: il ſe leve, il ouvre, & ſaiſiſſant le Comte, il le jette du haut en bas de l'eſcalier, ce qui mit le pauvre Seigneur en pitoïable état. Holbein craignant pour ſa peau, ſauta par ſa fenêtre, & courant au Roi, il lui conta ingenûment l'hiſtoire: le Monarque lui fait

fait grace, à condition de demander pardon au Comte, & il a la bonté de retenir le Peintre, pour donner le tems à l'Offensé de calmer la premiere fureur. Cependant le Comte, tout brisé de sa chute, le visage couvert de sang, se fait aporter devant le Prince & lui demande justice : le Roi le plaint, & l'exhorte à pardonner : mais trouvant le Seigneur insensible à cette morale, & prevoïant bien que, tôt ou tard, il feroit un mauvais parti à Holbein, il fit au Grand cette terrible apostrophe : *Mon Peintre n'est plus vôtre partie, c'est Moi, je vous traiterai comme vous le traiterez; &, par la consideration que vous aurez pour lui, je jugerai du cas que vous faites de vôtre Roi. Au reste sachez que je puis elever sept Païsans à la dignité de Comte, mais que je ne puis pas faire de sept Comtes, un seul Holbein.* Le Seigneur, terrassé par cette foudre, se jet-

jetta aux piés du Prince; promettant, non seulement d'etoufer sa vengeance, mais même d'être le protecteur du Peintre.

Il a eu pour lui tous les Conoisseurs: plusieurs l'ont placé au dessus des plus grans Maitres, & aucun ne l'a mis au dessous. Charle Patin ne pouvoit admirer assez les Figures qu'on donne ici au Public: Erasme, ami de Holbein, les vit avec un plaisir singulier, & les garda dix jours: trouvant son portrait dans une de ces figures, il s'ecria en badinant, *Oh, oh! si je ressemblois encore à cet Erasme là, en verité je voudrois me marier.* Pour plaisanter avec son ami dont les moeurs étoient fort bachiques, il mit au bas de la figure qui represente le pourceau Epicurien, *Holbein.* Ce fameux peintre mourut de peste à Londres.

Quant à ma Traduction, j'ai suivi le chemin du milieu, c'est à dire,

re, autant que je m'y conois, le plus raisonnable, ne m'etant pas borné scrupuleusement à l'idée de mon Auteur, mais aussi n'aïant rien ajouté que de conforme à son sens.

Les Notes sont de *Gerard Listre*, savant Medecin, qui, aïant demeuré quelques mois avec Erasme, avoit lié avec lui une étroite amitié. Comme il m'a semblé que des Remarques de literature ne conviennent point à une Traduction qui n'est proprement que pour ceux qui n'entendent pas l'Original, je me suis cru obligé de les omettre, m'étant contenté d'inserer celles que j'ai jugé conformes à la curiosité d'un Lecteur qui ne se soucie ni d'Hebreu, ni de Grec.

J'avertis aussi que, si on trouve dans mon stile une trop grande abondance de mots, on doit me le pardonner: je me suis accommodé en cela à la diction de mon Auteur,

teur, & je n'aurois pu, ſans l'afoiblir, ſerrer mes expreſſions; outre que ces redites paſſent à la chaleur d'une Declamation.

Pag. 18. lig. 29. au lieu de *Puienſſance*, liſez, s'il vous plait, *puiſſance*.



** PRE-

PREFACE D'ERASME,

addressée a

THOMAS MORUS,

son ami.

RETOURNANT *dernierement d'Italie en Angleterre, pour ne pas perdre à des conversations où les Muses n'ont aucune part, tout le temps qu'il faloit voïager à Cheval, j'aimai mieux repenser quelque fois à nos etudes communes, & jouïr en idée de ces Savans & agreables amis que j'avois laissé ici. Comme vous tenez le premier rang entre ces amis, Illustre Morus, c'etoit vous aussi dont le souvenir m'occupoit le plus. Je vous rapellois souvent dans ma memoire, &*

& j'en recevois un extrême plaiſir, m'imaginant être auprès de vous, & y ſentir reellement cette douceur que je puis jurer avoir été la plus grande de ma vie.

Reſolu donc de m'occuper à quelque choſe, comme un tel loiſir n'etoit pas bon pour une meditation ſerieuſe, je m'aviſai de badiner en faiſant l'Eloge de la Folie. Quelle Minerve vous inſpira ce bizare deſſein? Direz vous. Premierement, Pallas me fit remarquer que les Grecs aïant nommé la FOLIE, MORIA, *ce terme,* Folie, *aproche autant en Grec de vôtre nom de famille, que vous êtes eloigné de ſa ſignification: or vous êtes conu par tout pour un des plus Sages hommes du Siécle. En ſuite, je crus que ce jeu d'eſprit ſeroit fort de vôtre goût: je me flate qu'il*

y a de la literature & du ſel dans le badinage que je vous preſente, & je ſai d'ailleurs que rien ne vous divertit tant que les railleries de cette nature là: vous riez en Democrite de la vie humaine: mais, quoi que, par une grande ſuperiorité de genie, vous ſoïez beaucoup au deſſus du Commun, vous ne laiſſez pas de vous rabaiſſer avec plaiſir à la portée de tout le monde; &, pour emploïer l'expreſſion de Tibere, vous êtes un homme de toutes les heures.

Agréez donc, s'il vous plait, cette petite Declamation: je vous l'offre comme le gage d'une amitié qui doit durer autant que nous: j'eſpere même que vous prendrez cette piece ſous vôtre protection; car dès que j'ai l'honneur de vous la dedier, elle eſt plus la vôtre, que la mienne. Je m'attens

tens bien qu'on ne manquera pas de m'ataquer : les Chicaneurs diront que ces badineries deshonorent la gravité theologique, & que cette Satire est tout oposée à la moderation Chretienne ; ils m'accuseront de ressusciter [1] *l'Ancienne Comedie, & de mordre tout le monde* [2] *comme un nouveau Lucien. Mais je prie d'avance ceux qui se scandaliseront de la bassesse du Sujet, & de la plaisanterie avec la quelle je le traite, de vouloir faire attention à une chose : c'est que je ne suis pas l'inventeur de cette*

1 L'Ancienne Comedie :] celui qui l'inventa fut un certain Susarion de la ville de Megare : ce theatre naissant étoit si libre, ou plutôt si licentieux qu'on y nommoit les spectateurs en reprenant leurs vices : mais cela fut defendu par une loi faite exprès ; & depuis la reformation de cet abus, on apella la Scene, nouvelle Comedie. Chez les Latins, la Satire succeda à la vieille Comedie.

2 Comme un nouveau Lucien : ce fameux Dialogiste étoit un Rheteur de Samosate, & si Satirique qu'il n'epargnoit pas même les Dieux, ce qui le fit surnommer l'Impie.

maniere d'ecrire, & que je n'ai fait qu'imiter en cela les plus anciens, & les plus celebres Auteurs. Combien s'est il ecoulé de Siecles depuis qu'Homere a ecrit la guerre des grenouilles & des rats? Virgile ne s'est il pas exercé sur le moucheron, & Ovide sur la noix? Policrate fait l'eloge [1] *de Busiris; & Isocrate le refuta;* Glaucon *à loué l'injustice; Favorin,* [2] *Thersite & la fievre quarte; Sinesius, la tête chauve; Lucien, la mouche parasite: Seneque n'a-t-il pas badiné sur l'apotheose de l'Empereur* [3] *Claude; Lucien & Apulée, sur l'Ane; & un je ne sai qui sur le testa-*

1 De Busiris:] Cruel Tiran d'Egipte; Hercule en purgea la Terre.
2 Thersite:] Homere, qui le met au Siége de Troïe, en fait un portrait afreux, louche, boiteux, bossu, &c.
3 Claude:] Lucien tourne joliment en ridicule cet Empereur qui voulut être mis au nombre des Dieux.

teftament d'un cochon ? S. Jerôme en parle.

Si mes Cenfeurs ne veulent pas fe païer de cette monnoïe là, ils n'ont qu'à s'imaginer que je jouë aux echecs pour m'amufer, ou à quelque jeu d'enfant. Il n'y a point de Condition dans la vie à qui on ne permette quelque divertiffement : ce feroit donc une grande injuftice d'interdire aux gens de lettres un peu de badinage pour fe delaffer l'efprit : on doit fur tout leur permettre de badiner lors qu'ils le font utilement pour les Lecteurs ; pour peu qu'on ait de genie, on profite ordinairement plus de bagatelles finement tournées, que des matieres ferieufes & brillantes. L'un celebre l'Eloquence, ou la Philofophie, par un eloge tout coufu de pieces de raport ; l'autre fait pompeufement le Panegirique

du Prince; celui là prononce un beau discours pour animer à la guerre contre le Turc; celui-ci infatué de l'Astrologie judiciaire, ou imposteur, predit l'avenir; l'autre forme de nouvelles dificultez sur des riens: ces productions sont presque toujours autant infructueuses, que la badinerie est profitable; & d'ailleurs, comme rien n'est si sot que de badiner sur un sujet grave & serieux, rien aussi n'est plus agreable que de trouver dans la plaisanterie un tour grave & serieux. C'est au Public à juger de cette Raillerie ci: mais, à moins que l'amour propre ne m'aveugle, je n'ai point fait en foû l'Eloge de la Folie.

Maintenant pour me mettre à couvert du reproche qu'on pourroit me faire touchant la Satire, je soutiens

que de tout tems il a été permis de se moquer du train commun des hommes, pourvû que cela n'aille pas jusqu'à la licence, & à la fureur. J'admire combien les oreilles sont delicates dans nos jours; on ne veut que des titres flateurs & magnifiques: on en voit même qui ont un si grand travers de religion, qu'ils suporteroient plutôt les plus horribles blasphêmes contre Jesus-Christ, que de passer la moindre raillerie contre le Pape, ou contre le Prince, & sur tout quand il y va de l'interêt. Mais je voudrois qu'on repondît à une question: Celui qui critique le Genre Humain, sans ataquer aucun particulier, dites moi, je vous prie, peut-on, avec une ombre de justice, le nommer Satirique? N'est il pas vrai plutôt que ce Censeur ne fait que montrer le bou-

che-

chemin? Autrement combien me ſatiriſai-je moi-même? De plus: celui qui declame generalement contre toutes les diferentes conditions, fait bien voir qu'il n'en veut point aux hommes, mais uniquement à leurs defauts. Si quel-cun donc, ſe trouve offenſé dans ce Badinage, s'il s'en plaint, que gagnera-t-il? Faire voir qu'il eſt coupable, ou qu'il craint de paſſer pour tel. Saint Jerôme a badiné dans ce genre là bien plus librement, & plus ſatiriquement, ne faiſant pas même ſcrupule de nommer. Pour moi, outre que je ne me ſuis ecarté en rien du general, j'ai tellement menagé mon ſtile, que tout Lecteur judicieux conoitra ſans peine que j'ai eu plus en vuë de divertir, que de mordre. Je n'ai pas, comme Juvenal, remué la ſentine & l'egout de la Scelerateſſe; je

je me suis plus ataché aux moeurs risibles, qu'aux moeurs honteuses. Mais enfin, si toutes ces raisons ne paroissent pas valables, on n'a qu'à se souvenir qu'il est glorieux d'être censuré par la Folie; & que, la faisant parler, il a bien falu que je me sois accommodé au caractere du personnage. Mais pourquoi vous importuner de mon Droit, vous qui êtes un si habile Avocat, que les causes qui ne sont pas des meilleures, deviennent très bonnes entre vos mains. Adieu très celebre, Morus; prenez soigneusement la defense de vôtre Morie.

A la Campagne, ce 10 *Juin*, 1508.



L'ELOGE DE LA FOLIE.

DECLAMATION.[1]

C'eſt la Folie qui parle.

ORDINAIREMENT ma reputation eſt dechirée par la mediſance; & il n'y a pas juſqu'à mes favoris qui ne parlent mal de moi: C'eſt dequoi je ſuis bien informée. Mais on a beau me noircir; cette Folie que vous voïez, c'eſt

ANNOTATIONS.

1 Declamation.] C'eſt à dire ici un jeu deſprit. Au reſte Eraſme introduit la Folie comme une de ces Divinitez de theatre qui anciennement debutoient par leurs Loüanges; ce qui convient d'autant mieux à la Folie, que c'eſt le, caractere d'un Foû de ſe louër, & de s'admirer.

elle, c'eſt elle, pourtant, qui a le pouvoir de remettre en belle humeur les Dieux, & les hommes.



Preuve de cela: n'eſt il pas vrai que dès que j'ai paru devant cette nombreuſe

Aſ-



Aſſemblée, la joïe a commencé d'y eclater ? Vous avez marqué tous un air ſi content ! Vous n'avez même pu vous empêcher de rire en voïant ma figure ; enfin, depuis que je ſuis ici, on vous

A 2 pren-

prendroit pour des [1] Dieux d'Homere; enivrez d'un nectar mêlé de [2] *Nepenthe*; au lieu qu'auparavant vous aviez le chagrin & l'inquietude sur le visage. A vous voir mornes & sombres comme vous etiez dans vos places, on ne pouvoit mieux vous comparer qu'à des gens sortis tout recemment de la [3] Caverne de Trophon. Je suis un printems à vôtre egard: Lors qu'après un hiver afreux, le Soleil reprend sa fecondité, & nous raméne ces douces influences qui fondent les neiges & les glaces, & qui rendent à la Terre sa fertilité naturelle; alors tout change à nos yeux, tout prend une nouvelle couleur, tout rajeunit: j'ai produit à peu près cet heureux effet sur vos personnes. Dès que j'ai paru, vous n'avez plus été vous mêmes. Ainsi j'ai atteint par ma seule presence le but où d'habiles Orateurs peuvent à peine arriver par des discours longs, & long tems meditez: ils se tuënt pour dissiper vos soins; & moi,

Fo-

1 Des Dieux d'Homere:] Par ce que ce fameux Poëte les a inventez.

2 Nepenthe.] Herbe reëlle ou imaginaire, dont le suc mêle avec le vin excitoit à la joïe.

3 La Caverne de Trophon.] Suivant la superstition païenne, un Diable etoit l'Oracle de cet antre-là; & comme ceux qui y entroient pour le consulter, en sortoient tout defigurez, la chose tourna en proverbe pour designer une personne abatuë de chagrin.

Folie, j'y ai reüssi en me montrant, & sans ouvrir la bouche.

Or si vous êtes curieux de savoir pourquoi je parois ici dans ce bisare equipage, je vais vous le dire ; bien entendu que vous ne vous lasserez pas de m'ecouter. Ce n'est pas une attention[1] de sermon que je demande : c'en est une semblable à celle que vous avéz coutume de donner aux Bateleurs, aux Farceurs, aux Charlatans des Places publiques: ecoutez moi comme[2] Midas, qui étoit des nôtres, ecoutoit la musique du Dieu Pan. Car j'ai envie de faire un peu[3] la Sophiste, avec vous: la Sophiste? Quoi je contreferois ce genre d'*Ergoteurs* qui n'inspirent aujourd'hui à la Jeunesse que certaines bagatelles epineuses, & qu'une chicane encore plus opiniatrée que ne le sont les noises & les querelles des femmes? Nullement: mais je veux imiter ces anciens qui, pour eviter le nom de Sage, nom infame à mon goût, prirent le mas-

1 Attention de Sermon,] La quelle est souvent fort languissante.

2 Midas] Il trouvoit que Pan chantoit mieux que Apollon; Erasme jouë sur les grandes oreilles de ce Midas.

3 Sophiste] ce fut d'abord le titre des Philosophes & des Professeurs en Sagesse; en suite, des Reteurs; & à la fin, ce nom ne signifia plus qu'un grand & subtil diseur de rien.

masque de la Sagesse, preferant d'être apellez *Sophistes*: leur occupation favorite étoit de celebrer avec l'encensoir de leur retorique la gloire des Dieux, & la reputation des Heros. Vous allez donc entendre le panegirique, non d'un Hercule, non d'un Solon, mais de moi, c'est à dire de *la Folie*.

Afin que vous le sachiez, j'ai un souverain mépris pour ces Sages qui crient au fat, à l'insolent, quand quel-cun se vante & s'en fait accroire. Qu'ils traitent tant qu'ils voudront cet homme là de sot & de ridicule, j'y consens: mais du moins ils avoûront que ce foû garde la bien-seance de son caractere. Quoi de plus convenable à la Folie, que d'être la trompéte de son merite, que de faire retentir ses Loüanges par tout? Qui peut mieux me tirer au naturel, que moi même?

Il me semble neanmoins qu'en cela, j'agis encore beaucoup plus modestement que le commun des Grans & des Sages du Monde. Une mauvaise honte les empêche de se louër eux mêmes: mais que font ils? Suivant l'usage, on gagne, un Panegiriste flateur, on achete une

8 On Pince ici, sur tout, les Louanges que les Orateurs sacrez donnent publiquement aux Grands.

une Muſe hableuſe, & on s'embaume ainſi de la douce fumée d'un l'Eloge qui preſque toujours n'eſt qu'un tiſſu de menſonges finement tournez. Cependant, le bon Seigneur avec ſon air modeſte, etend ſon plumagé comme le Paon, léve la crete à la voix du Flateur impudent, qui compare un lourdaut à la Divinité; qui propoſe comme un modéle accompli de toute vertu un homme qu'il ſait en être infiniment eloigné; qui orne la petite Corneille de plumes etrangeres, qui s'eforce de blanchir la peau de l'Ethiopien; enfin, qui par ſa retorique, comme par une eſpéce de magie, fait beaucoup de peu, & transforme *la mouche en Elephant*. A quoi bon tant babiller? Pour revenir ſur mon chapitre: je fais ce que dit le Proverbe, *n'y a-t-il Perſonne qui te Loue? Tu as donc raiſon de te Louër toi même.*

A vous parler franchement, Meſſieurs, je ne puis aſſez admirer les hommes à mon egard: eſt-ce ingratitude? Eſt-ce nonchalance? Je n'en ſai rien, demandez leur. Ils ont de l'affection & de l'attachement pour moi; ils recoivent volontiers mes bienfaits; j'ai tout ſujet de me flater que je ſuis leur meilleure amie: avec

tout cela ; depuis que le Monde eſt Monde, s'eſt il jamais trouvé un ſeul homme qui ait daigné celebrer ma gloire, & compoſer mon eloge? On a ecrit favorablement ſur les plus indignes ſujets. Les Buſiris, [1] les Phalaris, la fievre quarte, la Mouche, la Tête chauve, tant d'autres reſtes de cette nature là ont eu des Apologiſtes qui ont conſacré leurs veilles à les illuſtrer : mais pour moi? Pour la pauvre Folie? Rien.

Je ſuis donc reduite à me priſer moi même, & c'eſt ce que je vais faire: ce ſera ſur le champ, au moins, & ſans aucune preparation ; tant mieux ; j'en mentirai moins. N'allez pas vous imaginer qu'il y ait ici de l'oſtentation, de la hablerie dans mon fait, je ne ſuis pas comme la plupart des Orateurs. Il y a de ces gens là, comme vous ſavez ; qui donnant au Public un Ouvrage au quel ils ont travaillé trente ans, (encore n'eſt ce ſouvent qu'une compilation,) proteſtent avec ſerment qu'ils l'ont ecrit, ou dicté en trois jours ; pour ſe divertir. Pour moi, mon grand plaiſir eſt de dire [2] tout ce qui me vient ſur la langue.

Je

1 Lucien a fait l'Apologie de Phalaris.

2 C'étoit un proverbe tiré d'Aeſchile, ancien Grec, & Poëte tragique.

Je ne ſuivrai pas ici la methode triviale de l'Ecole qui ordonne à un Logicien, & à un Rheteur de definir, & de diviſer ſon ſujet: il ne faut pas vous y attendre. Non: je ne vous donnerai point ma *definition*; & ma *diviſion* encore & moins. Car, raiſonnons un peu: qu'eſt ce que c'eſt que *Definir*? c'eſt renfermer l'idée d'une choſe dans ſes juſtes bornes: qu'eſt ce que c'eſt que *Diviſer?* c'eſt ſeparer une choſe en ſes parties. Or ni l'un, ni l'autre ne me conviennent: Comment me borner, puiſque ma puiſſance eſt auſſi etenduë que le Genre Humain? Comment me partager, puiſque generalement tout eſt d'accord pour faire valoir ma Divinité? Vous voïez donc bien que & *Definition*, & *Diviſion* ſeroient pour moi d'un mauvais augure. D'ailleurs, dès que me voici devant vos yeux, dès que vous me voiez telle que je ſuis, de quoi ſerviroit il de vous peindre mon ombre & mon image dans une *Definition?*

Je ſuis, & je vous en fais juges, je ſuis cette vraie [1] *Donneuſe* de biens, qu'on apelle par tout *la FOLIE*. Et

 mê-

[1] Donneuſe de biens:] C'eſt ainſi qu'Homere nommoit ſouvent ſes Dieux.

même qu'etoit il besoin de le dire? N'ai-je pas le visage parlant? Ne portai-je pas sur le front tout ce que je suis? Si quel-cun se meprenoit assez grossierement pour soutenir que je suis Minerve, ou la Sagesse, il n'a qu'à me regarder fixement: il me conoitra tout d'abord, & à fond; sans que j'emploïe les paroles qui sont le fidéle miroir de la pensée. Il n'y a chez moi ni fard ni deguisement: telle je parois, telle je suis dans l'ame; toujours semblable à moi même. Cela est si vrai, que ceux de mes sujets qui, sous le masque de la sagesse, voudroient passer pour sages, ne sauroient me cacher: ce sont des singes qui marchent en habit de pourpre; ce sont des anes qui se promenent [1] sous la peau du Lion; & quelque soin qu'ils aportent à se contrefaire, on ne s'y trompe jamais; de quelque endroit que ce soit, une paire d'oreilles eminentes decouvre toujours son Midas.

En verité cette Race masquée, ces Fourbes sont coupables d'une lache, & noire ingratitude! etant tres avant dans nôtre Parti, ils ont honte d'en porter le nom

1 L'Ane de la Fable fut reconu par ses oreilles.

Pag. 10.







nom chez le Vulgaire : ils vont même plus loin ; ils reprochent ce nom aux autres comme une infamie, & comme un des-honneur. Puis qu'il est donc vrai que, quoi que tres fous, ils pretendent

être reputez des Sages & [1] des Thales, n'aurons nous pas toute la raison possible de les apeller des *Follement-Sages?* On a jugé a propos dans cette partie de nôtre tems d'imiter ces Rheteurs qui se croient autant d'Apollons l'orsque, comme [2] la sangsuë, ils peuvent tirer deux langues; & qui regardent comme quelque chose d'admirable de fourer, de mêler, & souvent fort mal à propos, quelques mots Grecs dans leurs discours Latins qui deviennent par là des Oraisons à la Mosaïque, ou de marqueterie. Si les langues etrangeres manquent à ces Orateurs, si par exemple, ils ne savent ni Grec ni Hébreu, quelle est leur ressource à vôtre avis? C'est de tirer de quelque livre moisi quatre ou cinq vieux mots pour eblouïr le lecteur: ceux qui les entendent s'aplaudissent de leur savoir; & ceux qui n'y comprennent rien, admirent à proportion de leur ignorance. Car ce n'est pas un de nos moins agreables plaisirs à nous autres Fous de regarder avec le dernier etonnement ce qui vient de tres loin. Que si quelques uns de ceux qui n'entendent point ce vieux langage, ont

1 Thales] un des sept sages de la Grece.
2 Sangsuë:] Pline dit qu'elle a la langue fourchuë.

ont l'ambition de vouloir faire accroire qu'ils l'entendent? hé bien! ils n'ont qu'à marquer un air content; ils n'ont qu'à aplaudir de la tête; même des oreilles à l'exemple de l'ane; enfin ils n'ont qu'à dire d'un ton important avec un ancien valet de Theatre, *oui cela est comme cela.*

Je me suis detournée là je ne sai comment: les ecarts, les digressions ne siéent pas mal à la Folie: je reprens mon chemin. Vous savez donc à present mon nom, Hommes.... quelle epithete ajouterai-je? dirai-je Hommes tres dignes, Hommes tres honorables, Hommes tres illustres, Hommes tres raisonnables? Tout-ce la me put, & je vous ferois afront. Mais je sai l'epithéte que vous meritez, & dont je dois vous honorer; recommençons: vous savez donc mon nom, Hommes tres Fous. Que vous en semble? La Deesse Folie peut elle parler plus honorablement à ses sacrificateurs, à des gens initiez dans ses misteres? Mais parce que peu de vous autres conoit ma naissance & ma famille, je vais tâcher de vous en instruire, moïennant le secours [1] des Muses.

[1] Des Muses.] Par ce que cette Piece est une fiction Poëtique.

Soïez avertis d'avance que je ne suis fille ni du Chaos [1], ni de Saturne, ni de Japet, ni d'aucun de cette sorte de Dieux usez, decrepits, & comme pouris de Vieillesse. C'est *Plutus* le Dieu des richesses qui est mon pere: *Plutus* qui, n'en deplaise à Hesiode, à Homere; & consequemment au Seigneur Jupiter lui même, est le pere des Dieux & des hommes: *Plutus* qui à present tout comme *Jadis*, confond à sa volonté le sacré avec le profane, & met l'un & l'autre sens-dessus dessous: *Plutus* sous le bon plaisir de qui, la guerre, la paix, les Empires, les Conseil, les tribunaux, les assemblées publiques, les mariages, les traitez, les alliances, les Lois, le plaisant, le serieux (oh je n'en puis plus, je pers haleine!) abregeons; sous le bon plaisir de qui toutes les affaires generales & particulieres des hommes sont administrées: *Plutus*, sans l'assistance du quel tout ce peuple de Divinitez Poëtiques, parlons plus hardiment, [2] les Dieux choisis même, oui les Dieux du premier ordre, ou ne seroient plus du tout; ou du moins, ils

1 Du Chaos, &c.] C'étoient selon Hesiode les plus anciens Dieux, & dont tous les autres étoient decendus.

2 Les Dieux choisis:] La Theologie Païenne admettoit 12 grans & principaux Dieux.

ils feroient chez eux fort maigre chere: enfin ce *Plutus* dont la colere est si redoutable, dont la disgrace est si terrible, que [1] Pallas mon ennemie mortelle, toute sage, toute guerriere que elle est, ne sauroit en garantir: mais dont au contraire la faveur est si puissante, que celui à qui il en fait part pourroit envoïer promener Jupiter & sa foudre.

C'est d'un tel pere que je me glorifie d'avoir reçu le jour. Or mon Pere m'engendra, non pas de son cerveau, comme Jupiter engendra cette bouruë & farouche Minerve; mais de [2] *Neotête*, la Nimphe du monde la plus belle, la plus enjouée, la plus agreable. Mon pere & ma mere n'étoient pas mariez, s'il vous plait: je ne suis pas née comme ce boiteux & forgeron de Vulcain, fils legitime de Jupiter & de Junon, mari & femme, à leur grand regret. Je suis une fille de plaisir, l'amour libre a presidé a ma naissance; & pour parler avec nôtre Homere, Plutus étoit *mêlé dans la tendresse amoureuse*.

Mais, depeur que vous ne preniez le change, quand mon pere me donna l'être ce

1 Pallas;] Deesse de la Sagesse, defendit Jupiter contre les Geans.

2 Neotéte,] C'est à dire Jeunesse.

ce n'étoit pas ce Plutus courbé ſous le poids des années, & à qui l'âge avoit deja eteint la vuë, tel qu'eſt le Plutus d'Ariſtophane : mon pere étoit alors dans ſon printems; ſans avoir aucune infirmité, le ſang d'une ardente & vigoureuſe jeuneſſe lui petilloit dans les veines : entre nous, certain ſecours etranger ne nuiſit point à la choſe; Monſieur mon pere ſortoit par hazard d'une debauche divine où il avoit foueté ſon Nectar comme il faut.

Si vous me demandez auſſi le lieu de ma naiſſance (car c'eſt aujourd'hui comme une preuve de Nobleſſe que le Public ſache où vous avez jetté les premiers cris du berceau) je ne ſuis née ni dans l'Ile *mouvante* de Delos, comme Apollon; ni dans le ſein de la mer orageuſe, comme Venus; ni dans des cavernes profondes : mais je ſuis née dans ces bienheureuſes Iles ou la Nature n'a nul beſoin de l'Art : l'incomparable Païs! Le travail, la maladie, la vieilleſſe n'y entrent point : on n'y voit jamais dans les Champs ni mauve, ni lupin, ni féve; loin, loin de là toutes ces herbes, tous ces legumes, toutes ces racines qui ne ſont qu'à l'uſage du petit peuple. Mais au lieu de ces vi-

viles & chetives productions, la terre y raporte tout ce qui peut charmer les yeux, & embaumer l'odorat: [1] Moly, Panacée, nepenthe, marjolaine, Ambrosie, lotus, rose, violéte, hyacinte; enfin de quelque côté qu'on se tourne on s'imagine être dans le jardin d'Esculape, ou dans celui de Venus.

Naissant dans un endroit si delicieux, vous jugez bien que je ne commençai pas à vivre par pleurer: tant s'en faut; à peine ma mere fut elle accouchée de moi, que je me mis à lui rire comme une petite folle. Au reste, je n'envie point à Jupiter l'honneur d'avoir eu une Chévre pour nourice, puisque deux Dames des plus galantes m'ont donné la mammelle: l'une est [2] *Methé*, fille de Bacchus; l'autre, [3] Apædie, fille de Pan: vous les voïez l'une & l'autre à ma suite.

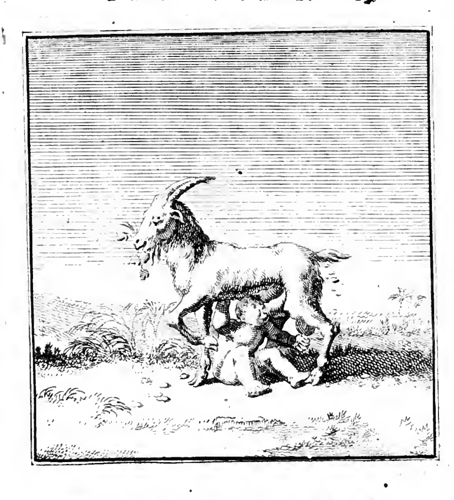
Il est bon aussi que je vous fasse conoitre mes autres Compagnes, & mes Suivantes. Voïez vous cette belle au sourcil arrogant & elevé? C'est *l'Amour propre*. Celle-ci qui a la complaisance peinte dans les yeux, & qui frape des mains, c'est

1 Moly &c.] Herbes fabuleuses.
2 Methé,] l'Ivresse.
3 Apædie,] la Grossiereté, car Pan étoit un rustre.

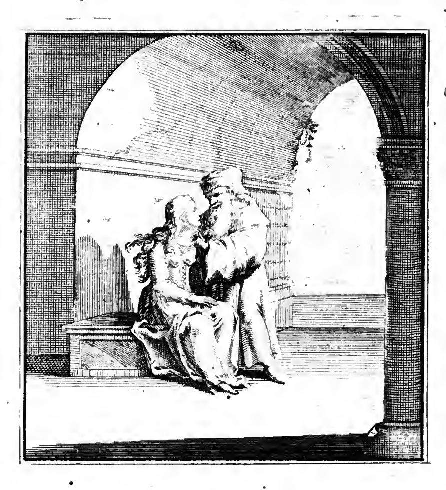
c'eſt *la Flaterie.* Cette demi-endormie, & qu'on diroit qui dort effectivement, s'appelle l'*Oubli.* Celle là qui s'apuïe ſur ſes deux coudes, les doigts entrelacez, c'eſt *la Haine du travail.* Cette autre qui eſt Couronnée, ênchainée de roſes aïant tout le corps parfumé, c'eſt *la Volupté.* Ces yeux remuants, & qui ſont, dans un mouvement continuël, c'eſt l'*Egarement d'eſprit.* Cette peau luiſante, cet enbonpoint, ce corps ſi bien conditionné; on la nomme *les Delices.* Vous voïez parmi ces Nimphes deux Dieux dont l'un, qui eſt Comus inſpire la debauche, & l'autre enſevelit les buveurs dans un ſommeil preſque letargique.

Etant donc ſecondée, & ſervie fidelement par cette foule de domeſtiques ou plutôt d'eſclaves, je regne ſur Tout, & les Monarques même ſont ſoumis à ma domination. Vous voila, donc, inſtruits de mes parens, de mes nourices, & de mon train. Preſentement, afin qu'on ne m'accuſe pas de prendre ſans droit & d'uſurper le nom de Deeſſe; je veux vous faire voir combien je ſuis utile aux Dieux, & aux Hommes; combien ma puienſſance divine eſt d'une vaſte etenduë, Ecoutez moi bien.

Quel-



Quel-cun a dit de bon ſens que c'eſt être Dieu que de contribuër au ſoulagement des hommes dans leur malheureux paſſage ſur la Terre; & en effet: c'eſt ſur ce principe la qu'on a *Deïfié* ceux qui ont



ont inventé le vin, le froment, & les autres utilitez ſemblables qui adouciſſent la vie. Sur ce pié là, pour quoi ne me donneroit on pas avec juſtice le premier rang parmi les Dieux; pour quoi refuſe-

roit

roit on de me poster à leur tête, de me nommer leur *Alpha*, moi qui seule répans toute sorte de biens sur les Hommes?

Premierement, vous ne disconviendrez pas que rien n'est plus cher, ni plus precieux que la vie. Or qui a plus de part que moi à la formation, à la conception des Vivans? Ni la lance de la fiere Pallas, ni [1] l'Egide de Jupiter n'influent point sur la propagation humaine. Bien plus, ce terrible & foudroïant Jupiter, lui qui est le Pere & le Monarque absolu des hommes, lui qui d'un coup d'oeuil fait trembler le Ciel, il faut pourtant, le maitre Sire, ne lui en deplaise, qu'il mette bas tout doucement sa foudre à trois pointes; & que quitant cet air afreux par le quel, quand bon lui semble, il fait transir de peur toute la Cour celeste, il décende du sommet de sa puissance, qu'il s'adoucisse, qu'il se familiarise, qu'il se *Dedivinise* en quelque maniere; & quand cela? Je n'oserois presque le dire: lors qu'il est en amour, lors qu'il veut faire des *Jupineaux*, envie qui le prend souvent chez lui, & ailleurs: alors le pauvre

1 Egide,] Bouclier de Jupiter, fait de la peau de sa mere nourice la Chèvre.

vre Dieu eſt obligé de ſe maſquer comme un Harlequin pour jouër, & pour faire un tout autre perſonnage que celui qu'il fait ſur ſon Trône.

Ne prenons que les Stoïciens: ces Philoſophes font les petits Dieux ici bas & leur preſomption va juſques à s'infatuer qu'ils ſont de tous les Mortels, ceux qui aprochent le plus de la Divinité. Mais donnez moi un de ces venerables diſciples de Zenon, fût il mille fois Stoïcien; s'il ne coupe jamais ſa barbe, par ce que elle eſt la marque, l'ornement eſſentiel de ſa ſageſſe (ornement neanmoins, dont les boucs ſont auſſi parez) il ne laiſſera pas de tems en tems, de ſe *desheriſſer*, de s'humaniſer de mettre à part ſa dure & auſtere morale; enfin, il ne laiſſera pas de dire, & de faire quelque fois des ſotiſes ſur le chapitre de la generation. En un mot comme en mille: un homme, de quelque Sageſſe qu'il faſſe Profeſſion, veut il devenir pere? C'eſt moi, oui c'eſt moi qu'il doit apeller à ſon ſecours.

Et pourquoi, ſelon ma maniere, ne parlerai-je pas plus franchement? Dites moi, je vous prie, à quel inſtrument eſt attaché la vertu de produïre les Dieux & les

les Hommes? Eſt ce à la tête, au viſage, à la poitrine, à la main, à l'oreille, tous fort honnêtes perſonnes de membres, & au-quels on ne peut rien reprocher? Si je ne me trompe, ce ne ſont point là les outils de la Propagation. Quel eſt donc le *Producteur*, le *Multiplicateur* du Genre Humain? Une certaine partie qui ne ſe nomme point, & qui eſt ſi folle, ſi ridicule qu'on ne ſauroit la nommer ſans rire. C'eſt là cette fontaine ſacrée où les Dieux, & les hommes puiſent la vie.

O ça maintenant, quel homme voudroit abandonnér ſa bouche au Licou du mariage, ſi comme les vrais Philoſophes font ordinairement, il avoit bien reflechi auparavant ſur les chagrins de cette condition-là; quelle femme voudroit jamais accorder le devoir conjugal, ſi elle ſavoit ou ſi elle rapelloit dans ſon éſprit les douleurs perilleuſes de l'accouchement, la peine de nourir, d'elever, &c. Si donc vous devez la vie au mariage, & le mariage à cette alienation de bon ſens, qui eſt une de mes ſervantes, jugez combien vous m'êtes redevable. De plus une femme qui a paſſé une fois par les epines de ce lien indiſſoluble & qui a la har-

hardiesse d'y rentrer, cela ne se fait il pas à la faveur de la Nimphe *Oubli*, ma chere Compagne? Soit dit en depit du Poëte [1] Lucrece, Venus elle même n'oseroit nier que sans nôtre puissance, & nôtre protection, sa force & sa vertu languiroient.

C'est donc de cet aimable jeu où je fais entrer les ris, les plaisirs, l'ivresse amoureuse, que sont sortis les Philosophes orgueilleux, à qui ces hommes *Angelisez* que le Vulgaire apelle *MOINES*, ont heureusement succedé: de là sont venus les Princes & les Rois, les Evéques, & les Cardinaux; & même, qui le croiroit? Les PAPES, trois fois Saints Peres: enfin, c'est de là qu'est aussi sortie cette foule de Divinitez Poëtiques, foulo si grande qu'à peine le Ciel peut les contenir; & si le Ciel est pourtant une place tres vaste. Mais c'est peu qu'on tienne de moi la source, & la pepiniere de la vie, si je ne fais voir aussi que generalement tous les avantages qui s'y trouvent, partent de ma Liberalité.

Qu'est ce que cette vie-ci sans les Plaisirs voluptueux; mérite-t-elle le nom de

1 Lucrece,] Il reconoit Venus le principe de toute generation.

de vie? Oh, oh! vous frapez des mains? Je ſavois bien qu'il n'y a ici perſonne aſſez ſage, pour être de ce ſentiment là: vous êtes tous de trop bons fous, (je me brouille comme une folle, & je ne ſai ce que je dis) vous étes tous trop ſages; car chez moi, *Folie* c'eſt *Sageſſe*. Croïez moi, ces *Barbons* même de Stoïciens ne mepriſent pas la Volupté: ils l'outragent, ils la dechirent en public: mais ces Diſſimulez ont leur but en cela; & ils ne font tant de peur du plaiſir, [1] qu'afin d'en avoir meilleure part. Mais quand ces Hipocrites, quand ces Comediens declameroient de bonne foi, qu'ils me diſent, de par Jupiter, qu'ils me diſent s'il y a un jour dans la vie qui ne ſoit pas triſte, deſagreable, ennuïeux, degoûtant, facheux, à moins que je ne m'en mêle, & que je ne l'aſſaiſſonne de quelque plaiſir. J'en prens à temoin irrecuſable ce Sophocle, qu'on ne ſauroit aſſez Louër; ah qu'il rend juſtice! Lors qu'il dit à mon honneur & gloire, [2] *Il eſt tres doux de vivre; mais point de Sageſſe; elle gate la vie:* Montrons cela en detail.

B Per-

1 Alluſion à Philoxéne, qui ſe mouchoit dans un bon mets, pour le manger tout ſeul.

2 Horace fait mention d'un homme qui ſe fachoit contre ſes amis, de ce qu'ils l'avoient gueri de ſa Folie.

Personne n'ignore que le premier âge de l'homme, est le plus gai, & le plus agreable. Mais qu' est ce qui rend les enfans si aimables? Pour quoi les baisons nous, les embrassons nous, les cherissons nous? Un Ennemi même s'attendrit pour ces petits innocens, & les assiste dans le besoin. Encore un coup, d'ouvient cela? C'est que la Nature, qui est une sage Ouvriere, a imprimé tout expres dans les enfans un charme, un attrait de Folie, afin que par là, comme par une espéce de recompense, ils puissent adoucir les peines de ceux qui les elévent, & meriter par leurs petites Caresses la protection qu'on leur donne en suite. Cette premiere jeunesse qui succede à l'enfance, on l'aime, on se fait un plaisir de lui être utile, de l'avancer, de la secourir: * & de qui recoit elle son agrément cette adolescence? De qui? si non de moi, qui lui fais la grace d'être folatre, & par consequent de plaire & de divertir. Je veux bien passer pour une menteuse, si des que les jeunes gens commencent à devenir hommes; des que par les instructions, par l'usage du monde, ils entrent dans ce malheureux Chemin de Sagessé, ils ne changent du blanc au noir:

* Voïez la figure ci-jointe.



noir: alors leur beauté ſe defleurit, cette ardeur de ſe joïe ralentit ; ils n'ont plus cette même gentilleſſe; enfin, le feu de leur vivacité s'amortit.

Car voïez vous, Meſſieurs, plus

l'Homme s'eloigne de moi, moins il jouit de la vie; & il fait ainsi sa route, jusqu'à ce qu'il arrive à cette facheuse & chagrine Vieillesse qui le rend à charge aux autres, & à soi même. Puisque je suis tombée sur la Vieillesse, il ne vous deplaira pas que je m'y arrête un peu. Sans moi, que les miserables hommes, seroient à plaindre à la fin de leur cariere! mais j'ai pitié d'eux, & je leur tens la main. Les Dieux des Poëtes, ont souvent la Charité de secourir, par le beau secret de la metamorphose, ceux qui perissent: Phaëton transformé en Cygne, Alcion en Oiseau, tant d'autres. Je les imite en quelque sorte ces bonnes Divinitez. Lors qu'une vieillesse decrepite amène les hommes sur le bord du tombeau, je les fais, autant que cela se peut, rentrer en enfance; de là vient le proverbe, *les Vieillards sont deux fois Enfans.*

Vous me demanderez, sans doute, comment je fais cela? Le voici. Je mène ces têtes caduques & ruineuses à nôtre Lethé (car par parenthése; vous saurez que ce fleuve prend sa source dans les Iles Fortunees, & que ce n'en est qu'un petit ruisseau qui coule dans les enfers:) je fais boire à longs traits à mes bonnes

gens,

gens, de cette eau d'oubli; & par là, leurs soins se dissipant insensiblement, ils rajeunissent. Mais, dit on, ils extravaguent, ils radotent deja. D'accord; & n'est ce pas justement cela qu'on doit apeller rajeunir? Etre enfant, n'est ce pas dire & faire de sotises? Que croïez vous qui nous plaise le plus dans les Enfans? C'est qu'ils n'ont point de jugement. Un Enfant qui parleroit, qui agiroit en Homme meur? Ce seroit un petit Monstre; on ne pourroit s'empêcher de le haïr, d'en avoir une espéce d'horreur. *Je haï un petit enfant trop sage*, il y a bien des siécles que ce Proverbe roule. De même qui pourroit soûtenir un commerce de familiarité avec un Vieillard qui joindroit à une longue experience toute la vigueur de l'esprit, toute la force du discernement?

C'est donc par ma bonté que le Vieillart radote, & il m'a l'obligation d'être delivré de tous ces soins aigus qui tourmentent, & qui rongent le Sage. Cependant, mon Radoteur n'est pas desagreable en Compagnie; il boit *gaillardement* le petit coup. Je le croi bien vraïment: il ne sent point cet ennui, ce dégoût de la vie, que l'âge le plus robuste

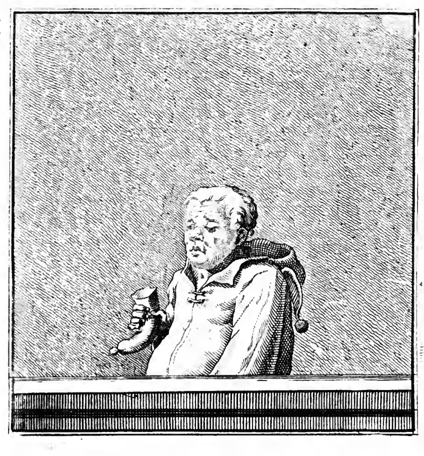
peut à peine ſuporter. Il revient même quelquefois juſques à raprendre les trois lettres du fou Vieillard de Plaute, A.M.O. *j'aime*; au lieu que pour peu qu'il fût ſage, il ſeroit fort malheureux. Mais, hors de tout Chagrin, de toute inquietude par ma bonté, il ne laiſſe pas de faire plaiſir à ſes amis, & de les divertir agreäblement en converſation. Ne voïons nous pas chez Homere, le vieux Neſtor parler *plus doux que Miel*, pendant que le feroce Achille s'evapore en emportemens? Chez le même Poëte, certains Vieillards, aſſis ſur les Murailles, diſoient de jolies Bagatelles. Et même ſuivant ce raiſonnement, le bonheur de la Vieilleſſe ſurpaſſe celui de l'Enfance: les Enfans ſont heureux, il eſt vrai: mais ils n'ont pas le plaiſir de cauſer, de babiller comme les Vieillards, ce qui eſt une des grandes douceurs de la vie. Autre preuve de ma comparaiſon, c'eſt que les Vieillards & les Enfans ont une inclination reciproque, & ſe plaiſent beaucoup les uns avec les autres.

En effet, ces deux âges ont un grand raport: je n'y trouve qu'une exception; c'eſt que le Vieillard avec les plis & replis de ſa *face*, avec ſes rides, vous enfi-
le

le une longue suite d'extractions. Pour le reste ? La blancheur des cheveux, la bouche sans dents, la-maniere de laisser aller son corps, l'apetit du laict, le beguaïment, le caquet, la sottise, l'oubli; l'indiscretion, en un mot tout convient entre ces deux Ages; & plus un homme avance dans la Vieillesse, plus il se raproche de l'enfance, jusqu'à ce que il sorte de ce Monde, comme les Enfans, sans regreter la vie, & sans craindre la mort.

Me juge à present qui voudra, & qu'il compare ce bon office que je rens aux Hommes avec la metamorphose des autres Dieux: je n'ai pas envie de raporter ici les horribles effets de leur colere, je ne parle que de leur bonté. Quelle grace font ils aux Mourans qu'ils veulent bien honorer de leur faveur, & de leur protection? Ces Dieux changent l'un en Arbre, l'autre en Oiseau, celui là en Cigalle, celui-ci en Serpent: grand effort de bienveillance! Comme si passer d'un être à un autre être, ce n'étoit pas proprement perir. Pour moi, Je rétablis l'homme dans les meilleurs, & dans les plus heureux jours de sa vie. Si les hommes, s'abstenant de tout commerce avec la Sa-

gesse, vouloient ne vivre que sous mes Loix, la hideuse Vieillesse leur seroit inconuë, & ils auroient le bonheur d'être toujours jeunes.



Regardez moi ces Mines sombres, ces Vi-

Visages abatus, & decharnez qui s'enfoncent dans la contemplation de la Nature, ou dans d'autres occupations serieuses & difficiles: ces gens-là semblent ordinairement avoit vieilli avant la fin de la jeunesse; & cela parce qu'un travail de tête assidu, penible, violent, profond, epuise peu à peu les Esprits, & le suc de la vie. De l'autre côté, considerez attentivement mes fideles Sujets: voiez comment ils sont dodus, gras, frais, luisans, bien nouris, vous diriez [1] *de pourceaux Arcananiens*: assurement ces heureux Mortels ne sentiroient jamais les infirmitez de la Vieillesse, s'ils ne participoient un peu à la contagion des Sages: cela n'arrive que trop: mais que faire? l'Homme n'est pas né pour jouir ici bas d'une felicité parfaite.

J'ai encore pour moi le temoignage d'un proverbe renommé qui dit, que la seule FOLIE peut retarder la fuite, quoique tres rapide, de la jeunesse, & peut faire reculer de bien loin la mauvaise vieillesse. Sur ce pié-là, ce qu'on dit communement des Brabançons n'est pas sans fondement. Au lieu que chez les autres hommes, l'Age aporte la prudence, plus

1. Pourceaux Arcananiens,] manger excellent.

ceux-ci aprochent de la Vieilleſſe, plus ils ſont gais; & on peut dire qu'il n'y a point de Nation; ni meilleure, ni plus agreable pour le commerce de la vie, ni qui ſuccombe moins ſous le poids des années. Joignons aux Brabançons ces peuples qui vivent ſous le même Climat, & qui ont à peu près les mêmes manieres: ce ſont mes [1] Hollandois: je puis bien me vanter qu'ils m'apartiennent. Ils ont pour moi tant d'atachement, tant de zéle, qu'on les a jugez dignes d'une Epithéte derivée de mon nom; & bien loin d'en rougir, ils mettent en cela leur principale gloire.

Après cela, que les Sots & impertinens Mortels invoquent Medée, Circé, Venus, l'Aurore; qu'ils cherchent je ne ſai quelle Fontaine qui a la vertu de rajeunir, vertu qui n'a été donnée qu'à moi, & dont je fais tous les jours un uſage obligeant. Je poſſéde ce ſuc merveilleux avec lequel la fille de Memnon prolongea la jeuneſſe de Tithon ſon Aïeul. Je ſuis cette Venus qui rendit Phaön, de vieux qu'il étoit, un jeune Homme ſi joli, ſi ga-

1 Hollandois.] On les apelle ici fous en badinant, à cauſe de leur ſincerité, de leurs manieres ſimples & naturelles.

galant, que la fameuse Sapho en devint éperdûment amoureuse. A moi les herbes magiques, & les enchantemens, s'il y en a: à moi cette fontaine qui, non seulement rapelle une jeunesse passée, mais, ce qui vaut incomparablement mieux, qui la rend durable autant que la vie. Si donc vous convenez tous de ce point-ci, qu'il n'y a rien de plus aimable que la Jeunesse, ni de plus haïssable que la Vieillesse, j'ai sujet de conclure, que vous reconoissez, Messieurs, combien vous m'êtes redevables, à moi dis-je, qui, pour vous rendre heureux, sai retenir un si grand bien, sai repousser un si grand mal.

Mais je m'arrête trop aux Hommes; laissons là ces machines vivantes & mortelles, bisares & contradictoires. Parcourez tout le Ciel; faites passer toutes les Divinitez en revuë, je consens qu'on me reproche le beau nom que j'ai l'honneur de porter, s'il se trouve quelque Dieu qui ne m'ait pas obligation de ce qu'il vaut. Pourquoi je vous prie, * Bacchus a-t-il toujours le visage & la longue Chevelure d'un jeune homme? C'est que, passant toute sa vie dans la debauche, & dans là joie, il n'a nulle liaison avec Pal-

* Voiez la figure à la page suivante.



las, laiſſant cette prude pour ce que elle eſt. Enfin, tant s'en faut que ce gros *Rejoui* ambitionne le nom de ſage, qu'au contraire il prend plaiſir dans ſon Culte, aux extravagances, & aux folies de ſes De-

Devots: il ne s'offense point du surnom de *RIDICULE* que le proverbe lui donne, surnom qu'il a merité parce que étant assis devant la porte du Temple, les laboureurs se divertissoient à le *barbouiller* de vin doux, & de figues nouvelles, ce qui le faisoit rire de tout son coeur. De plus, quels traits de satire [1] la vieille Comedie n'a-t-elle point lancé contre mon cher Bacchus? Le sot, l'impertinent Dieu! s'ecrioient ils: il étoit [2] indigne de naître par la voie ordinaire. Mais, ça de bonne foi, qui de vous n'aimeroit pas mieux être un fat & un sot, toujours agreable, toujours jeune, toujours divertissant, que d'être ce dissimulé Jupiter qui fait peur à tout le monde; ou ce vieux radoteur de Pan, qui par ses bruits repand de fausses terreurs; ou ce boiteux & cocu de Vulcain qui est tout enfumé de sa forge; ou Pallas même, qui, outre que elle fait trembler avec sa tête de Meduse, & sa Lance, ne vous regarde jamais que de travers?

Venons à d'autres Divinitez. Comment

1 La vieille Comedie &c.] Elle étoit satirique jusqu'à nommer les gens, ce qui obligea les Magistrats à la defendre.

2 On donnoit deux naissances à Bacchus: l'une, de sa mere; l'autre, de la cuisse de Jupiter.

Cupidon fait il, quel secret a-t-il pour ne point sortir de l'enfance? C'est que se moquant du serieux & du solide, il s'en tient uniquement au badinage. Et Madame Venus *aublondardent*, pourquoi sa beauté reverdit elle toujours? C'est que nous sommes parentes de près; aussi brille-t-elle comme Plutus mon pere qui est de couleur d'Or. De plus, s'il en faut croire les Poëtes, ou les Statuaires leurs rivaux, cette Deesse des amours ne paroit jamais qu'avec un air riant & bien content. Flore, qui est la mere des delices, n'étoit elle pas aussi un des premiers objets de la Religion des Romains?

Laissons là les Divinitez de joie. Voulez vous savoir la vie des Dieux bourus & Chagrins? Demandez à Homere, & aux autres Poëtes, ils vous aprendront de jolïes choses là dessus; ils vous feront voir que les Dieux sont pour le moins aussi fous que les hommes.. Jupiter serre sa foudre, il abandonne le Timon de l'Univers, & se derobe du Ciel pour aller courir la Grizette, je n'avance rien dont vous ne soïez instruits. La fiere & inabordable Diane oublie son sexe, & perd tout son tems à la Chasse; elle n'en est pourtant

tant pas moins folle de son bel' Endimion, jusque-là qu'en qualité de Lune, elle prend bien la peine de decendre tout exprès de son Ciel pour venir lui offrir ses faveurs. J'aimerois mieux que ce fût [1] Momus qui les fit souvenir de leurs *Fredaines* : il le faisoit autre fois fort souvent: mais les Dieux, qui n'ont pas l'ame endurante, se trouvant fatiguez de ses remontrances, & ne pouvant plus soufrir qu'il troublât leur felicité par sa sagesse, le firent sauter du Ciel en Terre, de Compagnie avec [2] *Até*. Ce pauvre Exilé ne fait que roder, & couche dehors ; personne n'en veut chez soi, il n'y a hospitalité qui tienne: à plus forte raison, n'est il pas admis chez les Princes ; car la *Flaterie*, ma suivante, regne dans toutes les Cours ; or c'est son ennemie irreconciliable ; ils s'accordent comme le Loup & l'Agneau.

Les Dieux, donc, s'étant delivrez de la censure importune de Momus, & n'aïant point d'autre Immortel Satirique, s'en donnerent au Coeur joïe. Combien Priape ne dit il pas de ces mots envelopez qui salissent une chaste imagination?

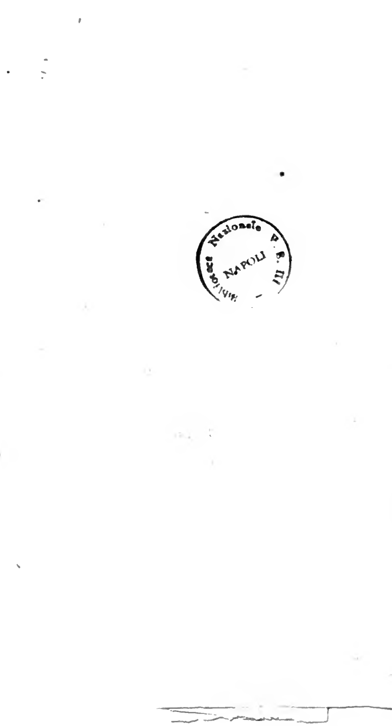
1 Momus,] non le Railleur, mais le Censeur.
2 Até. signifie Querelle.

tion? Combien Mercure fait il rire par ses larcins, & par ses prestiges? Il n'y a pas jusqu'à [1] Vulcain qui ne s'en mêle à la table divine: il marche pour faire voir sa belle allure, il plaisante, il boufonne, en fin il fait de son mieux pour echaufer la debauche, & pour mettre la Compagnie en belle humeur. Que dirai-je de ce vieux foû & amoureux Silene qui se fait un plaisir de danser à une Cadence rustique avec Poliphéme, & avec les Nimphes? * Ces Satires demi-boucs qui dans leurs danses font cent postures obscenes? Pan avec ses fades & insipides chansons fait rire ces Dieux; ils sont attentifs de toutes leurs oreilles; & ils aiment cent fois mieux la musique de Pan, que celle des Muses, principalement lorsque le Nectar leur fume dans la tête. A propos de Nectar, c'est un plaisir de voir nos Seigneurs & Maitres les Dieux, lors qu'ils ont poussé la joïe d'un festin jusques aux rasades; ils disent, & ils font alors tant d'impertinences que, quoique à titre de *Folle*, je sois acoutumée à toutes les sotises, je ne saurois m'empêcher d'en

1 Vulcain] Homere dit qu'il sert a table dans les festins, qu'il fait rire les Dieux par sa démarche boiteuse, qu'il donne à boire à sa mere, & qu'il dit de bons mots pour la racommoder avec Jupiter son mari.

* Voiez la figure ci-jointe.





d'en rire. Mais il vant mieux mettre ici le doigt sur la bouche: quelque Dieu defiant & soupçonneux pourroit nous ecouter; & en ce cas-la, je craindrois pour moi le sort de Momus.

Il est tems que je revienne sur la Terre: j'imite en cela le bon Homere qui ne fait que monter là haut, & décendre ici bas; il est tems, dis-je, de vous montrer en detail, que les hommes n'ont de bonheur & de plaisit qu'autant que je leur en fais.

Premierement, vous voïez avec quelle prevoïance la Nature, cette Mere, cette Ouvriere du Genre Humain, a eu soin de repandre par tout le Sel & l'assaisonnement de la Folie. Suivant la definition des Stoiciens, être sage, c'est se conduire par raison; & au contraire, être foû, c'est se laisser emporter au gré des passions: or, depeur que la Vie de l'homme ne fût triste & sauvage, combien Jupiter a-t-il donne plus de passions que de raison? Ce la se monte tout au moins à vingt quatre fois plus. Outre cela, il a relegué cette [1] Raison dans un coin

[1] Raison.] Platon la met dans le cerveau, la colere dans le coeur, & la convoitise dans les parties inferieures.

coin de la tête, abandonnant tout le reste du corps au desordre & à la confusion. En suite Jupiter à-mis en tête à la Raison, qui est seule, comme deux tres violens, tres impetueux tirans : l'un, la Colere, qui domine dans le coeur, dans cette forteresse des entrailles, dans cette source de la vie : l'autre, la Convoitise qui etend son vaste empire jusque sur la premiere jeunesse. Ce que la Raison peut contre ces deux tirans, on le voit assez par la conduite ordinaire des Hommes : Elle prescrit les devoirs de l'honneteté, elle crie contre le vice jusqu'à l'enroûment, c'est tout ce qui est en son pouvoir. Mais ils se moquent de leur Reine; ils crient encore plus fort, & plus aigrement que elle; en sorte que; cette pauvre Princesse n'en pouvant plus, est obligée de ceder, de consentir à tout.

Au reste; par ce que l'Homme est né pour le manîment, pour l'administration des afaires, & qu'à cause de cela, il étoit juste d'augmenter un peu sa petite portion de raison; Jupiter, voulant prevenir de son mieux cet inconvenient, me consulta là-dessus, comme sur tout le reste: je lui donnai un conseil digne de moi. Seigneur, lui dis-je, donnez Fem-

me

me à l'Homme: la femme eſt un ſot & impertinent animal, cela eſt vrai: mais elle eſt naturellement douce, agreable, engageante; & vivant en communauté domeſtique avec ſon mari, elle aſſaiſonnera, elle adoucira par ſes manieres folatres, la chagrin de l'eſprit viril.

Quand Platon a ſemblé douter, s'il mettroit la Femme dans le genre des animaux raiſonnables, ou dans celui des brutes, il ne vouloit pas dire que la femme n'eſt qu'une bête; il pretendoit ſeulement deſigner par là la grande folie de cet aimable animal. En effet, il eſt ſi eſſentiel à la Femme d'être folle, que celle qui veut paſſer pour ſage ne fait que doubler ſa folie, à peu près comme qui voudroit oindre un beuf, malgré lui, de la même mixtion dont on frotoit les athlétes: Quiconque, allant contre la Nature, emploïe le fard de la vertu, & tâche de detourner ſon penchant, croïez moi, il multiplie ſon vice, il double ſon defaut. Rien de plus conforme à l'experience que l'ancien proverbe, *le ſinge, fut il vêtu de pourpre, eſt toujours ſinge.* De même la Femme a beau ſe maſquer, elle n'en eſt pas moins femme, c'eſt à dire folle.

Je

Je ne croi pas que que le beau ſexe prenne aſſez mal les choſes pour ſe fâcher de ce que je dis-là: étant moi même une Dame de qualité divine, & *la FOLIE*, il me ſemble que je ne ſaurois faire plus d'honneur aux femmes, que de les aſſocier à ma gloire; & ſi elles veulent peſer le fait à la juſte balance, elles me tiendront compte de les avoir rendues beaucoup plus heureuſes que les hommes.

Les Femmes ont l'agrément de cette beauté que elles ont raiſon de preferer à tout, & par les atraits de la quelle, elles tiranniſent même les plus barbares Tirans. Un homme a ſouvent dans les yeux quelqne choſe d'efraîant, cette peau veluë, cette forêt de barbe; enfin, il porte à la fleur de l'âge des marques avancées de la vieilleſſe; d'où vient cela? de la prudence. Au contraire, les femmes ont les jouës unies, la voix toujours grêle, la peau delicate; on diroit que toute leur vie n'eſt qu'une imitation continuelle de la jeuneſſe. Auſſi les femmes ne s'etudient elles à rien tant qu'à plaire aux hommes. N'eſt ce pas là l'unique but des parures, du fard, du bain, de la friſure, des eſſences, des ſenteurs, & de tant d'autres artifices qu'on met en oeu-

vre

vre pour faire valoir la beauté ? Voulez vous voir plus clairement, que la folie fait l'ascendant des femmes sur les hommes ? Les Hommes accordent tout aux Femmes dans la vuë de la volupté ; & par consequent les Femmes ne rejouïssent les Hommes, que par la Folie. On ne peut nier cette consequence, pour peu qu'on reflechisse sur les sotises, sur les badineries qu'un homme fait avec une femme, toutes les fois qu'il veut eteindre sa flamme amoureuse.*

Je vous ai donc decouvert la source du plus grand plaisir de la vie. Je conviens que certaines gens, principalement de ces vieillards plus bûveurs que galans, mettent la souveraine volupté dans la bouteille. Savoir si on peut faire un bon repas sans femme, c'est une question que je laisse indecise: mais je pose enfait que tout repas languit s'il n'est animé de la folie. Cela est si vrai que si aucun des convives n'est foû, ou du moins ne fait semblant de l'être, on fait venir un boufon pour de l'argent, ou quelque parasite affamé, qui par ses bons mots, & par ses railleries piquantes bannisse de la table le silence & la melancolie. On a grande raison en cela ; car c'est

* Voiez la figure à la page suivante.



c'eſt bien peu de choſe d'avoir l'eſtomac ſurchargé de viandes exquiſes, de mets delicieux & friands, ſi on ne nourit auſſi de jeux, de ris, de ſaillies plaiſantes, les yeux, les oreilles, l'eſprit & le coeur. Or,

Or, c'eſt moi ſeule qui ai inventé ces delices. Tous les autres agrémens d'un feſtin, comme, tirer au ſort à qui ſera le Roi du repas, jouer aux dez, boire à la ronde dans le même verre, chanter tour à tour la branche [1] de Mirte à la main, danſer, ſauter, faire des poſtures, ſont-ce les ſept Sages de la Grece qui ont trouvé ces plaiſirs? Non ſans doute; il n'y avoit que moi qui pût s'en aviſer, & je l'ai fait pour la conſervation du Genre Humain: toutes choſes ſont d'une telle nature, que plus elles renferment de folie, plus elles contribuënt à faire vivre les hommes; ſans la joïe la vie humaine ne merite pas le nom [2] de vie; & il faut neceſſairement que vous paſſiez vos jours dans le chagrin, ſi vous ne diſſipez pas par cette ſorte de plaiſirs cet ennui qui eſt comme né avec vous.

Il ſe trouvera peut-être des gens qui, comptant pour rien la volupté des ſens, mettent tout leur bonheur à avoir de vrais amis, repetant ſouvent que la douceur

1 De Mirte:] chez les Anciens celui qui commençoit à chanter à table, prenoit une branche de cet Arbriſſeau; puis aïant fini ſa chanſon, il donnoit la branche à ſon voiſin qui faiſoit de meme; & ainſi juſqu'au dernier convive.

2 De vie:] Ils n'apelloient proprement vivre, que ſe rejouïr.

ceur d'une tendre & fidéle amitié ſurpaſſe tous les autres plaiſirs, & que elle n'eſt pas moins neceſſaire à la vie, que l'air, le feu, & l'eau : l'amitié, ajoutent ils, eſt ſi agreable, que qui voudroit l'ôter du Monde, c'eſt comme s'il vouloit en ôter le Soleil; elle eſt ſi honnête (terme qui ne ſignifie rien choz moi) que les Philoſophes eux mêmes ne craignoient pas de la compter entre les biens principaux. Que dira-t-on ſi je montre que je ſuis, comme dit le proverbe, la poupe & la prouë, c'eſt à dire, la ſource & l'auteur de ce bien dont on fait tant de cas? Je veux pourtant vous le prouver, non, par des Sophiſmes, ni par des argumens captieux de Logique; mais groſſierement, & clairement.

Or-ſus, voïons. Diſſimuler, s'abuſer, s'aveugler ſur les defauts de ſes amis; aimer même, & admirer de grands vices comme ſi c'etoient des vertus, cela n'aproche-t-il pas de la folie? Cet autre qui baiſe une tache que ſon amie a aportée au monde, ou qui prend plaiſir à la mauvaiſe odeur de ſon Nez: ce Pere qui, aïant un fils louche, pretend que ſon fils a les yeux de Venus, n'eſt ce pas une pure folie? Confeſſez hautement

que

que c'en eſt une; & moi j'ajoute, que c'eſt uniquement cette folie qui forme & qui entretient l'amitié. Je ne parle ici que des hommes dont pas un ne vient au Monde ſans defauts, l'homme qui paſſe pour le meilleur, n'étant au fond que le moins vicieux. Car pour ces Sages qui ſe vantent de ſe Diviniſer par leur Philoſophie, ou ils ne s'uniſſent jamais du lien d'amitié, ou cette amitié eſt une je ne ſai quelle union deſagreable & bouruë, encore ne font ils liaiſon de coeur qu'avec très peu de gens: je me ferois un ſcrupule de dire qu'ils n'aiment abſolument perſonne, en voici la raiſon: preſque tous les hommes ſont fous: à quoi bon ce *preſque?* Il n'y a pas un ſeul homme qui n'extravague de plus d'une maniere: ils ſont donc tous ſemblables en ce point-là: or la reſſemblance eſt le fondement d'une étroite amitié.

Si quelque fois ces auſteres Philoſophes s'atachent les uns aux autres par une bienveillance reciproque, cette liaiſon eſt bien fragile, & ne dure pas longtems. Ils ſont d'une humeur biſarre & dificile; trop penetrans d'ailleurs, & aïant des yeux d'aigle pour les defauts de leurs amis, & la vuë fort mechante pour ſe

conoitre eux mêmes ; il n'y a pas de gens à qui la fable de la besace convienne mieux. Puis qu'il est donc certain que tous les hommes sont naturellement sujets à de grandes imperfections, si vous joignez à cela la diference d'âge, & de penchant ; tant d'egaremens, tant de faux pas, tant de revers dans cette vie mortelle, comment le plaisir de l'amitié pourroit il subsister une heure entre ces Argus, si la folie ou la complaisance, comme on voudra l'apeller, ne s'en mêloit point? Jugez de l'amitié par l'amour, c'est à peu près la même chose. Cupidon, cet auteur, ce pere de toute tendresse, n'a-t-il pas sur les yeux un bandeau qui lui fait prendre la laideur pour la beauté? N'est-ce pas lui qui fait que chacun est content des siens, & que le vieillard est aussi epris de sa vieille, que le jeune garçon, de la jeune fille? Cela se fait par tout, & on s'en moque: mais c'est pourtant ce ridicule qui est un des plus grans noeux de la societé, & qui contribuë le plus à son agrément.

Ce que nous venons de dire de l'Amitié, pensons le, disons le à plus forte raison du Mariage. C'est, comme vous ne savez peut-être que trop, un engagement

ment qui ne doit ſe rompre que par la mort. Dieux immortels! Combien arriveroit il dans cette condition là de ſeparations, [1] & pire encore, ſi l'union de l'homme avec la femme n'étoit ſoutenuë, n'étoit fomentée par la flaterie, par le divertiſſement, par la complaiſance, par les detours, par la diſſimulation, tous gens de mon eſcorte, & de ma ſuite. Ha! qu'il ſe feroit peu de mariages ſi l'amant avoit la prudence de bien s'informer du jeu que ſa petite maitreſſe, qui paroit ſi delicate, ſi honteuſe, ſi neuve, a joué avant les nôces! Encore moins de mariages contractez ſubſiſteroient ſi les maris, par negligence, ou par bêtiſe, n'ignoroient pas la vie ſecréte de leurs epouſes. On traite cela de folie, & on a raiſon; mais c'eſt pourtant cette même folie par le pouvoir de laquelle, la femme plait au mari, le mari plait à la femme, la maiſon eſt tranquile, l'alliance ſe maintient. *On fait les cornes* à un mari; on le nomme *cocu*, commode, & je ne ſai quel ſobriquet on ne lui donne pas hors de chez lui, pendant que le bon homme conſole ſa chere moitié, & ava-

1 Et pire encore,] Comme les empoiſonnemens, & les homicides.

le par ſes tendres baiſers les larmes de ſa femme adultere: cela ne vaut il pas beaucoup mieux que de ſe conſumer de chagrin, que de cauſer du vacarme & du tintamarre en s'abandonnant à la jalouſie? Concluſion: ſans moi nulle ſocieté, nulle union ne ſauroit être ni agreable, ni ferme dans la vie; * ſi bien que le peuple ne ſurporteroit pas long tems ſon prince; le maitre, ſon valet; la dame, ſa ſuivante; le precepteur, ſon eléve; l'ami, ſon ami; le mari, ſa femme, &c. ſi tour à tour ils ne ſe trompoient, ils ne ſe flatoient, ils ne ſe cedoient, enfin, s'ils ne s'entrefrotoient de quelque miel de la folie. Je ne doute point que tout ce que je vous ai dit juſqu'à preſent ne vous ait paru de la derniere importance; car la Folie doute-t-elle de rien? Mais vous allez entendre bien autre choſe; redoublez vôtre attention.

Dites moi, je vous prie, Meſſieurs: un homme qui ſe hait ſoi même, peut il aimer quel-cun? Un homme qui eſt brouillé avec ſa propre perſonne, peut il s'accorder avec un autre? Eſt on propre à inſpirer la joïe, lors qu'on ſuccombe ſous le poids du chagrin? Il n'y a qu'un foû, & plus foû que la Folie même

* Voiez la figure ci-jointe.



me qui puiſſe prendre l'afirmative de cette queſtion. Or ſi vous me mettez à part, non ſeulement un homme ne pourra jamais ſuporter un autre homme: mais de plus toutes les fois qu'il s'aviſera de reflechir

chir ſur ſoi même, il ſe fera mal au coeur, il ſe trouvera ſale & puant, il ſe deteſtera. La Nature, qui en quantité de choſes eſt plus maratre que mere, a donné aux hommes, principalement aux plus ſenſez, une malheureuſe impreſſion par laquelle chacun eſt mecontent de ce qu'il a, & admire ce qu'il n'a point: d'où il arrive que tous les avantages, tout l'agrément, toute la beauté de la vie, ſe gâte, & ſe reduit à rien. De quoi ſervira un beau viſage, ce que les Dieux immortels peuvent donner de plus precieux, s'il eſt ſouillé d'une mauvaiſe odeur? Que vaut la jeuneſſe lors qu'elle ſe corrompt par le levain de la melancolie? Enfin, comment, dans toutes les fonctions de la vie, agirez vous, ſoit auprès des autres, ſoit en vôtre particulier, agirez vous, dis-je, avec bien ſeance, (car c'eſt le principal, non ſeulement de l'artifice, mais auſſi de toute action, que ce que vous faites, ſoit fait de bonne grace) à moins que cette belle Dame, *Amour propre*, que vous voïez à ma droite, & que j'ai raiſon de cherir comme une ſoeur, tant elle prend vivement mes interets, à moins dis-je, que cette Nimphe ne vous aſſiſte. Vivant ſous ſa protec-
tion,

tion, vous êtes charmé de vôtre merite, vous êtes ravi de vos belles qualitez; & des-là vous avez le bonheur d'être parvenu à la plus haute Folie. Je le repéte: si vous vous deplaisez à vous même, vous ne s'auriez rien faire de beau, d'agreable, & qui ne péche contre la bien seance. Otez de la vie la sauce, le ragoût de la sotise; incontinent l'Orateur languira dans son action; le Musicien avec ses tons & ses cadences fera pitié; on sifflera le farceur, & ses postures; on tournera le Poëte & les Muses en ridicule; le meilleur Peintre ne s'attirera que du mépris; le Medecin mourra de faim avec ses remedes. Enfin, de [1] Nirée vous deviendrez Thersite; de [2] Phan, Nestor; & au lieu qu'on vous estimoit pour vôtre savoir, pour vôtre bien-dire, pour vôtre politesse, vous ne passerez plus que pour une bête, que pour un enfant, que pour un rustre. * Tant il est necessaire que chacun se cajole, se flate, se fasse chez soi un fond d'aprobation, avant d'ambitionner celle des au-

1 Nirée:] Homere dit qu'il étoit le plus beau des Grecs qui assiegeoint Troïe; & Thersite, le plus laid.
2 Phan,] rajeuni par Venus: Nestor vecut trois siecles.
* Voiez la figure à la page suivante.



tres. Enfin, le bonheur consiste principalement à s'accommoder à son sort, à vouloir être ce qu'on est: il n'y a que ma chere Philautie, que la divine *Amour propre* qui puisse donner ce trésor. En ver-

vertu d'un tel bienfait, chacun eſt content de ſa figure, de ſon eſprit, de ſa famille, de ſon poſte, de ſon genre de vie, de ſon païs: l'Irlandois ne voudroit pas changer avec l'Italien; le Thrace avec l'Athenien; le Scite, ni le Lapon avec un habitant des Iles fortunées. Admirable prevoïance de la Nature! Dans une diverſité infinie elle a ſu egaler toutes choſes: a-t-elle eté avare de ſes dons envers ſes enfans? En recompenſe, elle leur prodigue *l'Amour propre*: que dis-je de *ſes dons?* C'eſt parler follement: cet amour de ſoi meme n'eſt il pas le plus grand de tous les avantages naturels?

Mais pour vous faire voir que tout ce qu'il y a parmi les hommes d'eclatant, d'illuſtre, d'eſtimé, vient de moi, commençons par la guerre. On ne ſauroit diſconvenir que ce grand Art eſt la ſource, & la moiſſon des actions les plus renommées. Ce n'eſt pourtant qu'une folie. Deux partis ſe battent, Dieu ſait pour quelles raiſons; & tous les deux recoivent beaucoup plus de mal que de bien de leur animoſité, quoi de plus abſurde, quoi de plus foû? Ceux qui periſſent à la guerre, on les compte pour rien. De plus, lors que les armées ſont

en ordre de bataille, & que l'air retentit du bruit des trompétes, & des tambours, dites moi, je vous prie, quel service peuvent rendre alors ces [1] Sages, qui, epuisez d'etude & de meditation, jouissent à peine d'une vie infirme par le peu de sang froid & delié qui leur reste? Ce sont ces hommes epais & materiels, robustes & hardis, mais de tres-peu d'esprit, ce sont là des gens comme il en faut pour le combat. Ne faisoit il pas beau voir un Demostene sous le harnois militaire? Aussi, suivit il le sage conseil [2] d'Archilocus; dès qu'il aperçut l'Ennemi, il jetta son bouclier, & s'enfuit à toute jambe, aussi lâche soldat qu'il étoit excellent Orateur.

Vous me direz: la guerre demande une extrême prudence: oui dans les Generaux: encore est-ce une prudence particuliere au metier des armes, & qui n'a rien de commun avec la sagesse Philosophique. A cela près, les Parasites, les maquereaux, les voleurs, les meurtriers, les laboureurs, les stupides, les banquerou-

1 Sages] Suivant Aristote un sang epais produit la force & la bêtise; & le sang subtil produit l'esprit, la foiblesse de corps, & la timidité.

2 Archilocus:] Les Lacedemoniens chasserent ce Poëte, parce qu'il se vantoit, comme d'une action de Sagesse, d'avoir jetté son bouclier pour mieux fuir.

routiers, & generalement tous ceux qu'on nomme la lie du Genre Humain, peuvent s'immortaliser par la valeur, ce qui ne convient nullement aux hommes atachez jour & nuit à la contemplation. Voulez vous un grand exemple de l'inutilité des Philosophes dans le Monde? C'est le fameux Socrate: l'Oracle d'Apollon l'avoit declaré le seul & unique Sage; declaration tres folle! n'importe. Ce Philosophe, aïant entrepris je ne sai quoi pour le bien public, s'attira la moquerie de tous ses spectateurs, & fut obligé d'abandonner son dessein. Il n'etoit pas neanmoins tout à fait sot cet homme-là: il refusa constamment le surnom de *Sage*, disant que ce titre n'est dû qu'à la Divinité; il est aussi dans le sentiment, qu'un Philosophe ne doit jamais se mêler du Gouvernement: s'il avoit ajouté, que celui qui veut passer pour homme, doit s'abstenir de ce qu'on apelle Sagesse, j'aurois quelque estime pour lui. Qu'est ce qui a causé la mort à ce pretendu grand Socrate? Pour quoi fut il condamné par arrêt à s'empoisonner avec de la ciguë? Pur effet de la sagesse! Ce Philosophe passe sa vie à raisonner [1] sur les nuages,

1 Aristophane introduit Socrate adorant les nuées comme des Dieux.

& ſur les idées; il s'amuſe à meſurer le pié d'une puce, à admirer le bourdonnement d'une mouche; & il ignore toute ſa vie l'art neceſſaire de ſe conformer à ſes ſemblables : voila de nos gens. Platon, qui avoit êté diſciple de Socrate, voïant ſon maitre menacé du ſuplice, s'ingere de plaider ſa cauſe en brave avocat: il ouvre la bouche pour cette bonne oeuvre: mais etonné du bruit de l'aſſemblée, il demeura tout court à la moitié de ſa premiere periode. Que dirai-je de Theophraſte, diſciple d'Ariſtote, & qui merita ce nom-là par ſon eloquence? voulant haranguer le peuple, il ne trouve plus ſa voix; on auroit dit *qu'il avoit vû le loup*: n'etoit-ce pas là un homme bien propre à encourager le ſoldat? Iſocrate qui compoſoit tant de beaux diſcours, oſa-t-il jamais parler en public? Ciceron lui même, ce pere de l'eloquence Romaine, trembloit & beguaioit, comme un enfant, à l'entrée de ſes Oraiſons: il eſt vrai que Fabius interprete cette timidité comme la marque d'un Orateur penetrant, & qui connoit le peril où il eſt: mais quand il dit cela, n'eſt ce pas comme s'il tomboit d'accord, que la Philoſophie n'eſt nullement compatible avec les

afai-

afaires publiques? Comment ces Sages ſoutiendroient ils le fer & le feu de la guerre, eux qui meurent de peur, lors qu'il ne s'agit que de combatre avec la langue?

On fait ſonner haut, on fait tant valoir cette belle ſentence de Platon: *Les Republiques ſeroient heureuſes ſi les Philoſophes gouvernoient, ou ſi les Princes étoient Philoſophes.* [1] Tout au contraire. Conſultez les hiſtoriens; & ſurement vous trouverez qu'il n'y a point eu de Princes plus contagieux à la Republique, que ceux qui ont aimé la Philoſophie & les belles lettres. Mettons les deux Catons à la tête des principaux d'un Gouvernement: [2] l'un troubla la tranquilité de Rome par de folles & furieuſes denonciations: [3] l'autre, pour vouloir defendre trop ſagement les interets de la Republique, renverſe de fond en comble la liberté du peuple Romain. Tels furent auſſi [4] les Brutus, les Caſſius, [5] les Gracchus,

1 Tout au contraire &c.] C'eſt la folie qui parle, & non pas Eraſme.

2 L'un troubla;] Caton le Cenſeur, qui fut accuſé quarante fois, & toujours abſous, au lieu qu'il fut auteur de plus de 70 condamnations.

3 L'autre:] Caton d'Utique qui par ſon opoſition a Ceſar donna lieu au renverſement de la liberte.

4 Les Brutus, les Caſſius:] ces deux hommes qu'on a

chus, ſans oublier 6 le bon Ciceron qui, tout zelé, tout bien intentionné qu'il étoit, n'a pas fait moins de mal à la Republique des Romains, que Demoſtêne à celle des Atheniens? Je veux que Marc Antonin ait été bon Empereur, il ne me fera pas changer de theſe, puiſqu'il étoit incommode à ſes ſujets, & que même ils le haïſſoient par le ſeul endroit de ſa Philoſophie. Encore une fois, je veux que Marc Antonin ait été bon Prince: toujours eſt il vrai qu'il ne pouvoit pas rendre un plus mauvais office à la Republique, qu'en lui laiſſant Commode ſon fils pour ſucceſſeur, en quoi il a cauſé un plus grand malheur à l'Empire, que ſon adminiſtration ne lui avoit été avantageuſe. Cette eſpece de gens qui s'adonnent à l'etude de la Sageſſe ſont ordinairement tres malheureux en tout; mais principalement dans leurs enfans: je m'imagine que cela vient d'une precaution de la Nature qui empêche par là que cette peſte de Sageſſe ne ſe repande trop chez

a nommé les derniers Romains, tuerent Ceſar; puis étant vaincus, ils ſe tuerent eux mêmes.

5 Les Gracchus:] Tibere & Cajus, tous deux eloquens, tous deux ſeditieux, & qui perirent tous deux dans un tumulte.

6 Le bon Ciceron:] Il irrita Marc Antoine au grand malheur de la Republique.

chez les Mortels. Le fils de Ciceron degenera ; & le ſage Socrate eut des enfans qui tenoient plus de la mere que du pere, c'eſt à dire, comme quel-cun l'a interpreté joliment, qui étoient fous.



On

On auroit patience, si ces Philosophes n'étoient incapables que des charges, que des emplois publics: mais ils ne valent pas mieux pour les fonctions, & pour les devoirs de la vie. Invitez un Sage à un repas: ou il gardera un morne silence; ou il interrompra sans cesse la Compagnie par ses frivoles & importunes questions: prenez le pour danser, il s'en acquitera avec toute l'agilité d'un chameau: trainez le aux jeux publics, sa seule mine empêchera le divertissement du peuple; & le venerable [1] Caton refusant constamment de mettre bas sa gravité, sera forcé de quiter la place: entre-t-il quelque part où la conversation est animée, tout le monde se tait, comme si on voïoit le loup. Faut il acheter, vendre, passer un contract, enfin s'agit il de quelque action necessaire au dehors dans le cours de la vie? Vous le prendriez plutôt pour une souche, que pour un homme: ainsi, ce Philosophe n'est bon en rien, ni pour soi, ni pour son Païs, ni pour les siens: étant tout neuf dans l'usage commun; étant di-

1 Caton:] on raporte de ce Censeur, qu'assistant aux jeux Floraux, comme ceux qui devoient jouër, n'osoient le faire devant lui, à cause des femmes nuës, & des danses lascives, on lui ordonna de changer de visage, ou de sortir, & qu'il prit le dernier parti.

directement opoſé aux opinions & aux coutumes du Vulgaire, il ne ſe peut pas ſans doute, que cette grande diference de ſentimens & de manieres ne lui attire une haine univerſelle.

Tout ce qui ſe fait chez les hommes eſt plein de folie; ce ſont des fous qui agiſſent avec des fous. Si donc une ſeule tête entreprend d'arrêter le torrent de la multitude, je n'ai qu'un conſeil à lui donner, c'eſt qu'à l'exemple de [1] Timon, il s'enfonce dans un deſert, & qu'il y jouiſſe tout à ſon aiſe de ſa Sageſſe.

J'ai fait là un aſſez bel ecart: Pour reprendre le chemin de mon but: quelle vertu quelle puiſſance a raſſemblé dans, une enceinte de Ville ces hommes naturellement durs, ſauvages, ruſtiques; qu'eſt ce qui a pû aprivoiſer ces animaux farouches? La flaterie: c'eſt ce que ſignifie la fable [2] d'Amphion & d'Orphée. Qu'eſt ce qui a elevé le peuple Romain à

1 Timon:] Ce Philoſophe Athenien, ſcandaliſé des moeurs de ſes concitoiens ſe retira dans une ſolitude, & rompit tout commerce avec les hommes.

2 d'Amphion & d'Orphée:] Selon la fable, au chant d'Amphion les pierres s'arrangeoient d'elles memes en murailles; ainſi fut bâtie Thebes: & Orphée, par ſa belle muſique faiſoit remuër les chénes.

à un tel degré de puissance, qu'il ne visoit pas à moins qu'à la conquête de l'Univers? La flaterie. Mais qu'est ce qui a ranimé, reüni ce vaste Corps lors qu'il étoit sur le point de tomber en morceaux? Fût ce un discours Philosophique? Rien moins que cela. Ce fut une ridicule [1] & puerile fable inventée sur l'estomac, & sur les autres membres. [2] Themistocle produisit le même effet par son apologue du Renard & du Herisson. Que le sage emploie le plus profond raisonnement de la Philosophie; reussira-t-il comme [3] un Sertorius avec sa biche imaginaire, ou avec sa plaisante ruse des queuës de cheval? * Parviendrat-il-à ses

1 Puerile fable: Le Peuple Romain, se trouvant abîmé de dettes, se separa d'avec le Senat, qui lui aïant envoïé l'Orateur Menenius Agrippa, celui-ci le ramena par cet apologue que tout le monde sait.

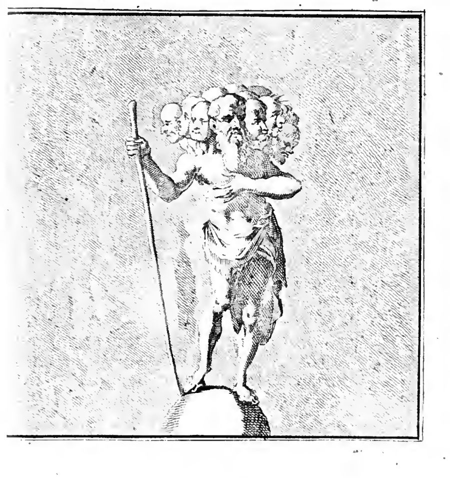
2 Themistocle:] le peuple d'Athéne se plaignant de l'avarice des Magistrats, Themistoile conta qu'ùn renard sucé par les moûches avoit remercié le herisson qui s'offroit de les chasser, disant que le remede seroit pire que le mal.

3 Sertorius: ce General Romain faisoit accroire aux Iberiens que Diane lui avoit fait present d'une belle biche blanche qui l'avertissoit de tout: le meme, pour montrer à ses soldas que l'esprit vaut mieux que la force, fit venir un bon & un mechant cheval: puis ordonna a un homme vigoureux d'arracher la queue du mechant, ce qu'il fit d'abord, & a un homme foible d'arracher la queuë du bon, dont il vint a brut crin à crin.

* Voïez la figure ci-jointe.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ſes fins comme ce celebre [1] legiſlateur de Lacedemône avec ſes deux chiens ? Je



ne

1 Licurgue, voulant faire voir aux Lacedemoniens la force del education, ſe ſervit de deux chiens d'une mê-

ne dis rien de Minos ni de Numa, qui par des inventions fabuleuſes, ſçûrent ſi bien faire valoir la ſotiſe du peuple. Car c'eſt principalement par ces niaiſeries que c'ette grande & groſſe bête, nommée *Vulgaire*, ſe met en mouvement.

Je vous demande encore : quelle Ville a jamais reçu les loix de Platon & d'Ariſtote, les maximes de Socrate ? Autre ondée d'interrogations : quel motif avoient les Decius pere & fils, pour ſe devouër aux Dieux des Enfers ? Par quel attrait Curtius ſe precipita-t-il dans l'abîme, ſinon par l'atrait de la vaine gloire, douce & tres douce Sirene, mais qui deplait fort à nos ſages. Quelle plus grande folie, s'écrient ils, que de careſſer le peuple pour monter aux charges ; que d'acheter ſa faveur par des largeſſes ; que de ſe plaire à ſes acclamations ; que de ſe laiſſer porter par la ville comme une image, ou ſe laiſſer ele-

même portée, dont l'un courut à la ſoupe, & l'autre au lievre.

1 De Socrate :] ces maximes ſont, qu'il vaut mieux ſouſrir une injure, que de la faire ; que la mort n'eſt point un mal ; que la Philoſophie n'eſt que la meditation de la mort, &c.

elever comme une ſtatuë ſur la place publique, pour être en ſpectacle à toute une canaille? Ajoutez cet empreſſement populaire à faire adopter par ſon Idole des titres illuſtres, des ſurnoms glorieux. Ajoutez ces honneurs divins qu'on rend à un homme de neant par raport au merite. Enfin ajoutez [1] ces Ceremonies publiques qui ſe font pour mettre au nombre des Dieux les Tirans les plus Scelerats. Rien n'eſt plus foû que tout cela; & un ſeul Democrite ne ſufiroit pas pour en rire. Qui dit que non? En eſt il moins vrai que la Folie eſt la ſource de tous ces fameux exploits des Heros que tant d'habiles gens ont elevé juſqu'au Ciel. C'eſt cette folie qui engendre les villes: par elle ſubſiſtent le Gouvernement, la Magiſtrature, la Religion, les Conſeils, les Tribunaux: & je ne crains point de le dire, la vie humaine n'eſt qu'une eſpéce de jeu, n'eſt que folie. Il en eſt de même des ſciences & des beaux Arts. Qu'eſt

1 Ces Ceremonies publiques.] Les Romains faiſoient des Dieux de leurs Empereurs quand ils étoient morts, & voici comment. On bâtiſſoit une haute tour de bois, on la rempliſſoit de paille, & de parfums; on attachoit un aigle tout au haut: cet oiſeau, delié par les flammes, s'envoloit; & comme en même tems il ſe repandoit une odeur fort agreable, les ſots croioient que c'étoit l'ame du Prince qui montoit au Ciel.

Qu'eſt ce qui a porté les hommes à inventer, & à laiſſer à leurs deſcendans tant d'excellentes productions, à ce qu'on s'imagine? N'eſt-ce pas la ſoif de la gloire? Ils ont cru, ces Maitres foûs, qu'ils ne devoient epargner ni veilles, ni ſueürs, ni eforts de travail, pour ſe procurer une je ne ſai quelle reputation, qui dans le fond n'eſt qu'un beau Phantôme. Mais enfin c'eſt toujours à la Folie que vous êtes redevables de tant d'utilitez qui ſont déja dans le Monde: vous jouïſſez de la ſotiſe des autres, c'eſt une des plus grandes douceurs de la vie.

Après avoir etabli mon Eloge ſur ma force, & ſur mon induſtrie, que diriez vous Meſſieurs, ſi j'entreprenois de louër auſſi ma prudence? C'eſt, me dira quelcun, comme ſi vous vous mêliez de racommoder le feu & l'eau, la folie & la prudence n'étant pas moins brouillez que ces deux contraires. J'eſpere neanmoins que j'en viendrai à bout: continuez ſeulement à me bien ecouter.

Si la prudence conſiſte dans l'uſage des choſes, qui merite mieux d'être honoré du ſurnom de *prudent*, ou le Sage, qui moitié modeſtie, moitié timidité, n'entreprend rien; ou le Fou que ni la pudeur

deur (car il n'en a point) ni le peril (car il n'a pas l'eprit de le connoitre) ne detourne jamais d'aucun deſſein? Le Sage s'enterre avec les anciens Auteurs; & qu'eſt ce qu'il aprend par ſa lecture continuelle? Des pointes d'Eſprit, des penſées fines, de pures fadaiſes. Mais le Fou, en eſſaïant de tout & en afrontant les dangers, aquert, ſi je ne me trompe, la vraie prudence. Homere, tout aveugle qu'il étoit voïoit bien cela: le Foû, dit il, ſe fait ſage à ſes depens, *il ouvre les yeux après l'action.* Deux choſes empêchent principalement l'Homme de bien conoitre ce qui ſe preſente à faire; la honte qui aveugle l'Eſprit, qui glace le courage; & la crainte qui, montrant le peril, fait preferer l'inaction. Or il n'apartient qu'à la Folie d'aplanir genereuſement ces dificultez. Peu de gens comprennent combien il eſt utile pour faire fortune, de ne rougir jamais, & de hazarder tout. S'ils font plus de cas de cette Prudence qui eſt fondée en jugement, voïez, je vous prie, combien tel en eſt eloigné qui ſe vante de la poſſeder.

Toutes les choſes humaines ont deux fa-

faces, aussi bien que [1] les Silenes d'Alcibiade, ont deux visages tout oposés : ce qui paroit au dehors, mortel, hideux, miserable, infame, ignorant, foible, meprisable, triste, contraire, ennemi, nuisible: regardez le dedans, ouvrez le Silene, vous trouverez une opposition formelle à tout ce detail-là. Vous semble-t-il que je parle ici trop Philosophiquement? Hébien! Je vais m'expliquer d'un stile plus aisé.

. Vous êtes tous persuadez qu'un Roi est fort. riche, & qu'il est le maitre de ses sujets: mais si ce Monarque a l'ame d'une brute, & si d'ailleurs il est insatiable, si rien de tout ce qu'il a ne le contente, ne m'avoûrez vous pas qu'il est tres pauvre? S'il se laisse entrainer par les vices, & par les passions, il n'est plus qu'un vil esclave. On peut Philosopher de la même maniere sur toutes choses: mais cet exemple suffit. A quoi cela revient-il, di-

[1] Les Silenes d'Alcibiade: c'étoient de vieux Satires: on les nommoit Silenes, parce qu'ils tournoient autour du pressoir, & qu'on apelloit ainsi ceux qui fouloient la grape. Celui qui est si conu sous le nom de Silene fut precepteur de Bacchus il étoit chauve. Les Silenes étoient aussi certaines statuës risibles au dehors, mais qui renfermoient au dedans des images divines: c'est à elles que Alcibiade comparoit joliment Socrate qui paroissoit lourd & stupide, mais qui avoit une ame divine.

dira quel-cun? Un peu de patience vous allez voir. Si quel-cun, s'aprochant d'un Comedien masqué qui jouë actuellement son rôle, tâchoit de lui arracher son masque, pour faire voir son visage aux spectateurs, cet homme là ne mettroit il pas toute la Scene en desordre? Ne meriteroit il pas qu'on le chassât comme un insensé, comme un furieux? Cependant, des Comediens demasquez feroient voir tout d'un coup une nouvelle decoration: la femme se trouveroit être un homme; le jeune homme, un vieillard; le Roi, un *pié-poudreux*; le Dieu, un homme de neant. Mais vouloir detromper les spectateurs? C'est troubler toute la Representation: leurs yeux sont retenus par ce fard, par ce deguisement. Apliquons la comparaison: qu'est ce que la vie humaine? Une Comedie: chacun y jouë sous un personnage etranger, chacun fait son rôle sous le masque, jusques à ce que le Maitre de la Piéce les retire du Theatre: Ce Maitre ne laisse pas de faire paroitre souvent le même Acteur en diferent Equipage: celui, qui paré superbement, étoit sur le Trône, tombe dans les haillons de l'Esclavage. A la verité, tout n'est dans ce Monde qu'en ombre, &

qu'en figure: mais cette grande, & vaste Comedie ne se jouë pas autrement.

Suivons: si quelque Sage, tombé du Ciel aparoissoit ici, & qu'il se mit à crier: *Non, celui que vous venerez comme* [1] *vôtre Dieu & Seigneur, n'est pas même un homme: C'est une bête qui ne suit que les mouvemens de sa machine; c'est un Esclave du dernier ordre puisqu'il sert à d'aussi vilains maitres que sont ses passions.* Si ce Sage s'adressant à un autre qui pleure la mort de son pere, l'exhortoit à se rejouïr, lui disant. que cette vie ci n'est proprement qu'une mort continuée, & que consequemment son pere n'a fait que cesser de mourir. Si, se fachant contre ce fat qui met toute sa gloire en sa Genealogie, le traitant de roturier, de bâtard, à cause qu'il s'est tout à fait eloigné de la vertu, seule & unique source de la noblesse. Enfin si nôtre Philosophe parcourt sur ce ton là tous les autres usages de la vie, quel sera le fruit de

1 Votre Dieu & Seigneur:] Ce sont les titres que Domitien se donnoit. Martial a dit qu'il n'y avoit pas de plus mechante bête qu'un mauvais Prince. Diogene etant monté sur la Tribune comme pour haranguer, & criant par reprises hommes; ecoutez, on accourut en foule, & on lui demanda ce qu'il vouloit; à quoi il repondit, j'ai apellé des hommes, & non pas vous autres qui n'avez rien d'humain que la figure. *

* Voïez la figure ci-jointe.



de ſon dechainement ? C'eſt qu'il paſſera chez tout le monde pour un fou, pour un furieux. Croïez moi: comme il n'y a rien de plus impertinent que de vouloir être ſage à contre tems, il n'y a rien

aussi de plus ridicule qu'une prudence mal entenduë, & hors de saison. En verité, c'est agir d'un grand travers de vouloir se distinguer du Genre Humain, de ne pas s'accommoder au tems; on ne devroit jamais oublier cette loi que les Grecs établissoient dans leurs festins, [1] *buvez, ou allez vous en*: autrement, c'est demander que la Comedie ne soit plus Comedie. Par la raison des contraires; puis que la Nature vous a fait homme, il est de la vraïe prudence de ne vous pas elever au dessus de la condition humaine: de deux choses l'une: ou dissimulez volontiers avec tous vos semblables, ou soïez assez honnête pour vouloir bien courir le risque de vous tromper avec eux. N'est-ce pas-là une autre sorte de folie? Diront les Sages: j'en conviens: mais qu'ils m'accordent donc à leur tour, que c'est-là faire son personnage à la Comedie du Monde.

Au reste.... Dieux immortels! parlerai-je? Me tairai-je? Mais pour quoi me taire? Ce que je veux dire est plus vrai que la verité même. Dans cette incerti-

1 Buvez ou allez vous en.] Le sens moral de ce proverbe dont les Anciens se servoient dans leurs festins, est qu'on doit s'accommoder à ceux avec qui on vit, ou qu'il faut s'en separer.

titude, je croi que je ne ferois pas mal de prendre un milieu. J'ai envie de faire decendre toutes les Muses du mont Helicon. Pour quoi non? Les Poëtes apellent bien à leur secours ces Filles beaux Esprits pour de simples bagatelles; au lieu que mon sujet est de la derniere importance. Venez donc, pour un moment, Filles de Jupiter! Je veux faire voir que cette Sagesse tant vantée, & qu'on nomme avec Emphase la citadelle de la felicité, n'est abordable que sous les auspices de la FOLIE.

Je soutiens d'abord que toutes les convoitises, que toutes les passions des-ordonnées sont du ressort de la Folie, c'est ce que personne ne dispute. En effet: quelle est la diference essentielle entre le Sage, & le Foû? C'est que celui ci n'a point d'autre regle que la passion; & que l'autre se conduit en tout par les lumieres de l'Ame raisonnable. N'est ce pas par cet endroit là que les Stoïciens eloignent de leur Sage toutes les agitations, tous les troubles de l'Esprit, comme autant de maladies? Cependant, s'il faut en croire les Peripateticiens, les passions tiennent lieu de pedagogues à ceux qui se hâtent d'entrer dans le port

de la Sagesse: ce sont, pour les devoirs de la vertu, comme autant d'eperons, & d'eguillons qui excitent à faire le bien. Il est vrai que Seneque, ce Stoïcien à bruler, ôte absolument au Sage toutes les passions: Oh qu'il nous fait là un beau Chef d'Oeuvre! Ce n'est donc plus un homme que ce Sage? C'est quelque Dieu qui n'a jamais été en être, & qui n'existera jamais. Disons mieux: c'est un homme de marbre, qui est insensible, & qui n'a rien d'humain. Permis à ces Messieurs les Stoïciens de jouïr de leur Sage, de l'aimer sans rival, de demeurer avec lui [1] dans la Ville de Platon, ou s'ils l'aiment mieux [2] dans la region des idées, ou enfin [3] dans les jardins de Tantale. Quelle *Espéce* d'homme qu'un Stoïcien! qui ne le fuiroit comme un monstre, qui n'en auroit horreur comme d'un spectre? Je veux vous le depeindre

1 Dans la Ville de Platon:] Il avoit tracé le plan d'une Republique: mais personne ne voulut en être: Lucien le raille agreablement là dessus; Platon, dit il, demeure tout seul dans sa Ville.

2 Dans la region des idées:] Le même Platon admettoit en Dieu les formes humaines separées de la matiere: Erasme badine aussi en cet endroit sur les regions fabuleuses du Soleil, de la Lune, des Vents, du feu &c.

3 Dans les jardins de Tantale:] proverbe des Grecs pour signifier ce qui n'est nulle part; car ils regardoient comme une fable ce que les Poëtes ont dit du Tartare.

dre au naturel. Il eſt ſourd au langage des ſens: nulle paſſion, l'amour & la pitié ne font non plus d'impreſſion ſur ſon coeur que s'il étoit de diamant: rien ne lui echape, ne prenant jamais à gauche: c'eſt [1] un vrai Lynx pour la penetration: il conſidere tout avec la derniere exactitude; il ne fait grace ſur rien, car il croit toutes les actions indiferentes: il tire tout ſon bonheur de ſon propre fond: il ſe croit ſur la terre le ſeul riche, le ſeul ſain, le ſeul Roi, le ſeul libre; en un mot il ſe croit Tout, & il eſt ſeul à le croire. Pour des amis, c'eſt de quoi il ſe ſoucie le moins, auſſi n'en a-t-il aucun: il ne fait pas même le moindre ſcrupule de plaiſanter les Dieux: enfin, il pretend que tout ce qui ſe paſſe dans le Monde eſt pure folie, & il s'en moque. Voila le portrait de cet animal qu'on nous propoſe pour un modele accompli de Sageſſe. Dites moi, je vous prie, ſi la choſe pouvoit être decidée par ſufrages, quelle ville voudroit d'un tel Magiſtrat? Quelle armeé ſouhaiteroit un tel General? Qui inviteroit ce Philoſophe à ſa table? Je ſuis ſure qu'il ne

 trou-

1 C'eſt un vrai Lynx;] Eſpéce de cerf tacheté, qui a la vuë fort perçante.

trouveroit pas même ni une femme, ni un valet. On choisiroit plutôt parmi la plus folle populace, quelcun, qui, étant foû, sauroit commander, ou obeïr aux fous; quel-cun qui fût du goût de ses semblables, c'est à dire de presque tous les hommes; qui fût doux & honnête envers sa femme, agreable à ses amis, divertissant dans un festin, complaisant à ceux avec qui il vit; quel-cun, enfin, qui diroit, je suis homme, & par consequent obligé à tous les devoirs de l'humanité. Laissons là ce Sage bouru; il me fatigue, & je n'en ai parlé qu'avec repugnance. Je passe donc aux autres avantages de la vie.

Quand on reflechit attentivement sur le Genre Humain, quand on se regarde comme du haut d'une echauguette, à quoi, selon les Poëtes, Jupiter passe une partie de son loisir, peut-on n'être pas touché du malheur des hommes? Bons Dieux! qu'est ce que leur vie? Ils naissent dans l'ordure; on ne les nourit qu'avec bien de la peine; dans l'enfance, ils ne tiennent à rien; la jeunesse leur coute des travaux innombrables; la vieillesse est une source d'infirmitez; & pour conclusion, il faut mourir. Repassons encore

core une fois cette deplorable course. L'horrible & diverse quantité de maladies; tant d'accidens, tant d'incommoditez; enfin pas un plaisir, pas une douceur qui ne soit mêlée de chagrin & d'amertume. Qui voudroit seulement nombrer les maux que l'Homme cause à l'Homme, ce seroit vouloir compter ou mesurer le sable: la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, les tourmens, les embuches, la trahison, les outrages, les procès, les fourberies &c. De vous dire par quel crime l'Homme a merité cette foule de disgraces, ou quel Dieu irrité l'a contraint de naître dans cet abime de misere, c'est ce qui ne m'est pas permis à present. Mais vous m'avoûrez que ceux qui auront examiné à fond le malheur inexprimable de la condition humaine, ne blameront pas [1] les Filles Milesiennes, quoique d'ailleurs cet exemple fasse compassion.

Mais qui sont les plus renommez entre ceux qui par un degoût de la vie ont avancé leur mort? N'etoient ils pas les amis, & les voisins de la Sagesse? Pour ne rien dire de Diogéne, de Xenocrate,

 des

[1] Filles Milesiennes,] Saisies d'une fureur qui les portoit à se faire mourir.

des Catons, des Cassius, des Brutus, souvenez vous [1] de ce Chiron qui prefera la mort à l'immortalité qu'on lui offroit. Jugez par-là combien le Genre Humain dureroit, si le commun des hommes s'avisoit d'être sage: on auroit bientôt besoin de nouvelle bouë, & d'un autre [2] Promethée. J'y mets bon ordre: c'est moi qui entretiens les hommes dans l'ignorance, dans l'etourderie, dans l'oubli des maux passez, dans l'esperance d'un meilleur sort, & mêlant ma douceur avec celle de la volupté, j'adoucis ainsi la rigeur de leur destinée. Non seulement presque tous les hommes aiment à vivre, mais même ceux dont les Parques finissent la trame, ceux que la vie quite depuis un nombre d'années, ne sont nullement pressez d'aller chez les Morts: plus ils ont sujet de se deplaire sur la Terre, moins ils s'y ennuient, bien loin de trouver leurs jours trop longs. C'est par une effet de ma bonté qu'on voit de toutes parts des vieillards decrepits plus amoureux que jamais de la vie: à

1 Chiron] precepteur d'Achille, refusa l'immortalité que les Dieux lui offrirent en recompense de la probité.

2 Promethée] la fable dit qu'il fit le corps de l'Homme avec de l'argille.

à peine ont ils ſeulement la figure d'homme: beguaïant, radotant; n'aïant ni dents, ni cheveux, tout ridez, tout courbez, ſans le moindre reſte de virilité: nonobſtant tout cela ils veulent vi-



vre. Ils vont bien plus loin ces Vieillards insensez ; ils imitent la jeunesse autant qu'ils peuvent : l'un teint ses cheveux blancs, l'autre cache sa tête pelée sous une perruque ; celui-la se sert de dents artificielles qu'il a peut-être empruntées à quelque pourceau qui est un autre lui même ; celui-ci devient [1] eperdûment amoureux d'une jeune fille, & il fait plus le foû auprès d'elle, que quelque jeune homme que ce fût. Il est même à present si commun de voir un homme tout plié, & qui ne sauroit plus regarder que la terre où il va decendre, de le voir, dis-je, prendre une jeune femme sans dot, & qui sera au service des autres, qu'on en fait presque un sujet de loüange. Mais voici une peinture encore plus divertissante. Ce sont les vieilles amoureuses : ces Cadavres demi-vivans, qui semblent revenuës des Enfers, & qui puënt deja comme des charognes, le coeur leur en dit encore : Lascives comme une chienne en chaleur, elles ne respirent que les sales plaisirs, & vous disent franche-

1 **Eperdûment**] les jeunes gens sont moins fous qu'un Vieillard qui se met l'amour en tête : il ressemble au fer par la froideur de ses membres ; & comme le fer s'echaufe tres dificilement, & se refroidit de même, ainsi en est il d'un vieillard amoureux.

chement que ſans cette volupté la vie n'eſt plus rien. Ces vieilles Chévres courent donc le jeune bouc; & quand elles trouvent un Adonis, elles païent liberalement ſa repugnance & ſa fatigue. Ce-



pendant, ces Carcaſſes ſe donnent tous les ſoins imaginables pout retenir l'Amant mercenaire dans le filet. Se platrer le viſage de fard; conſulter à tout moment le miroir, montrer une gorge fletrie, ridée, & toute propre à exciter le vomiſſement; tâcher en chantant d'une voix tremblante & caſſée à reveiller la convoitiſe, boire ſouvent; danſer avec les jeunes filles; ecrire des billets doux, voila les moïens que ces louves emploïent pour tenir leurs champions en haleine. Tout le monde crie, oh les vieilles folles, les vieilles folles! & ce tout le monde n'a pas tort: mais elles s'en moquent, & plongées dans les delices, elles profitent du bonheur que je leur procure. Je fais une queſtion à ceux qui plaiſantent là deſſus: ne vaut il pas mieux être fou, & vivre dans la joïe; que d'être fou à ſe deſeſperer, & à s'aller pendre? Mais, dit on, il y a de l'infamie à vivre comme vos vieux & vos vieilles: Soit. Hé! qu'importe à mes fous? Ils ſont inſenſibles ſur le deshonneur, ou s'ils le ſentent, ils étoufent aiſément le remors. Mes bons & fidéles ſujets Philoſophent à leur maniere; ils diſtinguent très bien le mal reel d'avec le mal imaginaire. Une pier-

re vous tombe sur la tête? Voila ce qui s'apelle un mal: mais la honte, l'infamie, les reproches, les maledictions, tout cela ne blesse qu'autant qu'on veut. Des que vous ne vous en souciés point, ce ne sont plus des maux. Le public me dechire, & moi j'en fais gloire; en quoi suis je malheureux? Or il n'y a que moi qui puisse vous elever à ce haut degré de perfection, c'est là comme ma derniere faveur. Quoi donc? ajoute le Sage en se récriant, est il rien de plus miserable que d'être attaqué de folie? N'est ce pas vivre dans l'erreur, dans l'abus, dans l'ignorance? point du tout: c'est être homme. Je ne concois rien à vôtre entêtement: vous traitez mes fous de miserables; & vous êtes nez, tournez, elevez, instruits tout comme eux, c'est le sort commun de vôtre espece.

Il y a, ce me semble, un grand ridicule à plaindre un Etre qui est dans son état naturel. Deplorerez vous le malheur de l'Homme en ce qu'il n'a point d'ailes pour voler comme les oiseaux, en ce qu'il ne marche pas à quatre pieds comme les bêtes, en ce qu'il n'est pas armé de cornes comme les taureaux? Par la même raison deplorez aussi le sort

d'un

d'un beau cheval de ce qu'il n'a point apris la Grammaire, & de ce qu'il ne mange point de patisserie: plaignez un taureau de ce qu'on ne le dresse point au manege, aux exercices de l'Academie. Comme donc un cheval qui ne sait ni A. ni B. n'est pas miserable; de même un foû ne sauroit être malheureux, la folie étant naturelle à l'Homme. Les subtils Raisonneurs, mes antagonistes, me poussent ici une nouvelle botte. l'Homme, disent ils, a seul entre tous les animaux le beau privilége de conoitre les sciences & les arts; & il s'en sert pour supléer par son Eprit au defaut de la Nature. N'aviez vous que cette fleche là dans vôtre carquois? Elle ne me fait point de mal. La Nature donne aux moucherons, aux herbes, aux fleurs tout ce qu'il leur faut, & cette bonne Mere aura rien refusé à l'Homme de ce qui lui convient? Fy donc! vous n'y pensez pas. La Nature veille à la production de tous les Etres, & elle se sera endormie pour l'Homme qui est son plus bel ouvrage, y a-t-il la moindre ombre d'aparence à cela? Ces sciences, ces Arts, que vous faites sonner si haut, ne viennent nullement de la Nature: ce fut un Certain Genie,

nie, [1] nomme Theutus, grand ennemi du Genre Humain, qui les inventa au grand malheur des hommes; car bien loin que les disciplines contribuent à cette felicité pour laquelle on pretend qu'elles ont été decouvertes, que tout au contraire, elles y nuisent extremement. Ce sage & très prudent Roi avoit le nez long, qui blame si finement [2] chez Platon l'invention de l'Alphabet.

Disons le donc hardiment: le Savoir & l'industrie se sont fourrez dans le Monde comme les autres pestes de la vie humaine: ils ont été trouvez par ces mêmes esprits qui ont été les auteurs de tous les maux, je veux dire par les Demons, qui ont même tiré leur nom [3] de la Science.

On

1 Nommé Theutus:] Voici comment Socrate en parle chez Platon. J'ai oui dire près de Naucratis en Egipte, qu'il y avoit eu un des anciens Dieux à qui on a consacré l'oiseau, nommé Ibis: ce Demon ou ce Dieu s'appelloit Theuth: que ce fut lui qui inventa les Nombres, la Geometrie, l'Astronomie, les jeux de hazard, & l'Alphabet. Thamus regnoit alors sur toute l'Egipte, & dans une puissante ville que les Grecs apellent la Thébe d'Egipte: Theuth étant venu trouver ce Monarque, lui montra ses inventions, & dit qu'il faloit les communiquer aux Egiptiens.

2 Chez Platon:] au même endroit qu'on vient de citer. Le Roi demanda à Theuth, de quelle utilité seroient ces lettres Alphabetiques; pour soulager la memoire, repondit il: mais le Prince repliqua, que ce seroit tout le contraire, parceque les hommes s'apuïant sur le secours de ces caractères, mettroient tout sur le papier & ne retiendroit rien.

3 De la Science:] Les Grecs apellent les savans, Demons,

On ne conoiſſoit point tout cela dans le Siecle d'or, & les hommes d'alors, ſans methode, ſans regles, ſans inſtruction, vivoient heureux ſous la conduite de la Nature, & par ſon ſeul inſtinct. En effet : de quel uſage la Grammaire eût elle été en ce tems-là? Il n'y avoit qu'un ſeul langage, & on ne parloit que pour ſe faire entendre. Il n'etoit pas beſoin de Logique, puis qu'aïant tous le même raiſonnement, la contrarieté des opinions ne produiſoit point de diſputes. De quoi auroit ſervi la Retorique dans cet âge là où il n'y avoit ni procès, ni plaidoiez, ni ſermons? Un Legiſlateur eut été alors fort inutile; car point de mauvaiſes moeurs, [1] point de loix. Au reſte, ces trop heureux Mortels avoient [2] trop de Religion, pour fouiller, par une curioſité impie, dans les ſecrets de la Nature, pour etudier les meſures, les mouvemens, les effets, les cauſes cachées des Aſtres; croïant qu'il n'eſt pas permis à un petit Etre

mons, d'un vieux mot qui ſignifie, j'aprens, je ſai: d'où les Gramairiens croïent que le terme Demon eſt derivé.

1 Point de Loix:] Car ce ſont les mauvaiſes moeurs qui ont donné lieu aux bonnes Loix; comme les maladies à la Medecine.

2 Ils avoient trop de Religion:] Socrate s'en abſtenoit, diſant que ce qui eſt au deſſus de nous, ne nous regarde point.

Etre comme l'Homme, de vouloir passer les bornes de sa portée. Quant à l'envie de savoir ce qui est au delà du Ciel? Cette extravagance ne leur entroit pas même dans l'Esprit.

Tel étoit le Siecle d'or. Les hommes perdant peu à peu cette heureuse innocence, les Genies, comme j'ai dit, inventerent les Arts, mais en petit nombre, & qui furent reçus de peu de gens. Dans la suite [1] les Chaldéens par leur superstition, & les Grecs par leur oisive legereté, en trouverent mille autres, tous admirables pour tourmenter l'esprit; la Grammaire seule étant plus que sufisante pour faire passer toute la vie dans la torture. De tous ces Arts, on estime d'avantage ceux qui aprochent le plus du sens commun, c'est à dire, selon moi, de la folie: mais de quel raport sont ils? Les entrailles des Theologiens crient famine, les Phisiciens se morfondent, on se moque des Astrologues, on meprise les Dialectiens: il n'y a que le Medecin, celui là fait autant lui seul que les autres ensemble.

D'ail-

1 Les Chaldeens :] ils inventerent l'Astrologie, & la Magie: Erasme les traite de superstitieux, parce qu'ils attribuoient la Divinité aux Etoiles.



D'ailleurs cette profeſſion de medecine a un grand avantage; c'eſt que plus celui qui la pratique eſt ignorant, hardi, temeraire, plus il eſt eſtimé des Grans. J'ajoute que la Medecine, principalement de la manie-

niere qu'on l'exerce aujourd'hui n'eſt qu'une portion de la Flaterie, ce qui lui eſt aſſurement commun avec la Retorique. Après les Medecins marchent immediatement les Legiſtes, & les Juriſconſultes: je ne ſai ſi ces ſupots de Themis ne devroient point avoir l'honneur du pas ſur les Prêtres d'Eſculape, entre eux le debat: ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les Philoſophes preſque unaniment ſe moquent des Docteurs en Droit, nommant cette profeſſion une ſcience d'ane: Anes tant qu'on voudra; ce ſont pourtant ces interprétes des Loix, qui reglent toutes les afaires: ces Meſſieurs s'enrichiſſent à leur metier; pendant que le pauvre Theologien, après avoir tourné la Divinité, de tous les ſens, en eſt reduit a manger ſes féves, & a faire une guerre continuelle à ſa vermine. *

De tout ce que vous venez d'entendre ſur les Diſciplines, je forme cet argument. Les Arts les plus utiles ſont ceux qui ont le plus de raport avec la folie: donc ces hommes là ſont parfaitement heureux qui n'aïant aucun commerce avec les Sciences ſpeculatives & pratiques, prennent la ſeule Nature pour leur gui-

* Voiez la figure à la page ſuivante.



guide: elle n'eſt defectueuſe en rien; & on ne peut s'egarer en ſuivant exacte-ment & fidelement ſes impreſſions. La Nature hait le fard; & tout ce que elle produit ſans artifice, eſt toujours ce qui

qui vient le plus heureusement.

Permettez moi d'insister un peu sur cette matiere. N'est il pas vrai que parmi tant de diferentes especes d'animaux, ceux-là vivent le plus agreablement qui ne sont sujets à aucune discipline, & qui n'ont que la Nature pour Maitresse? Quoi de plus heureux, quoi de plus admirable que les abeilles? Ces insectes, qui n'ont pas même tous les sens du corps, bâtissent mieux que les plus habiles architectes: leur Republique est si bien entenduë! Les Philosophes ne pourroient pas en imaginer une semblable. Oposons le cheval aux abeilles: parce que cette bête a quelque chose du sentiment humain, parce qu'il a eu le malheur de passer au service de l'Homme, il a aussi sa bonne part des infortunes de son Maitre. N'arrive-t-il pas souvent que cet animal domestique, plûtot que de reculer dans une bataille, bat des flancs, se met tout hors d'haleine; & lors qu'il marque le plus de courage, comme si l'ambition de vaincre le transportoit, il recoit un coup mortel qui jette par terre, & le Cavalier, & le cheval, & qui leur fait mordre à tous deux la poussiere. Je ne dirai rien des âpres

&

& rudes mords, des eperons pointus, de la prison nommée l'ecurie, des fouets, des bâtons, des liens, du pesant Cavalier enfin de tous les fruits amers de cette servitude à la quelle le cheval, à l'imitation de plusieurs Princes, s'est livré par un trop grand desir de se venger du Cerf son ennemi. La vie des mouches & des oiseaux est bien plus souhaitable: la Nature, qui les a fait libres, a soin de les nourir, & ils n'ont à craindre que les embuches des hommes: lors que les oiseaux en cage s'accoutument à parler, vous ne sauriez croire combien ils perdent de leur propreté naturelle. Tant il est vrai de toute maniere, que les productions de l'Ouvriere commune sont beaucoup meilleures que celles de l'Art & de l'invention.

Sur ce pié là, je ne puis vous exprimer combien j'estime Pitagore transformé en Coq: par la vertu de la Metempsicose: il avoit passé par toute sorte de conditions: Philosophe, homme, femme, Roi, particulier, poisson, cheval, grenouille, je croi même qu'il avoit été eponge: après toutes ces transmigrations il declara l'Homme le plus malheureux des animaux: tous les autres, c'étoit la

sa

ſa raiſon, s'en tiennent uniquement à la Nature, l'Homme ſeul veut aller plus loin: le même Pitagore faiſoit incomparablement plus de cas des idiots, que des doctes & des grans. C'etoit auſſi le ſentiment de Grillus un des Compagnons d'Uliſſe: changé en cochon par la ſorciere Circé, il aima mieux grogner en repos, & à ſon aiſe dans l'etable, que de courir avec ſon General de nouveaux hazards, & de nouvelles avantures. Homere ce celebre Inventeur du prétendu commerce des Dieux avec les hommes, ce pere de la Fable, paroit dans le même principe: il apelle generalement tous les hommes des miſerables, il dit que la mort les environne de tous côtez: il n'en excepte pas même Uliſſe ſon Heros, &, à ce qu'il dit, le favori de Minerve, le grand modéle de prudence; ce Poëte lui donne ſouvent l'epithete *d'infortuné*, ne parlant pas de même de Paris, d'Ajax, ni d'Achille, qui étoient des fous: au contraire parce que Uliſſe étoit fin, ingenieux, qu'il avoit l'oreille de la prude Pallas, & qu'il preferoit en tout le conſeil de cette Déeſſe à l'impulſion de la Nature, Homere deplore le malheur de ce Roi d'Itaque.

J'en reviens donc toujours à ma these: ceux qui s'apliquent à l'etude de la sagesse, sont très eloignez de la felicité: doublement fous, en ce qu'ils oublient leur condition naturelle, & en ce qu'ils voudroient vivre comme les Dieux, & que, à l'exemple [1] des Geans, ils font la guerre à la Nature avec les [2] machines des Arts: Je tire cette consequence: donc ceux-là sont les vrais bienheureux qui aprochent le plus des bêtes, & qui n'entreprennnent rien au dessus de l'Homme. Ca, voïons si on pourroit apuïer cela sur le raisonnement des Stoïciens, mais sans y chercher tant de façon. Dieux immortels soïez en les juges! Est il au Monde une sorte d'hommes plus heureux, que ces gens qu'on apelle ordinairement fous, insensez, fats, insipides? Ah les beaux noms, selon moi! Je veux vous dire une chose: vous la prendrez d'abord pour une extravagance, pour une absurdité: qu'importe, je ne la dirai pas moins, parce que rien n'est plus vrai.

Ces

1 Geans:] Les Grecs les apellent ceux qui combatent contre les Dieux: Ciceron entend pas cette fable les efforts qu'on fait contre la Nature.

2 Machines:] il explique la metaphore par le terme propre; car c'est avec les machines de guerre qu'on prend les villes.

Ces hommes qui paſſent pour être depourvûs de ſens, ne craignent point la mort; & cette crainte, j'en jure par Jupiter, cette crainte n'eſt pas un petit mal: ils ſont exempts des cruels remors de la conſcience: les fables des Manes & des Ombres ne les epouventent point: ils n'ont nulle peur des phantômes, des loups-garoux, des Lutins, des eſprits: point d'inquietude ſur les malheurs dont ils ſont menacez; point d'impatience ſur l'eſperance des biens à venir: enfin, pour renfermer tout en peu de mots, ils ne ſont point rongez de mille ſoins auſquels la vie eſt ſujette: la honte, l'aprehenſion, l'ambition, l'envie, l'amour, l'amitié, rien de tout cela chez eux; & ils ont le bonheur entier de ne diferer des bêtes que par la figure, ils ſont impeccables, demandez le aux Theologiens. Cela ſupoſé rentrez en voûs même, inſenſé Partiſan de la Sageſſe; peſez, examinez attentivement combien de peines d'eſprit vous tourmentent jour & nuit? Remettez vous devant les yeux, comme en un tas tous les deſagrémens de vôtre vie, & jugez de là du bonheur que je procure à mes Fous: non ſeulement ils jouiſſent d'un plaiſir continuel, riant, joüant,
 chan-

chantant toujours; mais même ils aportent la joïe par tout où ils vont: il semsemble que les Dieux ont la bonté de les donner aux hommes pour adoucir les chagrins de la vie humaine. Remarquez encore une distinction qui fait honneur à mes sujets. Les hommes sont diferemment dispoſez de coeur les uns envers les autres: mais pour les fous? Tous les hommes se font un plaisir de les avoir, comme s'ils les reconoissoient pour leur apartenir: on les souhaite avec passion, on les embrâsse, on les entretient, on les nourit, on les secourt dans leurs accidens; enfin, on leur permet de tout dire, & de tout faire: non seulement personne ne cherche à leur nuire, mais de plus, les bêtes même, comme par un sentiment naturel de l'innocence,[1] retiennent devant eux leur ferocité naturelle: la Religion veut cela: les fous étant consacrez aux Dieux, & principalement à moi, il est juste de les respecter. *

Mes Sectateurs ont encore d'autres prerogatives, & j'aurois grand tort de les suprimer. Les plus grans princes ne font

1 Retiennent:] on voit par experience, & non sans etonnement que les chiens, comme s'ils reconoissoient la simplicité de la Nature, epargnent les enfans & les fous.
* Voïez la figure ci-jointe.



font ils pas leurs delices de ces gens-là? les Monarques n'ont pas de plus agreables heures que celles qu'ils passent avec leurs fous: quelle diference ne mettent ils pas entre leurs boufons, & ces Sages

fades & bourus dont ils nouriſſent quelques uns pour ſe faire honneur? elle n'eſt pas ſurprenante, cette diference: les Philoſophes ne diſent ordinairement rien que de triſte; & ſe confiant en leur ſavoir, ils prennent quelque fois la liberté de dire des veritez qui ne plaiſent pas. Il en eſt tout autrement des fous: ils donnent, ce que les Princes ſouhaitent le plus, de bons mots, des railleries, des pointes ſatiriques, des ſaillies à faire eclater de rire. Notez, chemin faiſant, le beau privilege des boufons; eux ſeuls ſont en droit de parler ſincerement. Quoi de plus eſtimable que la verité? On l'attribuë communement au vin & à l'enfance: c'eſt ne pas s'y connoître: à moi, oui, à moi apartient principalement la gloire de la ſincerité. Chez celui qui a l'honneur d'être fou, l'eſprit, le coeur, le viſage, la bouche, tout eſt d'accord. Les Sages ont [1] deux langues: l'une, pour dire ce qu'ils penſent; l'autre, pour parler ſelon le tems: ils ont, quand il leur plait, le talent de blanchir le noir; ils pouſſent d'un même ſoufle [2] le chaud &

1 Deux langues:] C'eſt une pénſée d'Euripide: chacun, dit il, a deux langues; l'une pour le Vrai, & l'autre pour s'accommoder au tems.

2 Le chaud & le froid:] C'eſt une alluſion à la fable

& le froid; leurs paroles sontde fausses & infideles images de leurs idées, & de leurs sentimens.

Je ne peus m'empêcher ici de plaindre les Princes : qu'ils sont malheureux au faîte de la Fortune! inaccessibles à la Verité, ils n'ont que des flateurs pour amis. Ils ne doivent s'en prendre qu'à eux mêmes, dira quel-cun: Pourquoi se font ils un rempart d'amour propre contre la sincerité de ceux qui leur parlent? N'est-ce pas par cet endroit là qu'ils se deplaisent dans la compagnie des Philosophes? Les Monarques craignent que parmi ces *Anti-hommes* ou Sages, car c'est la même chose, il ne s'en trouve quelqu'un qui vise plus à corriger qu'à divertir. Je répons à cela: Vous avez raison: les Princes ne peuvent soufrir leurs veritez; rien n'est plus certain. Mais c'est-là aussi ce qui fait le plus

 d'hon-

ble que Anien conte ainsi. Un païsan reçut chez lui un Satire. Comme il faisoit extremementfroid, le païsan soufloit dans ses doigts. Pour quoi fais tu cela? demanda le Satire; pour m'echaufer, repondit le bonhomme. S'etant mis à table, on presenta un mets fort chaud; & l'hôte de soufler, & resoufler dans sa Cuiller: encore? s'ecria lors le Satire, & pour quoi cette fois-ci? Pour refroidir la bouillie, repartit le Païsan. Alors le Satire se leva fort indigné, & disant qu'il ne vouloit nul commerce avec de telles gens, il s'en alla au plus vite.

d'honneur à mes Fous: ils ne dissimulent point les defauts & les vices des Rois: que dis-je? ils les insultent, ils les injurient sans que ces Maitres du Monde s'en fachent, s'en offensent; & des paroles qui feroient pendre Monsieur le Philosophe s'il les proferoit, sortent elles de la bouche d'un fou? Le Prince en rit de tout son coeur. Naturellement, la verité fait plaisir quand elle ne blesse point: or il n'y a qu'aux Fous que les Dieux ont donné le privilege singulier de moraliser, de reprendre sans choquer. C'est à peu près par les mêmes raisons, que les femmes se plaisent fort avec les boufons, ce sexe étant plus enclin au plaisir, & au badinage. * D'ailleurs, quelque chose que les Dames fassent avec ces gens-là, & quelque fois elles font tout, cela ne leur paroit qu'une badinerie, qu'un passetems; car la femelle de l'animal pretendu raisonnable est merveilleusement ingenieuse à pallier, à couvrir ses echapées.

Pour revenir donc au bonheur des Fous: ils passent toute leur vie avec beaucoup d'agrément; après quoi, sans craindre, ni sentir la mort, ils vont tout droit

* Voiez la figure ci-jointe.



droit dans les Champs Elifiens, où leurs ames pieufes, mais fort defoeuvrées, recommencent de plus belle à fe divertir. Comparez à prefent la deftinée de quelque Sage que ce foit, avec le fort d'un

Fou. Representez vous, figurez vous cet homme venerable, ce grand modéle de Sagesse, que les sots regardent avec admiration; comment fait il son passage sur la Terre? Attaché depuis son enfance à la chaine de l'aprentissage, & de l'etude, il consume ses plus agreables années dans les soins & dans les efforts du travail. Est il hors de cet esclavage? Il n'en est pas plus heureux: toujours contraint d'epargner, pauvre, triste, bouru, dur à soi même, insuportable aux autres, pâle, maigre, infirme, chassieux, usé avant le tems, & mourant de même: qu'il meure jeune, qu'il meure vieux, que lui importe? Vivre? N'est-ce pas jouir des douceurs de la vie? Or on peut dire dans ce sens-là que nôtre homme n'a jamais vecu. Que vous semble de ce portrait du sage? N'est il pas beau?

[1] Ces grenouilles de Stoïciens ne manqueront pas de revenir à la charge: mais quoi? Diront ils; une insigne folie est à côté de la fureur, ou plutôt, c'est la fureur même: qu'est ce que c'est que d'être furieux? N'est-ce pas avoir l'esprit ega-

1 Ces Grenouilles de Stoïciens:] des anciens Auteurs ont apellé grenouilles d'Egipte, les logiciens & les Sophistes, à cause de leur chicane importune.

egaré? Pitoïable race que ces Philosophes! Le plus ſouvent ils ne ſavent ce qu'ils diſent. Ca, je veux encore detruire, ruïner cette baterie-là, s'il plait aux Muſes. Je ne conteſte point la ſubtilité de ces Stoïciens: mais pour peu qu'ils ſouhaitent qu'on les croïe de bon ſens, ils doivent diſtinguer deux ſortes de folie à peu près de même qu'on diſtinguoit autre fois deux Venus, & deux Cupidons. Toute fureur ne rend pas malheureux. Si cela étoit, Horace n'auroit pas nommé une fureur aimable cette verve qui emporte les Poëtes, & qui leur decouvre l'avenir; Platon n'eut pas compté entre les principaux avantages de la vie la fureur des Poëtes, des Prophètes, & des Amans; la Sibille de Cumes n'eut pas emploïé ce terme pour exprimer les peines & les fatigues d'Enée.

Il y a donc deux genres de Fureur: l'une vient du fond des Enfers, & ce ſont les Furies qui l'envoïent en ce Monde: ces Divinitez noires & vengereſſes font pour la Terre un detachement de leurs ſerpens, toutes les foïs qu'il leur prend envie de ſe divertir à tourmenter les Mortels. De là vient l'ardeur de la guerre, la ſoif hydropique & devorante

des richesses, l'infame & abominable amour, le parricide, l'inceste, le sacrilege, le dechirement de conscience, & toutes les autres pestes semblables dont les Furies se servent pour mettre les hommes dans une afreuse agitation.

Mais il est une autre fureur tout oposée à la precedente; c'est moi qui en fais present aux hommes, & ils devroient la souhaiter comme le plus grand de tous les biens. En quoi pensez vous que cette folie consiste? Dans une certaine alienation d'esprit qui ôte tout chagrin, & qui cause plusieurs plaisirs. Ciceron ecrivoit [1] à son ami Atticus, que cette folie devoit être un grand effet de la bonté des Dieux, puisque elle etouffoit le sentiment de tous les maux. Un je ne sai quel Grec étoit dans le même principe: son histoire est assez plaisante, il faut que je vous en regale. Cet homme là etoit fou dans toutes les regles: assis tout seul depuis le matin jusqu'au soir, sur le theatre, & se croïant toujours

1 A son ami Atticus:] Celui-ci, avoit reproché à Ciceron qu'il y avoit de l'exces dans la douleur que la tirannie du Triumvirat lui causoit, & que même il donnoit lieu de croire à quelques uns qu'il avoit perdu l'esprit. Ciceron répondit qu'il avoit encore tout son bon sens, mais qu'il voudroit devenir fou, pour ne plus sentir tant de malheurs.

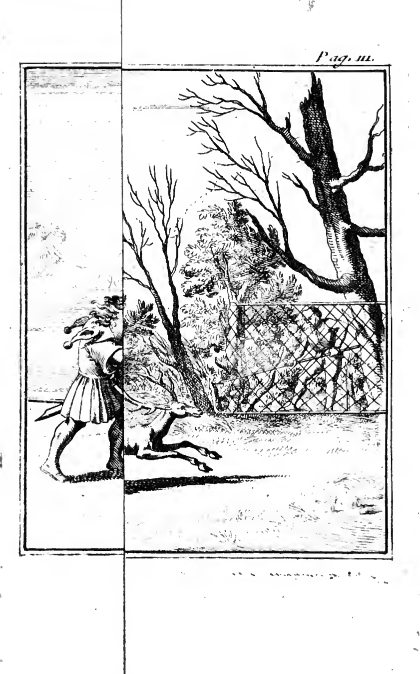
jours à quelque beau ſpectacle, quoi qu'il n'en fut rien, il rioit, il aplaudiſſoit, il ſe rejouiſſoit : d'ailleurs, honnête homme pour les devoirs de la ſocieté : complaiſant, & fidele à ſes amis ; doux, affable, facile envers ſa femme ; indulgent à ſes eſclaves, & qui ſavoit fort bien conoitre au bouchon la bonne ou la mauvaiſe bouteille. Ses parens le guerirent à force de drogues : mais lui revenu tout à fait dans ce qu'on apelle très mal à propos le bon ſens, leur fit cette belle & judicieuſe apoſtrophe : O mes amis, qu'avez vous fait ? Vous pretendez m'avoir gueri ? Abus, abus, vous m'avez tué plus de plaiſir pour moi : on m'a tiré par force d'une erreur qui faiſoit toute ma felicité. Ce Convaleſcent avoit raiſon ; & ceux qui par l'Art de la Medecine procurerent le retabliſſement de ſa cervelle, avoient plus beſoin [1] d'ellebore que lui.

Après tout ; ſavoir ſi on doit nommer folie toutes les erreurs des ſens & de l'eſprit, c'eſt ſur quoi je n'ai pas encore prononcé. Si quel-cun aïant la vuë mauvaiſe prend un mulet pour un ane : ſi n'a-

1 D'ellebore] herbe medicinale, & bonne pour les melancoliques, & pour les inſenſez : il y en a de noire & de blanche.

n'aïant pas la justesse du discernement, il admire de mechans vers, on dit tout aussi tôt, il est fou. Si un homme est assez singulier dans ses jugemens pour s'imaginer toujours, lors qu'un ane brait, entendre une agreable simphonie, ou pour se croire dans sa pauvreté, aussi riche [1] que Cresus, on ne manque pas de le traiter de fou. Mais si cette folie fait plaisir, comme cela arrive presque toujours, elle divertit, & ceux qui l'ont, & ceux qui la voïent. Cette sorte d'extravagance est beaucoup plus etenduë qu'on ne croit communément. L'experience fait voir aussi qu'un fou se moque de l'autre, & que tous deux se divertissent tour à tour; souvent même, c'est le plus fou qui rit de meilleur coeur du moins fou. Mais enfin, voici mon arrêt: plus un homme abonde en diferentes folies, plus il est heureux, pourvû, neanmoins qu'il ne sorte pas du genre d'extravagance qui nous est particulier; genre si vaste, si general, que je doute qu'on puisse trouver dans toute l'Espece Hu-

1. Que Cresus:] ce Roi de Lidie fut le plus riche de la terre: demandant un jour à Solon, s'il n'etoit pas le plus heureux des hommes; Sire, repondit le Philosophe; vous me paroissez extremement opulent, vous avez un grand Roïaume: mais je ne repondrai à vôtre question que quand vous serez mort heureux.



Humaine un seul Individu qui soit sage à toute heure, & qui n'ait pas son grain de folie.

Celui qui, par le dereglement de l'imagination, prend une citrouille pour une femme, on n'hesite pas à dire, c'est un fou: pourquoi? parce que cette maladie de cerveau est très rare. Mais qu'un sot de mari adore sa femme, quoiqu'elle lui plante une forêt de cornes sur le front; qu'il la croïe aussi chaste que Penelope, & qu'il se felicite en soi même, qu'il benisse son destin, d'avoir epousé une telle Lucrece, on ne s'avisera point de le taxer de folie, pourquoi? C'est qu'il n'y a rien de plus ordinaire. * Il faut mettre dans la même classe ceux qui meprisent tout hors la chasse, & qui, de leur propre aveu, ne conçoivent pas un plus grand plaisir que celui d'entendre le vilain son du Cor, ou le jappement des chiens: quand les excremens de ces bêtes frapent l'odorat du Chasseur, je me figure qu'il croit sentir [2] du Cinamome. S'agit il de mettre la proie en pieces? O quelle volupte! Assommer, egorger, demembrer les boeufs, & les moutons fi! cela

2 Cinamome:] Arbrisseau dont le bois est odoriferant, assez semblable à l'arbre, apellé canelle.

* Voiez la figure ci-jointe.

cela ne convient qu'à la Canaille. Mais la bête sauvage ? Il n'est permis qu'aux Nobles d'en être les bouchers. Cela ne se fait qu'en grande ceremonie, afin que vous le sachiez. Le maitre de la chasse est nuë tête, & à genoux; il prend le coutelas consacré à ce sacrifice, car ce seroit offenser Diane que d'en emploïer un autre: armé de ce glaive, il coupe religieusement les membres de l'animal; le tout par ordre & en faisant certains gestes. Pendant cette pompeuse operation, toute la troupe environne le prêtre de la Deesse: ils gardent un profond silence, paroissant aussi etonnez de ce spectacle qu'ils ont vu mille fois, que si c'etoit une nouveauté. Celui qui a le bonheur de manger sa part de la proie, ne s'en tient pas peu honoré, regardant cela comme un nouveau degré de Noblesse. Enfin, quoi que ces Chasseurs, qui usent leurs jours à poursuivre & à manger les bêtes sauvages, ne tirent point d'autre fruit de ce penible & fatigant exercice que de devenir eux mêmes comme des bêtes sauvages, ils ne laissent pas de s'imaginer qu'ils vivent en Rois.

Une autre espèce de gens qui ressemblent tout à fait à ceux que je viens de depein-

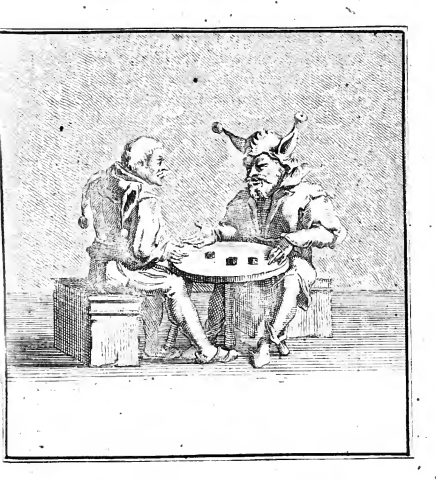
peindre, ſont les Batiſſeurs: poſſedez une fois de cette paſſion inquietante ils ne ſont jamais contens: leur occupation continuelle eſt de faire & defaire, de conſtruire & detruire; changeant comme dit Horace, le quarré en rond, le rond en quarré, juſqu'à ce qu'enfin, il ne leur reſte plus ni maiſon, ni pain: que leur reſte-t-il donc? Le ſouvenir d'avoir paſſé agreäblement un nombre d'années. Venons aux ſoufleurs, ce ſont de braves fous, ceux-là: la tête toujours pleine de nouveaux & miſterieux ſecrets, ils ne viſent pas à moins qu'à confondre, qu'à mêler, qu'à changer la Nature cherchant par terre, & par mer une je ne ſai quelle quinteſſence qui ne ſe trouve que dans leur imagination toute chimerique: ne croïez pourtant pas que le mauvais ſuccès les rebute; rien moins que cela: enivrez d'une folle, mais douce eſperance, ils ne ſe repentent jamais ni de la depenſe, ni du travail: ingenieux, tout ce qui ſe peut, à s'en impoſer, à ſe rendre les dupes de leur entêtement. Quelle eſt ordinairement leur fin? Après avoir ſouflé tout, ils n'ont pas même de quoi bâtir un petit fourneau. Ces adorateurs du feu, ces coureurs

reurs de fumée ne s'en repaissent pas moins de leurs vains projets; plutôt mourir que d'ouvrir les yeux; & si on vouloit les croire, il n'y auroit que des Chimistes dans le Monde: lors qu'ils sont enfin contraints de renoncer aux decouvertes, ils ont une grande ressource de consolation, c'est de dire, qu'il est au moins bien glorieux d'avoir formé un si noble dessein: mais en même tems, ils grondent la Nature, de ce que elle a donné aux hommes une vie trop courte pour un ouvrage de cette importance. * Quant aux Joueurs de Profession, j'ai quelque scrupule de les faire entrer dans mon Empire: ils sont si passionnez pour le jeu, qu'au seul bruit des dez, le coeur leur saute de joïe: lors que, par la trompeuse esperance de regagner, ils ont perdu tout leur bien, & que leur vaisseau s'étant brisé contre l'ecueil du jeu, ecueil non moins dangereux [1] que Malée; encore trop heureux d'echaper tout nuds de ce naufrage, ils aimeroient mieux fourber [2] qui que ce fût, que celui qui les a depouil-

1 Que Malée :] Promontoire fort dangereux de la Laconie, Province du Peloponése: on disoit en proverbe, quand tu navige devant Malée, oublie toute ta Maison.

2 Qui que ce fût: Tacite dit que les Alemans prenoient

* Voïez la figure ci-jointe.



pouillez, de peur de passer pour malhonnêtes gens. Que dire de ces Vieillards qui presque aveugles par le grand âge, ne

noient grand plaisir aux jeux de hazard, & que les perdans se livroient de fort bonne foi à l'esclavage, & même à la mort.

ne laissent pas de joüer avec des lunettes; ou s'il ont la goute aux mains, choisissent un second qui jette les dez pour leur compte? Ce sont là des fous; ils se donnent du plaisir, & par cet endroit là ils m'apartiennent. D'un autre côté, le jeu tourne si souvent en rage & en fureur, que je ne ferois pas mal de le renvoïer aux Furies.

Mais voici venir des gens qui, sans aucune controverse, vivent sous ma domination. Ce sont les menteurs, les *hableurs*, & generalement tous ceux qui se plaisent à dire, & à entendre des faussetez. Le croiriez vous? Ce bon goût donne un plaisir dont les sages ne sont pas dignes. Il faut, il faut être né sous la faveur des Dieux, pour bien savourer ces douces chimeres. On n'en a jamais assez. Les prodiges, les phantômes, les Lutins, les mauvais esprits, les Enfers, tant d'autres visions semblables sont ce qui fournit le plus aux Conversations du sot Vulgaire: qui dit miracle, qui dit surnaturel, qui avance quelque chose qui soit au dessus des Causes secondes, & de la loi immuable des mouvemens, fait ouvrir, & chatouille les oreilles des auditeurs ignorans. Ne traitez pas cela, s'il vous

vous plait, de simple amusement: la matiere est devenuë très serieuse, graces [1] aux Sacrificateurs, & aux *Sermonneurs* qui ont fort bien sû tourner à leur profit la credulité populaire.

Il en est de même d'un autre genre de superstitieux: plaisants originaux! Dès qu'ils ont eu le bonheur de voir une statuë de bois, ou une image [2] de leur Poliphéme Saint Christophle, ils se tiennent surs de ne point perir ce jour-là: * qu'un soldat ait fait sa petite priere devant la figure de Sainte Barbe, il n'a plus rien à craindre des dangers de la guerre. On invoqne même [3] Erasme comme un Saint de Paradis; & en lui rendant des honneurs divins, on se promet une grosse fortune. [4] Et ce Hercule Saint George qui leur tient lieu [5] d'un autre Hyppo-

1 On n'attaque pas ici les vrais miracles mais les charlatans en fait de Religion; principalement les Moines Mendians, qui apres avoir trompé le Vulgaire par une morale hipocrite, par des scapulaires, &c. s'en moquent le verre à la main.

2 De leur Polipheme:] parce qu'ils representent leur Saint George comme un geant, lui mettant, au lieu de bâton, un mats à la main, comme Virgile à Poliphême.

3 Les Matelots invoquoient Saint Christofle; les Soldats, Sainte Barbe, & les Avares, Erasme.

4 Il semble que Saint George soit l'ancien Hercule Canonisé.

5. D'un autre Hyppolite:] Celébre par sa resistance à

* Voiez la figure à la page suivante.



polite? C'eſt un plaiſir de voir leur devotion à bien parer ſon cheval, & à ſe proſterner devant cette bête ſuperbement

à l'amour criminel de Phedre ſa belle mere, & qui fut dechiré par ſes chevaux.

ment ornée: ils ont grand ſoin d'entretenir par des preſens la faveur, la protection du Cavalier; & jurer par ſon caſque, eſt pour eux un ſerment inviolable. Ometrois-je ces gens qui ſe croïent hors de dette avec la Divinité en vertu des pardons & des Indulgences? Gens qui, par cette ſorte de fauſſes rémiſſions, meſurent, comme, [1] avec la Clepſidre, comme geometriquement, & ſans craindre l'erreur de calcul, meſurent, dis-je, la durée, les ſiecles, les années, les mois, les ſemaines, les jours, les heures du Purgatoire. Autre eſpece d'extravagans: ce ſont ceux qui s'apuïant ſur certaines petites marques exterieures de devotion, ſur quelques courtes prieres, qu'un pieux impoſteur a inventé comme par magie pour ſon plaiſir ou pour le lucre, comptent ſur une felicité accomplie: richeſſes, honneurs, volupté, bonne chere, ſanté jamais interrompuë, verte & vigoureuſe vieilleſſe, longues années, pas un de ces biens ne ſauroit leur manquer. Ce

1 Avec la clepſidre:] horlôge d'eau: il y en avoit de pluſieurs eſpéces; mais toutes avoient cela de commun que l'eau tomboit inſenſiblement par un petit trou d'un vaiſſeau dans un autre, dans lequel en s'élevant peu, elle elevoit un morceau de liege qui marquoit les heures en diferentes manieres.

Ce n'eſt pas tout: ils eſperent bien auſſi les premieres places dans le Ciel; à une condition, s'entend; c'eſt qu'ils n'iront chez les Bienheureux que tout le plus tard qu'il leur ſera poſſible; & quand donc? Lors que les douceurs d'ici bas, aux quelles ils ſont atachez du fond de l'ame, les quiteront, enfin, à leur grand regret, viennent alors les delices eternelles & inconcevables du Paradis! Mes ſujets, comment mes ſujets? Les Miniſtres même du Sanctuaire les plus perſuadez, les plus zelez n'en veulent qu'à ce prix-là, le Paradis eſt leur pis aller.

Sur ce fondement des Pardons & des Indulgences, un negociant, un ſoldat un juge n'a qu'à jetter une petite piéce d'argent dans le baſſin, le voila net, & auſſi bien reblanchi que lors qu'il ſortit du batême: tant de parjures, tant d'impuretez, tant d'ivrogneries, tant de querelles, tant de meurtres, tant d'impoſtures, tant de perfidies, tant de trahiſons, tout cela ſe rachéte par un peu de monnoïe, & ſe rachéte ſi bien, qu'on ſe croit en droit de faire un nouveau compte de vices, de crimes, de ſceleratesſe.

1 Est il des hommes plus fous, ou pour mieux dire plus heureux, que ces Devots qui croient, qu'en recitant chaque jour sept certains versets des sacrez Pseaumes, ils entreront immanquablement dans le Roïaume des Cieux? C'est pourtant un Diable, oui, qui a fait cette riche decouverte, mais un Diable sot, & qui avoit plus de vanité que de finesse: il eut l'imprudence de vanter son secret magique à Saint Bernard qui en savoit plus long que lui. * Ne sont ce pas là de grandes folies? D'accord; & moi même, toute la FOLIE que je suis, j'en ai presque honte: Cependant, ce n'est pas seulement le Vulgaire qui aprouve ces extravagances. Ce sont même les Professeurs en Religion. Puisque je me suis embarquée sur cet Ocean là, si faut il que je vogue! Disons quelque chose de l'invocation des Saints. Chaque païs n'a-t-il pas au Ciel son Patron, son Saint

F tu-

1 Est il des hommes:] Le Diable rencontrant St. Bernard se vanta de savoir 7 versets des Pseaumes, & qu'en les recitant tous les jours, on étoit sur de son salut. L'homme de Dieu fut curieux de conoitre ces versets, mais le Diable le refusa : je t'attraperai bien, dit le Saint, car je reciterai tous les Iours le Psautier, & par consequent tes cinq versets: sur cela le Diable craignant d'avoir donné lieu à une si belle devotion aima mieux reveler son secret.

* Voïez la figure à la page suivante.



tutelaire? Chez un même Peuple, on diſtribuë à ces Grans & Puiſſans Seigneurs de la Cour celeſte les diverſes fonctions du *Protectorat*. L'un guerit du mal de dents; l'autre aſſiſte les femmes dans les dou-

douleurs de l'acouchement: Celui là fait retrouver ce qu'on a volé; celui-ci veille à la conservation, & à la sureté des troupeaux: l'un sauve du naufrage, l'autre procure la victoire dans les combats. Je suprime le reste; car je ne finirois jamais.

Il y a des Saints dont le credit & le pouvoir s'etendent generalement sur tout. Telle est principalement [1] la Mere de Dieu à laquelle le Vulgaire attribuë presque plus de puissance qu'à son fils. Or ce que les hommes demandent aux Saints, n'est il pas aussi de mon ressort? Dites moi s'il vous plait; parmi tous ces pieux monumens de reconoissance, dont vous voïez les murailles & les voutes des temples toutes couvertes, en avez vous jamais vu quel-cun qu'on ait suspendu comme une marque, comme un signe d'avoir été miraculeusement gueri de la Folie? C'est sur quoi on n'im-

F 2 por-

1 Le Mere de Dieu:] C'est communement à elle que le Vulgaire s'adresse pour tout; comme si Jesus-Christ étoit ou moins exorable, ou moins puissant que Marie. Le Fils est le Roi: mais la Vierge est Reine Mere, & on fait mieux son compte avec elle qu'avec le Sauveur. En Italie un Convalescent fit mettre dans l'Eglise une epigramme dont le sens étoit qu'aïant eu une grosse fievre, il n'avoit nulle foi au Medecin, peu de confiance en Dieu, mais beaucoup en Marie qui aussi l'avoit sauvé.

portune pas les Saints, &, quelque devotion qu'on ait pour eux, on n'en devient pas tant ſoit peu plus ſage. Ces Ofrandes; ces voeux qui pendent aux Autels ſont pour toute ſorte de ſujets, excepté pour la Folie. L'un qui a penſé perir s'eſt ſauvé heureuſement à la nage; l'autre qui avoit reçu un coup d'epée au travers du corps, en eſt echapé: l'un rend graces de ce que dans le fort du combat, & lors qu'on étoit le plus aux priſes avec les ennemis, il s'eſt enfui avec autant de bonheur que de bravoure; l'autre, condamné pour ſes bonnes oeuvres à être pendu & etranglé, tombe de la potence par la faveur de quelque Saint qui eſt ami des voleurs, & recommence de plus belle à ſoulager par charité ceux qui ont les poches trop pleines d'argent: Celui là s'eſt remis en liberté en rompant la priſon; celui-ci eſt bien retabli de ſa fievre, au grand chagrin de Monſieur le Docteur qui comptoit ſur une cure plus longue & plus fructueüſe: l'un a trouvé plûtot un remede que la mort dans le poiſon qu'on lui avoit donné; ſa femme, qui avoit bonne envie de s'en defaire, & qui ſe felicitoit deja de ſon veuvage, eſt très fachée d'avoir manqué ſon coup; l'autre,

quoi

quoi que ſon chariot ſe ſoit renverſé, n'a eu que la peur, & a ramené ſes chevaux en bon état: celui-là aïant été accablé ſous des ruines, n'en eſt point mort; celui-ci, pris ſur le fait par le mari de ſa Maitreſſe, s'eſt tiré joliment d'un ſi mauvais pas.

En voila de toutes les ſortes, comme vous voïez; mais, nul tableau conſacré à la bienheureuſe Vierge ni aux Saints en action de grace d'avoir été delivré de la Folie: elle a tant de charmes pour les hommes, que de tous les maux c'eſt le ſeul qui leur paroit un bien. Mais à quoi bon m'embarquer ſur cet Ocean de ſuperſtition? Quand j'aurois, pour parler avec Virgile, quand j'aurois cent langues, cent bouches, & une voix de fer, je ne pourrois jamais nombrer toutes les diferentes eſpeces de la Sotiſe, ni parcourir tous les noms de la Folie. Je renfermerai tout dans cette ſeule idée: C'eſt que [1] le Chriſtianiſme eſt corrompu par une infinité d'extravagances: les Sacrifica-

1 Le Chriſtianiſme] eſt de ſoi pur & Saint: mais la Folie a tellement defiguré ce culte, qu'il n'y a preſque pas une choſe ſacrée où on n'ait fourré la Superſtition. Ces abus ſont en ſi grand nombre qu'on pourroit en faire un livre plus gros que l'hiſtoire de Tite Live; & ils ſont ſi ridicules, qu'il vaut mieux n'en point parler.

cateurs ne ſont pas aſſez aveugles pour ne pas voir ce defigurement afreux : mais ces Meſſieurs les hauts & bas Officiers du Sanctuaire ſe foucient fort peu de purger le Champ du Seigneur : tant s'enfaut : ces fins & ruſez Jardiniers arroſent, fomentent, entretiennent les mauvaiſes herbes, pourquoi ? parce que c'eſt avec ces mêmes herbes que les devots Miniſtres de l'Autel font une ſoupe delicieuſe.

Si quelque odieux Moraliſte s'erigeant en Apôtre venoit faire ici cette exhortation pathetique : outre vôtre devotion de Monſieur Saint Chriſtofle, vivez Chretiennement, & vous ne ferez point une fin malheureuſe. Outre la petite piéce de monnoïe que vous donnez pour les Pardons & pour les Indulgences, haïſſez le mal, pleurez, veillez, priez, jeunez, enfin changez de conduite & pratiquez l'Evangile ; alors vous racheterez infailliblement vos pechez. Vous avez confiance en tel ou tel Saint ? Suivez ſes exemples, vivez comme il a vecu ; & par là vous gagnerez la faveur de vôtre Patron. Ce *Prêcheur* auroit raiſon dans le fond, entre nous ſoit dit : mais d'un autre côté ne tireroit il pas les hommes d'un

d'un étant heureux pour les plonger dans la peine & dans le chagrin?

Un petit mot d'une autre classe de Fous : ce seroit grand dommage de les oublier, ils sont trop d'honneur à mon Empire. Je parle de ces Riches, qui, se



voïant à la fin de leur cariere, ordonnent de grans preparatifs pour pouvoir faire magnifiquement le voïage du tombeau. C'est un plaisir de voir ces Mourans s'apliquer serieusement à regler leur pompe funebre: ils marquent, article par article, combien ils veulent qu'il y ait à leurs funerailles de flambeaux, de gens en deuil, de chantres, de pleureurs &c. Ne seront ils pas bien glorieux d'aller en terre avec un superbe convoi? Ils s'en font un plaisir d'avance, ne paroissant pas tout a fait persuadez que la mort leur ôtera toute conoissance & tout sentiment. Il n'est ni honorable, ni agreable à un Riche defunt, qu'on enterre son cadavre comme celui d'un Gueux. Enfin, il semble que cet homme là regarde la mort comme une charge d'Edile, Magistrature de l'ancienne Rome qui donnoit inspection sur les festins, & sur les divertissemens du peuple.

*Quoi que mon sujet ne soit que trop fecond, quoique je sois obligée à couler legerement sur ma matiere, je ne passerai pas neanmoins sous silence ces grans Estimateurs, ces fiers Appreciateurs de la Noblesse: on en voit très souvent qui avec

* Voiez la figure ci-jointe.



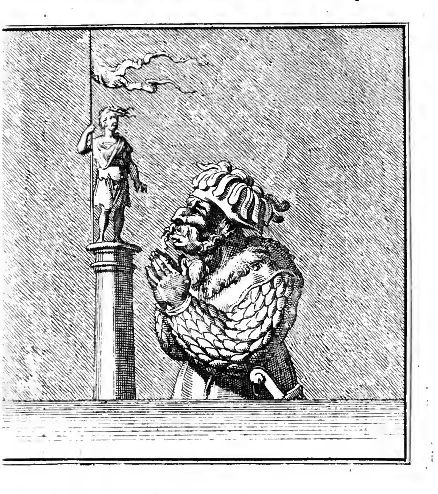
avec une ame de bouë, avec des inclinations de la derniere canaille, vous etourdissent à force de repeter, *je suis gentil homme*. Faut il prouver l'ancienneté de sa race? L'un se fait descendre du pieux

 Enée;

Enée; l'autre remonte jusques aux premiers Consuls de Rome, l'autre jusqu'au Roi Artus. Ils vous etalent les portraits & les figures de leurs Ancêtres: toujours sur les aïeuls, sur les bisaieuls, toujours sur les lignes directes & collaterales de leur arbre Genealogique, citant à tout moment les noms & les surnoms usez de leurs peres pourris depuis plusieurs siecles: examinez bien cet homme là avec ses titres enfumez, rongez, dechirez; il est lui même comme une idole, valant presque moins que ces figures dont il fait tant de parade: ce Fat ne laisse pas d'avoir une haute idée de sa personne, & toujours rempli du souvenir sterile de sa naissance, il se repait de cette chimere, il vit content. Ce qui contribuë aussi à lui faire aimer son beau phantôme, c'est qu'il trouve des gens aussi sots que lui, qui respectent ce genre de bêtes, ces Nobles sans merite, comme s'ils étoient des Dieux. *

Mais pourquoi sur le chapitre de *l'Amour propre* me bornerois-je à une ou deux espéces de Fous? Ma chere *Philautie*, que vous voïez, n'a-t-elle pas des moïens admirables pour empêcher l'Hom-

* Voiez la figure ci-jointe.



l'Homme d'être mecontent de ſoi? Jettez les yeux ſur ce Viſage; il n'y a point de ſinge ſi laid ni ſi diforme; & pourtant il ſe croit fort beau garçon. Celuila peut il tracer aſſez juſte deux ou trois

lignes avec le compas? il s'aplaudit dans l'ame, & ne sauroit s'imaginer que Euclide fût plus habile que lui. Celui-ci chante un peu plus mal qu'un coq, & n'en est pas moins charmé de sa voix. Mais voici une sorte de folie bien rejouissante: Un homme a nombre de domestiques: chacun d'eux a son bon: Monsieur le Maitre reünit dans sa tête toutes ces qualitez; il s'en forme un tout en idée, & il se l'aproprie comme un bien reel, effectif, qui lui apartient. Tel est chez Seneque, ce Riche doublement heureux: Lors qu'il vouloit conter une histoire, ses Esclaves étoient auprès de lui pour soulager sa memoire, & pour lui suggerer les noms propres. D'ailleurs, ce Maitre étoit si foible qu'il ne faloit qu'un soufle pour le jetter par terre; [1] il n'en étoit pas moins toujours prêt à se batre à coups de poing, comptant sur la vigueur de ses esclaves comme si c'eût été sa propre force.

Il est inutile d'amener ici ceux qui font profession des arts: on peut les nommer

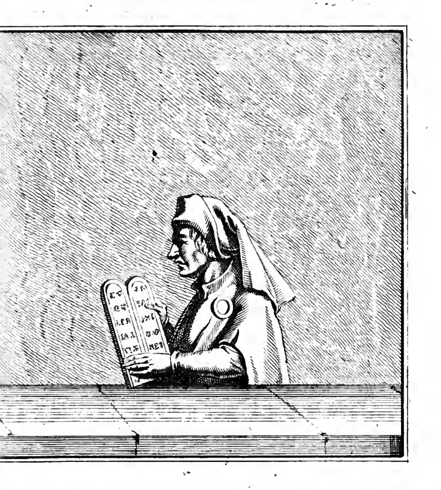
1 Il n'en étoit &c.] C'etoit un riche fou: il avoit si peu de memoire, qu'il oublioit les noms les plus conus comme ceux d'Hector, & d'Achille: sur ce qu'il croioit bonnement jouïr des bonnes qualitez de ses esclaves, on lui conseilloit en le raillant, de se batre aussi sur leur force; car pour lui il n'en avoit point.

mer les mignons de ma Philautie, les Favoris de *l'Amour propre*: ces gens-là ordinairement idolatrent leur petit merite, & ils cederoient plutôt une terre de leur patrimoine que d'avouër qu'ils manquent d'esprit. Les Comediens, les Musiciens, les Orateurs, les Poëtes, voila, voila les meilleurs amis de Philautie! plus ils sont mal-habiles, plus ils s'imaginent exceller dans leur art; & prevenus ainsi en leur faveur, ils sont toujours sur leurs louänges. N'allez pas croire pour cela qu'ils manquent d'aprobateurs: il n'y a point de Sotise, quelque grossiere qu'elle soit, qui ne trouve ses credules. C'est dire trop peu: à proportion qu'une chose est oposée au bon sens, à proportion rencontre-t-elle des admirateurs: ce qui est le plus contraire à la droite raison, c'est cela même après quoi on court le plus avidement: demandez vous pourquoi? Je vous l'ai deja dit, presque tous les hommes sont fous. L'ignorance a donc deux grans Privileges: l'un, de s'accorder parfaitement avec l'Amour propre: l'autre est d'atirer à soi la plus grande partie du genre humain. Vous seriez bien simples de vouloir vous elever au dessus du Vulgaire par un savoir vrai-

ment Philosophique : il en coute beaucoup ; cela fait que tout le monde vous fuit, & que vous fuïez tout le monde ; enfin vous ne trouvez presque personne capable d'entrer dans vôtre goût & dans vos sentimens.

Je fais une autre reflexion sur *l'Amour Propre* : Remarquez le avec moi : chaque homme a reçu en naissant sa Philautie comme un present de la Nature : mais cette Mere Commune ne s'en est pas tenuë-là : elle a fait aussi le même à l'egard des Societez ; ensorte qu'il n'y a ni Nation, ni Ville qui n'ait quelque goût particulier. Les Anglois aiment sur tout la beauté, la Musique, & la bonne chere ; les Ecossois font grand cas de la Noblesse, & principalement lors que elle prend sa source dans le sang de leurs Rois : ils se piquent aussi beaucoup d'être subtils Dialecticiens. Les François s'atribuënt la politesse & la civilité ; les Parisiens vantent leur theologie ; les Italiens, leur literatute & leur eloquence ; enfin, chaque Nation se fait bon gré d'être la seule qui ne soit point barbare. * On peut dire que les Romains sont les plus enchantez de ce dernier genre de felicité ; Rome

* Voiez la figure ci-jointe.



me moderne conservant encore comme un agreable réve, cette pretension de l'ancienne Rome: les Venitiens se font heureux par leur enflure de Noblesse; les Grecs s'aplaudissent d'avoir inventé les

les Disciplines, & d'être la Posterité de ces fameux Heros qui firent autrefois tant d'eclat dans le Monde. Les Turcs, & tous les autres peuples semblables qui ne sont proprement qu'un amas de Barbares, pretendent que la gloire de la vraie Religion leur apartient, & se moquent des superstitions, & de l'idolatrie des Chretiens. Et les Juifs? Ce sont eux qui vivent bien agreäblement dans l'attente du Messie, & qui, sans se rebuter tant soit peu d'un si long delai, comptent surement, & sans vouloir en demordre, sur les promesses de leur Moïse. Les Espagnols se plaisent à prôner leurs *prouësses* & leurs exploits; les Alemans se font honneur de leur taille gigantesque, & de leur science magique.

Demeurons en là, je ne finirois point. Vous voïez à present, si je ne me trompe, combien *l'Amour propre* cause par tout de plaisir tant dans le general, que dans le particulier. A côté de *philautie* marche toujours sa bonne soeur la *Complaisance pour soi même*: Car qu'est ce que l'Amour propre? N'est-ce pas se caresser, se cajoler, se flater? Quand vous le faites à quel-cun, c'est ce qu'on nomme *Flaterie*. Elle a le malheur

heur d'être aujourd'hui fort decriée cette pauvre Flaterie; mais par qui? Par ces gens qui s'offensent plus du terme que de la chose. On s'imagine que la Complaisanee ne peut pas s'accommoder avec la bonne foi: grand abus! Les bêtes même nous font voir le contraire. Nul animal si caressant que le chien; en est il de si fidèle? L'ecureuil aprivoisé ne demande qu'à jouer; en est il moins ami de l'Homme? Si la Flaterie excluoit la probité, il faudroit conclure de là que les Lions feroces, que les Tigres cruels, que les Leopards furieux auroient le plus de raport avec l'Espéce Humaine. Je n'ignore pas qu'il y a une très mauvaise Flaterie; c'est par elle que les Fourbes & les Moqueurs attirent les sots dans le panneau. Mais ce n'est pas là ma chere *Flaterie*, aux Dieux ne plaise que je l'adopte! La mienne part d'un fond de douceur, de bonté, de droiture d'ame; flaterie qui aproche autant de la vertu, qu'une humeur rude, sauvage, brusque, impolie en est éloignée. Ma Flaterie redonne du coeur aux decouragez, egaïe les melancoliques, eguillonne les paresseux, reveille les stupides, soulage les malades, apaise les furieux, forme les amours,

amours, & les entretient. Ma Flaterie fait gouter [1] aux enfans le travail de l'étude, elle rejouit les vieillards; & sous l'image de la louange, elle instruit [2] les Princes sans les offenser: enfin ma Flaterie fait que les hommes sont amoureux de leur personne, elle les metamorphose tous en Narcisses, en quoi consiste principalement le bonheur de la vie.*

Se peut il rien de plus officieux, de plus atendrissant que de voir deux bons & honnêtes [3] mulets s'entregrater obligeamment? C'est dans ce service mutuel que consistent en partie, & plus ou moins, l'Eloquence, la Medecine, & sur tout la Poësie: je dis plus: cette flate-

1 Aux enfans &c.] Anciennement, c'etoit par des caresses, & par de petits presens qu'on engageoit la Jeunesse à suporter les epines de l'etude: à present les pedans emploient la violence & les coups. Ainsi l'enfant debute dans son aprentissage par haïr les lettres & son Maitre, qui d'ailleurs par sa severité lui fait contracter une crainte d'esclave, & empêche même que la Nature ne perfectionne ce tendre corps. Cependant quantité de fous admirent cette dureté.

2 Les Princes:] On doit user d'une grande dexterité pour moraliser les Princes: les precepteurs d'Alexandre & d'un Ptolemee se trouverent mal de leur franchise. Erasme faisant l'eloge de Philipe de Bourgogne, louoit à l'ordinaire; mais on voïoit bien que le but du panegyriste etoit plus de depeindre un bon Prince, que de louër Philipe.

3 Mulets] ancien proverbe contre deux sots qui se donnent tour à tour de l'encens.

* Voïez la figure ci-jointe.



terie reciproque eſt le miel & l'aſſaiſonnement du Commerce Humain. Les Sages objectent que c'eſt un grand malheur d'être trompé ; & moi je ſoutiens que n'être pas trompé, c'eſt le plus grand des

des malheurs. Il y a une extravagance outrée à mettre le bonheur de l'Homme dans les choſes mêmes; il ne depend que de l'opinion. Tout eſt ſi obſcur dans la vie, tout y eſt ſi diferent & opoſé, qu'on ne peut s'aſſurer d'aucune verité: c'etoit le premier principe des mes Academiciens, qui ſe montroient en cela les moins orgueilleux des Philoſophes. S'il y a des choſes bien conuës, & dont on ne doit pas douter, combien troublent elles la douceur & le repos de la vie? Enfin les hommes aiment qu'on les trompe, toujours prets à quiter le vrai, pour courir après le faux. En voulez vous une experience ſenſible & inconteſtable? Allez ſouvent au *Sermon*, & prenez garde à ce que je vais vous dire: ſi le grand *Crieur* (oh quelle injure! je me ſuis trompée, au moins; je voulois dire le Declamateur) ſi le Declamateur donc, traite ſerieuſement ſa matiere, on dort, on bâille, on touſſe, on ſe mouche, on ſennuïe: mais le Diſcoureur entame-t-il, comme il arrive ſouvent, quelque conte de vieille, quelque fable de legende? Tout d'abord l'Auditoire ſe reveille, les endormis ſe levent, tout le monde eſt attentif. Quand on celébre dans une E-
gli-

glise la fête de quelque Saint fabuleux & poëtique, Saint George, par exemple, Saint Christofle, Sainte Barbe, vous trouverez bien une autre parure, une autre devotion, que si on *fêtoit* Saint Pierre, Saint Paul, & Nôtre Seigneur lui même. Mais il ne s'agit pas ici de tout cela.

Je reviens toujours à ma thése: oui un bonheur d'opinion est un bonheur à grand marché. Vous parlez de mettre vôtre felicité dans la jouïssance des choses? Combien les moins importantes donnent elles de peine? Jugez en par les ronces, par les broussailles qui entourent la seule Grammaire. Mais pour l'opinion? on la prend sans effort, elle entre d'elle même dans l'esprit, & contribuë à l'agrément de la vie, autant, ou même plus que l'evidence, & la certitude. Dites moi, je vous prie: cet Afamé devore une saline puänte, pourrie, & à l'odeur de laquelle tout autre est obligé de se boucher le nez: ce mets lui semble de l'Ambrosie; ne fait il pas aussi bonne chere que les Dieux? Au contraire quand ce friand met dans son estomac la viande la plus delicieuse, il n'y trouve point de gout; cette nouriture lui cause des nau-

sées,

fées, le provoque à vomir, où eſt donc ſon bonheur? Un homme a une femme très laide, & ſon mari la trouve parfaitement belle; n'eſt ce pas comme s'il avoit epouſé une Venus? Quelque fat a un mauvais & pitoïable tableau; prevenu que cette peinture eſt d'Apelle, ou de Zeuxis, les deux plus fameux Maitres de l'antiquité, il ne ſe laſſe point de la regarder & de l'admirer, n'eſt il pas incomparablement plus heureux qu'un autre qui aura païé cherement la main de ces celebres peintres, & qui ne prendra point tant de plaiſir à conſiderer leurs ouvrages?

*Je conois un homme qui a l'honneur de porter mon nom: peu après ſon mariage, il fit preſent à ſa nouvelle epouſe de deux brillans faux; comme il étoit bon Moqueur, il fit accroire à ſa femme que ces bijoux étoient fins, & qu'ils lui avoient couté une groſſe ſomme. Or que manquoit il au plaiſir de l'epouſe? Elle manioit ces petits morceaux de verre, elle les examinoit, contente de poſſeder ce tréſor imaginaire tout de même que s'il eut été réel. Cependant le Mari s'étoit epargné une depenſe conſiderable,

* Voiez la figure ci-jointe.



ble, il jouïſſoit de l'erreur de ſa femme, qui lui avoit autant d'obligation, que ſi le preſent eût été magnifique.

Mettons en parallele les pelerins

[1] de l'antre de Platon : les Fous voïent les ombres & les Phantômes; ils les admirent, mais ils s'en tiennent là, & sont fort contens : les Philosophes aperçoivent les mêmes objets : mais étant hors de la Caverne ils aprofondissent le Mistere : les uns & les autres n'ont ils pas eu le même plaisir ? Si ce savetier [2] Micillus dont Lucien fait mention avoit pu passer le reste de ses jours dans l'agreable songe qui l'occupoit quand on le reveilla, eût il pu souhaiter une felicité plus accomplie ? Il n'y a donc point de diference entre les Fous & les Sages; s'il y en a, c'est que les premiers sont les plus heureux : ils le sont par deux endroits : l'un ? Le bonheur des Fous ne leur coute rien; un peu de prevention en fait l'afaire : l'autre, c'est que mes Fous sont heureux avec une in-

1 De l'antre de Platon :] ce Philosophe apelloit des aveugles & des reveurs ceux qui negligeant les idées divines, & les veritez eternelles qu'il nommoit par excellence les seuls Etres, se donnent tout entiers aux corps, qui ne sont que les ombres des veritables choses : ces gens, dit Platon, enchainez de leurs passions ont pour domicile un souterrain en forme de caverne.

2 Micillus :] au raport de Lucien, il étoit pauvre : aïant bien soupé chez un de ses voisins, homme de haute fortune, le savetier réva la nuit qu'il étoit devenu riche, qu'on le portoit sur les epaules, qu'il jouissoit de tous les fruits de l'opulence. Mais son Coq l'aïant reveillé par son chant, Micillus faché d'avoir perdu son bonheur, se mit en grosse colere contre le chantre ailé, & le menaça.

infinité d'autres; or il n'y a point de plaisir d'avoir tout seul la possession d'un bien. Les Sages sont en si petit nombre, que ce n'est pas la peine d'en parler: s'en trouveroit il seulement un? Après une si longue suite de siecles les Grecs se vantent que leur païs a produit sept Sages; grand efort! Le Genre Humain est bien redevable à la fertilité de la Grece! Il y en a donc eu sept: mais n'aïez pas s'il vous plait, la curiosité d'examiner leur Philosophie à la rigueur: je jure par Hercule, & que je meure! toute Deesse que je suis, si en ce cas là vous trouveriez seulement la moitié d'un sage; vous n'en trouveriez peut-être pas le tiers.

Je veux me louër encore par un autre endroit. Les Poëtes & les Buveurs inventent mille jolies pensées à l'honneur de Bacchus: ce qu'on peut dire de plus glorieux pour ce Dieu, c'est qu'il ôte la Raison, & consequemment les soins, les inquietudes, les chagrins dont cette importune Raison est une source inepuisable: mais combien dure cette heureuse apoplexie? Dès que le vin est cuvé, on ne se sent plus du bienfait; on voudroit même ne l'avoir pas reçu. Il en est tout au contraire du bien que je fais aux Mor-

tels: je les enivre, je leur ôte aussi la raison: mais mon ivresse est bien diferente de celle de Bacchus: la mienne cause la joie, les delices, le bonheur; elle dure toute la vie; & elle ne coute ni argent, ni repentir.

Les hommes m'ont encore une obligation qui m'est singuliere, c'est qu'il n'y en a pas un qui, plus ou moins, ne se sente de ma liberalité. Les autres Dieux partagent leurs faveurs entre les hommes. Il ne croît point par tout de ce vin agreable & fort qui remplit l'ame la plus mélancolique, de plaisir, de courage, & d'esperance. Venus accorde rarement le don de la beauté: Mercure fait encore moins d'eloquens; & Hercule, de riches. Jupiter met peu de gens sur le Trône; Mars refuse souvent son secours aux deux armées; Apollon fait des reponses afligeantes à quantité de ceux qui consultent son Oracle. * Jupiter lance souvent sa foudre; Phebus envoïe quelquefois la peste; Neptune fait perir plus d'hommes qu'il n'en sauve. Quant à ces noires Divinitez qui ne sont d'aucun secours, Pluton, le Dommage, la Peine, la Fiévre, & autres de cette nature, qui sont

* Voïez la figure ci-jointe.



ſont plutôt des boureaux que des Dieux, ils ne meritent pas qu'on en parle. Il eſt donc vrai que les autres Dieux ne ſont pas bons, & bien faiſans à tout le monde. Mais pour moi qui ſuis la Deeſſe Folie?

mon inclination obligeante, mon humeur bien-faiſante embraſſe egalement & generalement tous les hommes. Ce qu'il y a d'admirable c'eſt que ma generoſité n'eſt ſouillée d'aucun interêt : je ne demande ni voeux, ni ofrandes : je ne ſuis point Deeſſe à me facher, à ordonner des victimes d'expiation, dès qu'on a omis quelque ceremonie de mon Culte; je ne trouble point le Ciel, & la Terre, pour me venger de quel-cun qui, aïant invité toute la *Gent* Divine, m'a laiſſée me morfondre chez moi, ne daignant pas m'apeller au feſtin d'odeur & de fumée de ſon ſacrifice. Il faut que je le diſe, en paſſant, à la honte de la condition immortelle: Les Dieux ſont ſi bizares, ils ſont ſi bourus, qu'il vaudroit preſque mieux les laiſſer là que de les adorer, ce ſeroit au moins le plus ſur. On devroit en agir avec eux comme avec les hommes intraitables, & qui querellent ſur tout: point de commerce avec eux, leur amitié coute trop cher.

Sur cela, on me raille: juſques à preſent, dit on, les hommes ne ſe ſont point aviſez de rendre à la Folie les honneurs divins: on ne lui conſacre point de temples, on ne la nourit point de la vapeur

des

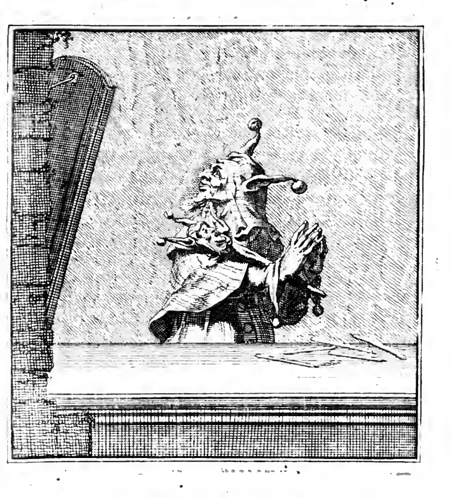
des victimes. A vous parler franchement, & je croi vous l'avoir deja dit, tant d'ingratitude m'etonne. Après tout je ne m'en foucie guere ; & fuivant ma complaifance naturelle, je prens la chofe du bon côté. Il y auroit même de la fageffe à moi, & je ferois indigne d'être la Folie, fi je fouhaitois ces honneurs divins. On m'offrira fur un autel, quoi? Un morceau d'encens, de la farine falée, un bouc, un cochon; & ces bêtes innocentes feront egorgées, pour me rejouïr l'odorat ? Belles bagatelles! J'ai un culte Moi, oui j'en ai un auffi etendu que le Monde, tous les hommes me le rendent; & il n'y a pas jufqu'aux Theologiens qui ne le fortifient de leur aprobation. Je n'ai pas la cruelle & barbare ambition de Diane qui fe plait à des victimes humaines : je me croi venerée & fervie très religieufement, quand je voi que de tous côtez on me porte dans le coeur, on m'exprime par les moeurs, on me reprefente par la conduite.

A propos de Culte, celui que les Chretiens rendent à leurs Saints roule fort rarement fur l'amour, & fur l'imitation. Quelle foule de ceux qui attachent aux pieds de la Vierge, Mere de Dieu, une

chandelle de cire, & cela en plein midi! Mais pour ceux qui ſuivent ſes exemples de chaſteté, de modeſtie, de zéle pour l'interêt du Ciel, il n'y en a preſque point. Ce ſeroit pourtant là le vrai culte de la Nobleſſe du Paradis, & celui que elle aimeroit le mieux.

De plus qu'ai-je afaire d'un temple particulier? j'en ai un ſi vaſte, ſi beau! C'eſt toute la Terre. Je ne manque de Prêtres & de Miniſtres que dans les lieux où il n'y a point d'hommes. * Ne me croïez pas aſſez extravagante pour me ſoucier de ſtatuës, & de tableaux: ces Figures ſont d'une conſequence bien dangereuſe pour nôtre Culte. Il arrive ſouvent que ces Devots de chair & de ſang prennent la ſtatuë pour le Saint; & alors nous nous trouvons honteuſement dans le cas d'un homme qui ſe voit ſuplanté par ſon Vice-gerent. Tous les Mortels ſont mes ſtatuës, & ils me repreſentent au naturel, quand ils ne le voudroient pas. Je conſens donc très volontiers que les autres Dieux aïent leurs temples, l'un dans un coin de la Terre, l'autre dans un autre coin; & tous n'étant celebrez que certains jours de l'année. Qu'on

* Voïez la figure ci-jointe.



Qu'on adore Phebus à Rhode, Venus en Cipre, Junon à Argos, Minerve à Athéne, Jupiter sur le mont Olimpe, Neptune à Tarente, Priape à Lampsaque; mon sort divin sera toujours plus

glorieux que le leur, tant que la Terre ſera mon temple; & tous les hommes, mes victimes.

Il ſemble qu'en cela j'avance impudemment un menſonge. Vous allez voir que non. Reflechiſſons un peu ſur la vie humaine; & ſi je ne prouve point que je ſuis la Déeſſe à qui les hommes ont le plus d'obligation, & celle auſſi qu'ils eſtiment d'avantage depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, je veux bien n'être plus la Folie. Je ne m'engage pas neanmoins, à parcourir chaque condition; la cariere ſeroit trop longue: je me contenterai d'indiquer les principales, d'où il ſera facile de juger du reſte.

Pour commencer par le Vulgaire, vous ne doutez pas qu'il ne ſoit tout à fait à moi: il abonde ſi fort en toute ſorte de folies; il en invente tous les jours tant de nouvelles, que mille Democrites ne pourroient pas fournir à s'en moquer: encore ces mille auroient ils beſoin d'un autre Democrite pour rire d'eux. On ne ſauroit exprimer combien ces hommes tout materiels, tout machinaux, divertiſſent les Dieux. Pour bien entendre cela, il eſt bon que vous ſachiez une choſe. Les Dieux ſont ſobres juſqu'au diné, ils emploïent

ploïent ce tems-là à deliberer en se querellant, ou à ecouter les prieres des Mortels. Au sortir de table, comme le nectar, dont ils ont bu à longs traits, leur envoïe des fumées, ils ne peuvent s'apliquer aux afaires. Que croïez vous qu'ils fassent pour se remettre la tête? Ils se rassemblent tous au plus haut du Ciel: la étant assis, & regardant en bas ils examinent les diferentes actions des hommes, & ils n'ont point de spectacle plus rejouïssant. O Jupiter! quelle agreable & risible Comedie, que tous ces divers mouvemens des fous! Car je me trouve aussi quelquefois à cette seance des Dieux.

L'un aime eperdûment une femmelette; & moins il en est aimé, plus la fureur de l'amour le tourmente; l'autre epouse la dot, & non pas la fille: celui-là prostituë son epouse; celui-ci, possedé du demon de la jalousie, veille en Argus sur la conduite de sa *moitié*. Quelles sotises ne dit on point, ne fait on point dans le deuil, jusqu'à païer des pleureurs mercenaires qui sont comme les Acteurs de la farce? beaucoup de joïe dans le coeur, grande afliction sur le visage; c'est, comme les Grecs disoient en

proverbe, c'eſt pleurer ſur le tombeau de ſa belle mere. L'un ramaſſant tout ce qui lui apartient, en fait preſent à ſon eſtomac, au riſque de mourir de faim après s'être contenté; l'autre met tout ſon bonheur à dormir & à ne rien faire. * Il y en a qui, toujours en action pour les afaires des autres, negligent leurs propres afaires; il en eſt qui empruntent pour s'aquiter, & qui, lors qu'ils ſe croïoient en fortune, ſe trouvent abimez de dettes. Ce pauvre ne conçoit pas un plus grand bonheur que d'enrichir ſon heritier: Cet Afamé de bien court les mers pour un profit leger & incertain, abandonnant aux vagues & aux vents une vie qu'il ne peut racheter de tout l'argent du Monde. Cet Amateur du ſang, qui pourroit jouïr chez ſoi d'un ſur & agreable loiſir, aime mieux chercher la fortune à travers les dangers, & les horreurs de la Guerre. On ſe flate d'une groſſe ſucceſſion ſi on peut s'emparer de l'eſprit de ce vieillard qui va mourir ſans heritiers; ou ſi on a l'adreſſe de gagner les bonnes graces de cette riche vieille: mais que les Dieux rient de bon coeur, quand ces Pêcheurs d'ar-

* Voïez la figure ci-jointe.



d'argent se prennent eux mêmes à leur propre filet!

Les plus fous, & les plus meprisables Acteurs du theatre de la Vie Humaine sont les Marchands: rien de plus bas que

leur profession; & ils l'exercent d'une vilaine maniere : ils sont ordinairement menteurs, parjures, voleurs, trompeurs, imposteurs; & nonobstant tout cela, fort considerez à cause du coffre fort. C'est principalement à ces mauvais Riches que les gros & gras Moines Mendians font si dévotement la cour; les abordant avec un respect *doucereux*, leur donnant hautement le titre de *Venerable*; & cela, pour atraper une petite part du bien mal-aquis. Vous voïez dans un autre endroit les sectateurs de Pithagore, qui tenant avec ce Philosophe, que tous les biens sont communs, regardent comme un casuël legitime, tout ce qu'ils peuvent derober. Il y en a qui ne sont riches qu'en esperance, ils se font par imagination d'agreables phantômes de fortune, & il croïent que cela sufit pour vivre heureux. Quelques uns sont ravis de passer pour fort opulens, quoi qu'ils n'aïent pas même le necessaire. L'un se hâte de se ruïner; l'autre amasse à toute main. Cet Ambitieux s'agite pour entrer dans les charges; & cet Indolent n'aime rien tant que le coin de son feu. Les Plaideurs s'irritent à la longueur de la poursuite, & les parties semblent dispu-

puter à l'envi à qui enrichira le mieux un Juge qui ne vise qu'à prolonger le procès, & un Avocat prevaricateur. Le Brouillon, le Seditieux court après les nouveautez, & l'Inquiet medite de grandes entreprises. Tel va à Jerusalem, à Rome, à Saint Jaques, où il n'a nulle afaire, pendant que sa femme & ses enfans auroient grand besoin de sa presence.

* Enfin si vous pouviez decouvrir du monde de la Lune les agitations innombrables des hommes, vous verriez comme une grosse nuée de mouches & de moucherons qui se querellent, qui se batent, qui se tendent des pieges, qui s'entre-pillent, qui jouënt, qui folatrent, qui s'elévent, qui tombent, qui meurent. Non, vous ne pourriez jamais vous imaginer les mouvemens, le vacarme, le tintamare, que l'Homme, ce petit animal qui, par raport à une durée infinie, n'a qu'une minute à vivre, excite sur la surface de vôtre Globe: encore n'est elle pas assurée cette *Minute*: combien la maladie, la guerre, tant de milliers d'autres accidens en avancent ils la fin? Mais je serois extravagante au souverain degré, & je meriterois que De-

* Voïez la figure à la page suivante.



mocrite se moquât de moi à gorge deploïée, si j'entreprenois d'achever le detail des folies, & des fureurs du Vulgaire. Venons donc à ceux qui gardent chez les hommes l'aparence de la Sagesse,

ſe, & qui courent après ce rameau d'or, comme ils parlent.

Les premiers qui ſe préſentent ſont les venerables Docteurs en Grammaire, autrement, les Pedans: gens nez dans la disgrace du ſort, & dans la colere des Dieux; gens dont on ne pourroit deplorer aſſez la deſtinée, ſi moi, qui ai pitié de leur malheur, je n'adouciſſois leurs peines par un certain genre de folie. Voulez vous la conoitre? Suivez moi. Ces graves Maitres ſont comme livrez aux Furies: toujours afamez, toujours ſales dans leurs ecoles, ou pour mieux dire, dans leurs moulins, dans leurs lieux de ſuplice & d'execution, au milieu d'un troupeau d'enfans, ils vieilliſſent dans le travail, ils deviennent ſourds à force de crier, ils ſechent de puanteur: ne les plaignez vous point? Gardez vous en bien: j'ai remedié à leur mal; & par mon moïen les pedans ſe croïent les premiers hommes du Monde. Si vous ſaviez! Ils goutent un ſi grand plaiſir à faire trembler leurs timides ſujets par un air menaçant, par une voix tonnante: armez de ferules, de verges, d'etrivieres, ils n'ont qu'à decider ſur le chatiment: étant à la fois parties, juges, & boureaux, ils reſ-



ressemblent [1] à l'ane de la fable qui se croïoit toute la valeur du Lion parce qu'il en avoit la peau. Ils font gloire de leur

1 A l'ane :] aïant trouvé la peau d'un Lion, il s'en fit un surtout, & on en avoit peur sous cet habit là : mais,

leur crasse, leur saleté est un parfum pour eux ; & se regardant comme des Rois dans le plus malheureux de tous les esclavages, ils ne voudroient pas changer leur tirannie avec celle [1] de Phalaris, [2] ou de Denis. Ce qui les rend principalement heureux, c'est la haute idée qu'ils ont de leur erudition : ils ne sement que des impertinences, que des sotises dans l'esprit des enfans ; & cependant ils sont tellement prevenus de leur habiléte, qu'ils meprisent même ceux de leur Ordre qui ont eu le plus de reputation : ils passent aussi chez les parens de leurs sujets pour des hommes d'une science profonde, ces sots croïant bonnement tout ce que nos Pedans leur disent. Ces Regens jouïssent encore d'une autre sorte de plaisir : quelcun d'eux a-t-il trouvé dans un vieux Manuscrit tout rongé des vers, quelque mot inconnu ; a-t-il deterré quelque morceau d'une ancienne pierre, sur lequel il y a des lettres tronquées ! O Jupiter ! quel

mais, reconu à ses grandes oreilles, il fut remené à coups de bâton, dans son etable.

1 De Phalaris] Tiran d'Agrigente, fort cruel.

2 De Denis :] Tiran de Siracuse : ses sujets l'aïant chassé pour ses cruautez, il alla à Corinte où se fit maitre d'ecole disant qu'il ne pouvoit vivre sans dominer : il fut aussi mauvais Pedant, qu'il avoit été mechant Roi.

quel tressaillement de joïe, quel triomphe, quel aplaudissement! Scipion ne fut pas plus content d'avoir fini la guerre d'Afrique, ni Darius d'avoir fait la conquête de Babilone. Quelle volupté pour ces *Scholiastes*, lors qu'allant de porte en porte lire leurs vers plats, insipides, pitoïables, ils ne laissent pas de trouver des admirateurs? alors, ils ne se croïent pas moins que de nouveaux Virgiles; je ne sai même s'ils ne se flatent point que l'esprit de ce grand Poëte anime leur cervelle. Le meilleur de tout, c'est quand ils se rendent louänge pour louänge, admiration pour admiration, *graterie* pour *graterie*. Si un homme du metier s'est trompé sur la Syntaxe, & qu'un autre pedant, plus clairvoïant, s'en aperçoive; 1 O Hercule! que de bruit aussi tôt, combien de disputes, d'injures, d'invectives! Ecoutéz, je vous prie, un fait impaïable : l'histoire en est vraïe, & je veux avoir tous les Grammairiens à dos, si je mens, voïez quel horrible serment! Je conois un homme qui sait tout : le Grec, le Latin, les Mathematiques, la Philosophie, la Medecine, il excelle en tout

1 O Hercule!] Cette exclamation est d'un homme qui crie au secours, parceque les Païens avoient coutume d'invoquer ce Dieu dans leurs malheurs.

tout cela, & il a deja soixante ans. Devineriez vous bien à quoi ce Docte universel s'occupe depuis environ vingt années? A'iant laissé là toutes ses aquisitions de savoir il s'atache uniquement à la Grammaire, & il y tient son esprit dans une torture continuelle. Il n'aime la vie que pour avoir le tems d'éclaircir une des dificultez de cet Art important, & il mourra content dès qu'il aura inventé un moïen sur pour distinguer les huit parties du Discours, dequoi, selon lui, ni les Grecs, ni les Latins n'ont pu encore venir à bout. Le sujet, comme vous voïez, est de la derniere consequence pour le Genre Humain. Quoi, être toujours en danger de prendre une conjonction pour un adverbe? Cela meriteroit une guerre sanglante. Or vous remarquerez qu'il y a autant de Grammaires que de Grammairiens; Alde, un de mes favoris dans ce genre là, n'en a donné que cinq pour sa part: Nôtre entêté les lit toutes, quelque herissées, quelque rebutantes qu'elles puissent être; il les examine toutes à fond, portant envie à tous ceux qui se mêlent d'ecrire sur cette matiere là, & tremblant toujours qu'on ne lui fasse perdre sa gloire, & le fruit

fruit de ſes longs travaux. Que vous ſemble de ce bizare ſavant? Eſt-ce folie? Eſt-ce fureur? Ce ſera tout ce qui vous plaira, pourvû que vous m'accordiez une choſe, ſavoir, que le Grammairien, cet animal ſurchargé d'infortunes, eſt, de ma grace, ſi content, ſi amoureux de ſoi, qu'il ne voudroit pas changer d'état avec les plus riches; & les plus puiſſans Rois.

Les Poëtes ne m'ont pas tant d'obligation: ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient fous; mais ils ſont en droit & en poſſeſſion de la folie. Il y a long tems qu'on l'a dit, *les Poëtes, & les Peintres ſont une nation libre*: Les Faiſeurs de vers font conſiſter tout leur Art à debiter de pures Sotiſes, des contes ridicules, des fables abſurdes pour divertir les fous: c'eſt pourtant ſur ces fadaiſes qu'ils ſe promettent une immortalité divine, & qu'ils la promettent aux autres: *L'amour propre*, & *la Flaterie* ſont leurs fideles conſeilleres; & pour moi, je n'ai point d'adorateurs plus ſimples, ni plus conſtans.

* Les Orateurs ſont auſſi des nôtres: ils ne ſont pas mes plus fidéles ſujets, je l'avouë; ils s'entendent un peu avec les Phi-

* Voïez la figure ci-jointe.



Philoſophes: mais, outre que, inſpirez auſſi de l'Amour propre, & de la Flaterie, ils ſont feconds en ſotiſes, les plus celebres d'entr'eux n'ont ils pas ecrit ſerieuſement de la maniere de plaiſanter ? l'Au-

l'Auteur quel qu'il soit, qui adresse à Herennius *l'Art de parler*, compte la Folie même entre les diferentes especes de la raillerie. Quintilien, ce Coriphée des Rheteurs, a fait sur le Ris un chapitre plus ample que l'Iliade d'Homere. Selon ces Ecrivains, la Folie a plus de vertu que la Raison; & il ne faut qu'une bonne plaisanterie pour detruire le meilleur raisonnement. Enfin, posseder l'art de faire eclater de rire par d'agreables saillies, si cela n'est pas de mon ressort, je ne m'y conois point.

Voici d'autres gens à peu près de la même tournure: ce sont ceux qui cherchent dans leurs ouvrages de tête & de plume une eternité de reputation: generalement tous ces Ecrivains m'apartiennent: mais principalement ceux qui ne publient que des Sotises. Quant aux Auteurs qui se piquent de n'ecrire que pour le bon goût & qui consentent même d'abandonner leurs livres à la critique [1] de Perse & de Lælius, ils sont plus de pitié que d'envie: toujours dans des eforts de tête, ils pensent & repensent, ils ajoutent, ils changent, ils retranchent & remet-

1 De Perse & de Lælius :] Le Poëte Lucilius recusoit ces deux habiles juges, disant qu'il n'ecrivoit que pour des sots.

mettent; ils forgent & reforgent, ils font & defont, ils consultent; & avec toutes ces peines-là, il se passera peut-être neuf ou dix ans avant que le Manuscrit sorte de la presse. Qu'ils sont à plaindre ces malheureux Ecrivains! jamais contens de leur travail; & quelle est leur recompense? Helas! un peu de fumée, l'aprobation d'un très petit nombre de Lecteurs: en bonne foi, cela vaut il la peine de sacrifier son sommeil, son repos, ses plaisirs; enfin, toutes les douceurs de la vie? Ajoutons que ces Chercheurs d'immortalité imaginaire ruïnent leur santé, deviennent pâles, maigres, chassieux, quelquefois aveugles; s'attirant beaucoup d'envie sans sortir de la crasse de la pauvreté, avançant leur vieillesse, & leur mort. Encore une fois, c'est ainsi que le sage croit ne pouvoir jamais acheter assez l'honneur d'être loüé de deux ou trois gens de sa sorte.

Mais parlez moi d'un Auteur qui ecrit sous mes auspices, & dont je suis la Minerve: ne conoissant ni meditation, ni tranchée de cervelle, ni veilles, tout ce qui lui vient dans l'esprit lui semble admirable, & à peine sa plume peut elle suivre son imagination: il met toutes les

im-

impertinences qui se presentent; & il n'a point regret au papier, sachant bien qu'en ne publiant que des sotises, il aura pour aprobateurs tous les fous, & tous les ignorans. Cet homme là n'est il pas un vrai bienheureux? Il faut donc, direz vous, qu'il renonce absolument à l'encens des Habiles & des Doctes? Assurement le sacrifice est fort grand! Rarement ces fins, & savans Critiques lisent mon homme; mais quand tous le liroient, les mepriser pour ne s'atacher qu'aux fous, qu'aux ignorans, c'est perdre quelques sufrages pour gagner presque tout le Genre Humain; y a-t-il là à balancer?

[1] Les Plagiaires, neanmoins, l'entendent encore mieux: il leur est fort aisé de s'aproprier les Ouvrages des autres, & de jouïr d'une gloire que ceux à qui ils la volent, n'ont aquis qu'à force de travail: ces Impudens n'ignorent pas que, tôt ou tard, on decouvrira leur brigandage: mais ils esperent en profiter, du moins pendant quelque tems. C'est un plaisir de voir leur air content quand on leur donne des louanges; quand ils enten-

1 Les Plagiaires:] on donnoit autrefois ce nom-là aux voleurs d'enfans & d'esclaves.

tendent dans la ruë, *tenez, le voila cet homme admirable*; quand ils se voïent bien reliez, bien conditionnez dans le magasin d'un Libraire. Leurs noms paroissent à la tête de chaque page; il y en a tout au moins trois, deux desquels sont etrangers, & ressemblent à des mots magiques. Ces noms ne signifient rien, & ne sont en effet que des noms: d'ailleurs, eu egard à la vaste etenduë de la Terre, très peu qui conoissent ces noms-la; encore moins qui en fassent cas, le goût n'etant pas plus uniforme chez les Ignorans que chez les Habiles. Il arrive même souvent que ces noms sont forgez, ou qu'on les emprunte des Anciens: Telemaque, Stelene, Laërte, Policrate, Thrasimaque &c. Nos Plagiaires se font un grand honneur de ressusciter ces noms morts, & de les adopter: ils feroient aussi bien de se nommer Cameleon, Citrouille; ou, suivant l'usage de quelques Philosophes, intituler leur livres, *A & B*. Mais rien au monde n'est plus joli que de voir ces Anes s'entre-grater dans les lettres, dans la Poësie, dans les eloges: vous surpassez Alcée, dit 'un; & vous Callimaque, répond l'autre: vous eclipsez l'Orateur Romain; & vous, vous

H efa-

efacez le divin Platon. Quelque fois aussi ces Champions se defient au coup de lance, & ils entrent en lice pour augmenter leur renommée par l'emulation : le public en suspens, ne sait quel parti prendre sur la dispute : mais la conclusion ordinaire, c'est que les braves Antagonistes ont fait merveilles, & qu'ils meritent tous deux le laurier de la victoire, & les honneurs du triomphe. Vous vous moquez de ces Fous, Messieurs les sages, & vous n'avez pas tort : mais vous ne sauriez me contester, que c'est moi qui fais tout le bonheur des mechans Ecrivains, & des Plagiaires, bonheur qu'ils preferent à toute la gloire des Heros. Ces Habiles que je voi rire de si bon coeur, & qui jouïssent de l'extravagance des autres, croïent ils donc ne m'avoir aucune obligation? Ils seroient ou aveugles, ou de lâches ingrats. Passons legerement en revuë les Professions des Doctes.

Les Jurisconsultes pretendent l'emporter sur tous les autres, & il n'y a pas de gens qui prisent tant leur Art. Cet Art n'est pourtant dans le fond qu'un travail [1] de Sisiphe : ils font quantité de loix qui n'a-

[1] De Sisiphe] comme ce Damné des Poëtes passe tout son tems à rouler jusqu'au sommet d'une montagne une grof-

n'aboutiſſent à rien : Le Digeſte, les Pandectes, le Code &c. qu'eſt ce que c'eſt que tant d'autres gros volumes? Un fatras de commentaires, de gloſes, de citations : par la ils ſont accroire au Vulgaire, que de toutes les Sciences, il n'en eſt point qui demande un genie plus ſublime, ni plus laborieux que la leur, & comme on trouve toujours beau ce qui paroit dificile, les ſots admirent cette ſcience là.*

Les Logiciens & les Sophiſtes viennent ici fort à propos : ces Gens là retentiſſent plus que tout l'airain [1] de Dodone; & il n'y en a pas un qui ne cauſe plus lui ſeul que vingt femmes enſemble, quand on les choiſiroit tout exprès pour exceller en *babil* : Il ſeroit à ſouhaiter pour eux qu'ils n'euſſent que ce defaut de trop de langue : mais, comme s'ils etoient pêtris de bile, ils querellent, ils s'èchaufent ſur un rien; & à force de diſputer pour le Vrai, (a ce qu'ils pre-

 ten-

groſſe pierre qui retombe auſſi tot; demême les Juriſconſultes ſe donnent beaucoup de peine pour rien.

1 De Dodone:] Il y avoit dans le temple dedié a Jupiter un endroit ou pluſieurs chaudrons d'airain etoient tellement diſpoſez, qu'en frapant ſur le premier, le ſon ſe communiquoit ſucceſſivement juſqu'au dernier ; ce qu'on a pris pour le ſimbole des querelleurs.

* Voiez la figure à la page ſuivante.



tendent) ils perdent la Verité. Ces Chicaneurs eternels n'en ſont pas moins contens d'eux mêmes : au lieu d'epée mettant l'argument à la main, ils defient au combat qui que ce ſoit, & ſur quoi que ce

ce soit: l'opiniatreté est pour eux un bouclier invincible, ne cedant jamais quand ils auroient à faire avec [1] un Stentor.

Suivent les venerables Philosophes! ne manquez pas au respect dû à leur barbe, & à leur manteau: ils se vantent que toute la Sagesse est renfermée dans leur petit troupeau; excepté nous, disent ils fierement, tous les hommes ne sont que des ombres d'humanité. Tirons ce rideau d'orgueil & de presomption: que sont les Philosophes? d'agreables fous: on ne peut tenir son serieux, lors qu'on les entend soutenir gravement l'infinité des Mondes: le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Globes, tous ces vastes corps leur sont conus comme s'ils les avoient mesurez avec le pouce, ou avec un fil: ils vous rendent raison des tonnerres, des vents, des eclipses, & de tous les autres misteres de la Phisique: * ils n'hesitent sur rien: on s'imagineroit qu'ils étoient du Grand Conseil des Dieux, qu'ils étoient les Secretaires de la Nature lors que tout passa du Neänt à l'Etre: cependant cette habile Ouvriere de l'Univers

1 Un Stentor:] Homere le represente comme le plus grand des Criards, & dont la voix egaloit les voix de cinquante hommes.

* Voïez la figure à la page suivante.



ſe moque de leurs conjectures. En effet il ſufit de reflechir ſur l'etrange contrarieté de leurs ſentimens, pour tomber d'accord qu'ils n'ont aucune conoiſſance certaine: ils ſe vantent de ſavoir tout, & ils

ils ne s'accordent ſur rien. Les Philoſophes ne ſe conoiſſent pas eux mêmes: pendant qu'ils s'elevent aux plus hautes ſpeculations, ils tombent dans une foſſe qu'ils ne voïoient pas, ou ils ſe caſſent la tête contre une pierre: quoi qu'ils ſe



ſoient gâté la vuë à force de regarder la Nature de trop près, & quoi que leur eſprit ſoit preſque toujours en voïage, ils ne laiſſent pas de bien diſtinguer les idées, les univerſaux, les formes ſubſtantielles, la matiere premiere, *les ecceïtez*, *les quidditez*, *les entitez*, tous objets ſi menus, que, ſi je ne me trompe, on ne pourroit pas les apercevoir avec des yeux de Lynx. Mais jamais ils ne marquent plus de mepris pour le profane Vulgaire que dans les Mathematiques : ce ſont des triangles, des quarrez, des cercles, & d'autres figures ſemblables ; ils les mêlent & les confondent en forme de labirinte ; ce ſont auſſi des lettres rangées comme un Bataillon ſeparé en pluſieurs Compagnies : c'eſt par ces mommeries qu'ils eblouïſſent les ſots. N'oublions pas les Aſtrologues : ces heureux Clairvoïans ont le Ciel pour bibliotéque, & les Aſtres pour livres : en vertu de cette etude, ils ſont ſurs de l'avenir, ils l'annoncent ; ils prédiſent des choſes dont les meilleurs Magiciens n'oſeroient ſe mêler ; & le bon de l'afaire, c'eſt qu'ils trouvent des diſciples, & qu'ils ſont des Perſuadez. *

Par-

* Voiez la figure precedente.



Parlerai-je des Theologiens? Ce ne ſera pas ſans crainte: la matiere eſt delicate, & il vaudroit peut-être mieux ne pas toucher cette corde là. Ces Interprétes de la langue Celeſte prennent feu

comme le salpêtre; ils ont le sourcil terriblement elevé; enfin ce sont de dangereux ennemis. Avez vous encouru leur disgrace? Ils se jettent sur vous comme des ours en fureur; ils s'y acharnent, & ne lachent prise qu'aprés vous avoir obligé par une enfilade de consequences bonnes ou mauvaises, à vous faire chanter la palinodie. Refusai-je de me dedire? Tout aussitôt la FOLIE est heretique, mais non brulable, car je suis Deësse: c'est en montrant cette foudre, c'est en criant à l'heretique, à l'Athée, qu'ils font trembler ceux qu'ils n'aiment pas. Quoi qu'il n'y ait pas de gens au Monde qui affectent plus de meconoitre mes bienfaits, il est pourtant vrai qu'ils me sont très redevables: j'ai ordonné à ma Philautie, à la Deesse *Amour propre* de les favoriser plus que les autres hommes; & effectivement, ils sont ses Mignons: comme si ces Anges corporels étoient etablis dans le troisiême Ciel, ils regardent du faîte de leur elevation tous les Mortels comme des bêtes rampantes, & ils en ont pitié: environnez d'une Troupe de definitions magistrales, de conclusions, de *corollaires*, de propositions *explicites* & *implicites*, ce qui compose la

Mi-

Milice de l'Ecole sacrée, ils trouvent tant de moïens d'echaper, que Vulcain meme ne pourroit pas les retenir, eût il le filet dont il se servit pour montrer aux Dieux sa nouvelle paire de cornes: il n'y



a point de noeu que ces Messieurs ne coupent du premier coup avec le couteau du *Distinguo*, couteau formé de tous ces termes monstrueux qui sont nez dans le sein de la subtilité Scolastique.

Voïons nos Oracles dans leur plus sublime fonction, voïons les interpreter les misteres cachez de la doctrine du grand salut. S'agit il de la Creation, du Peché originel, de l'Incarnation, de l'Eucharistie ? Ces matieres sont trop rebatuës, il faut les laisser aux Aprentis Theologiens. Mais voici les questions dignes des grans Maitres, des Maitres *illuminez*, comme ils disent: aussi, dès qu'ils tombent sur ces sujets là, ils se reveillent, ils se raniment. Or ecoutez quelques unes de ces fines & importantes interrogations. Y-a-t il un instant dans la Generation Divine ? Jesus-Christ a-t-il plusieurs filiations ? Cette proposition, *Dieu le Pere hait son fils*, est elle possible? Dieu a-t-il pû s'unir personnellement avec une femme, avec le Diable, avec un ane, avec une citrouille, avec un caillou? En cas que Dieu se communiquât à la nature *citrouillere*, comme il a fait à la nature humaine, comment cette heureuse & divine citrouille prêcheroit elle, feroit

elle

elle des miracles, feroit elle crucifiée? Qu'eft ce que Saint Pierre auroit confacré s'il avoit dit la Meffe lors que le corps de Jefus-Chrift pendoit encore à la croix? Pouvoit on dire dans ce tems-là que le Sauveur etoit un vrai homme? Sera-t-il permis de boire & de manger après la Refurrection? ce doute là tient beaucoup au coeur à ces Meffieurs, & l'afirmative de la queftion les accommoderoit bien. Ne font ce pas là de belles fleurs, & l'Arbre Theologique qui en eft tout couvert, ne doit il pas porter des fruits excellens?

Ils ont encore bien d'autres fubtilitez plus pointuës: les inftants de la Géneration Divine, les notions, les relations, les formalitez, les quidditez, les eccéïtez, tant d'autres chimeres de cette nature: je defie qui que ce foit de les apercevoir, à moins qu'il n'eut la vuë affez percante pour diftinguer à travers les tenebres les plus epaiffes des objets qui ne font nulle part. Joignons à tout cela leur morale outrée, & fi contradictoire, que les Paradoxes des Stoïciens n'etoient en comparaifon, que de la drogue de charlatan. Par exemple: ce feroit [1] un moin-

H 7 dre

1 Un moindre crime:] leur raifon eft que tuër ne re-

dre crime d'egorger mille hommes, que de racommoder le foulier d'un pauvre, le dimanche. Il vaudroit mieux laiffer rentrer dans le neant l'Univers & toutes fes dependances, que de dire le moindre menfonge. Ce qui fubtilife encore ces tres profondes fubtilitez, ce font toutes ces diferentes routes de l'Ecole : vous fortiriez plus aifement d'un labirinte, que vous ne vous debarafferiez des envelopes des Reaux, des Nominaux, des Thomiftes, des Albertiftes, des Occaniftes, des Scotiftes ; ah ! je pers haleine ; & cependant, ce ne font là que les principales fectes de l'Ecole ; vraiment il y en a bien d'autres ! Combien penfez vous qu'il y ait de fcience & d'epines dans tous ces partis-la? Si les Apôtres defcendoient ici-bas, & qu'ils fuffent obligez de difputer avec les Theologiens modernes fur ces hautes matieres, je croi qu'il faudroit aux Apôtres tout un autre Efprit que celui qui les faifoit parler. Saint Paul avoit de la foi : mais quand il dit, *la Foi eft la fubftance des chofes à efperer, & l'argument de ce qui ne paroit point*, fa definition n'eft pas affez Magiftrale. Le même Apôtre

regarde que le Prochain : mais violer le dimanche, cela regarde Dieu immediatement.

tre étoit embrasé du feu de la Charité: mais il n'a ni defini, ni divisé en bon Logicien cette Vertu au troisiéme chapitre de sa premiere aux Corinthiens. Les Apôtres consacroient avec devotion, avec pieté le sacrement de l'Eucharistie: mais s'il leur eut falu eclaircir le mouvement local de la Consecration; la transsubstantiation; la reproduction, c'est à dire, comment un même corps peut être en même temps en plusieurs lieux; avec quelle diference le corps de Christ est au Ciel, fut sur la Croix, & est dans le sacrement; à quel instant la transsubstantiation peut se faire, puisque les paroles *sacramentales*, comme ils parlent, etant composées de syllabes & de mots, ne peuvent se prononcer que successivement: si, dis-je, ces premiers Theologiens du Christianisme avoient eu à resoudre ces dificultez, je croi qu'ils auroient eu grand besoin du secours des Scotistes qui sont de vrais Argus dans *l'Ergotisme*. Les Apôtres avoient l'honneur de conoitre la Mere de Jesus: aucun d'eux en a-t-il sû autant que nos Theologiens? Ils ont prouvé geometriquement que cette Fille feconde avoit été preservée de la contagion du pere Adam. Saint Pierre a reçu les

les Clefs, & les a reçû de l'Homme Dieu, qui n'etoit pas pour les mettre en mauvaise main: je ne sai pas trop si ce bienheureux Pêcheur savoit ce que c'etoit que ces Clefs metaforiques : toujours est il certain qu'il ne demanda pas à Dieu son Maitre, comment il se pouvoit qu'un grossier & ignorant preneur de poisson, eût la Clef de la Science? Les Apôtres bâtisoient de tous côtez; pourquoi n'ont ils pas enseigné ce que c'est que la cause formelle, materielle, efficiente du Saint Batême; pourquoi ne point faire mention des caractères efaçables, & inefaçables? Ils adoroient, ces Fondateurs de la Religion Chretiénne: mais leur adoration rouloit uniquement sur ce Principe fondamental de l'Evangile, *Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit, & en verité.* Cela ne sufisoit pas: ils devoient prêcher aussi que le culte nommé de *Latrie* dans l'Ecole, n'est pas plus dû à Jesus-Christ en personne, qu'à ses images barbouillées en charbon contre la muraille, figures qui representent le Fils de Dieu, les deux doigts du milieu etendus, comme donnant la benediction, sa tête ornée d'une longue chevelure, & bril-

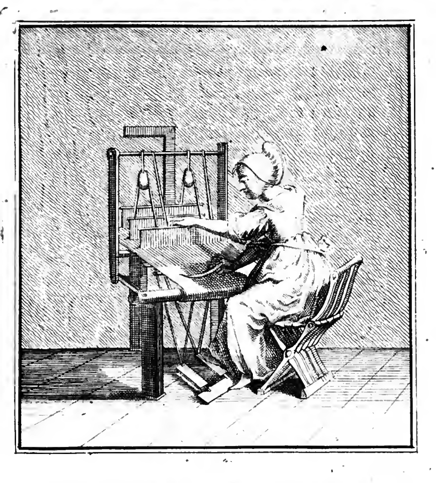
brillante de raïons: sans ces trois circonstances l'image ne seroit pas adorable. Mais à quelle source les Saints Apôtres auroient ils puisé cette erudition salutaire? avoient ils blanchi sous le harnois, avoient ils *Ferraillé* trente ans sur l'arene phisique, ou metaphisique d'Aristote, & des Scotistes? Les Apôtres parlent quelque fois de la Grace: mais ils ne distinguent point la grace gratuite d'avec la grace gratifiante. Ils exhortent aux bonnes oeuvres; mais ils ne mettent aucune diference entre l'action meritoire, & l'action qui opere par sa propre vertu. Ils recommandent la Charité sur tous les autres preceptes: mais ils ne separent point l'infuse d'avec l'aquise; ils n'expliquent point si cette aimable & divine vertu est substance ou accident, si elle est creée ou increée. Ils detestent le peché: mais, que je meure! s'ils auroient pu definir savamment ce que nous apellons peché, à moins qu'ils n'eussent été inspirez du Saint Esprit des Scotistes. Si Saint Paul, par qui on doit juger de tous les Apôtres, avoit eu une bonne theorie du peché, auroit il condamné tant de fois les contentions, les debats, les questions, les disputes de mots? Franchement, il n'en-

n'entendoit rien à la finesse d'esprit, ni aux pointes de nos Modernes; & en effet, les controverses qui s'elevoient dans l'Eglise naissante, n'etoient que des pauvretez, quand on les compare avec le rafinement de Messieurs nos Maitres; ils surpassent le Sophiste Chrysippe. Rendons pourtant justice à leur modestie: ils ne condamnent pas absolument ce que les Apôtres ont ecrit avec peu de justesse & de precision; ils se contentent de l'interpreter favorablement; voulant bien avoir cette honnête complaisance, partie pour la venerable Antiquité, partie pour l'Apostolat. Et puis, il seroit, certainement, fort deraisonnable de demander compte aux Apôtres, de ces hautes matiéres, vû que leur Divin Catechiste ne leur en a jamais dit un mot.

On ne fait pas la même grace aux Chrisostomes, aux Basiles, aux Jerômes, aux Peres de l'Eglise; on leur met fort bien en apostille, *Cela n'est pas reçu*. Ces anciens Docteurs avoient à combatre les Philosophes Païens, & les Juifs, gens fort opiniatres de leur nature: mais ils les refutoient plus par de pieux exemples, & par des miracles, que par des argumens; & de plus les premiers enne-

mis

mis du Christianisme etoient d'un genie si borné, qu'ils n'auroient jamais pû concevoir aucun principe de Scot. Mais



à present? Païens, Infidéles, Juifs, Heretiques, Paroissez tous si vous osez, on vous

vous en defie. Qui ne baiſſera pas la lance, qui ne ſe convertiroit pas, etant couvert, & comme criblé de traits ſi pointus? Il n'y aura que des hommes, ou trop ſtupides pour comprendre ces ſubtilitez; ou aſſez impudens pour s' en moquer; ou qui, munis des mêmes armes, accepteront le defi; non, il n'y aura que ces gens là qui refuſeront de ſe rendre: alors, il en feroit des derniers comme ſi vous mettiez au priſes un Magicien avec un Magicien; ou comme ſi quel-cun, aïant une epée enchantée, ſe batoit contre un ennemi qui fut armé de même; car en ce cas là ce ſeroit la toile de Penelope. A propos de combat: il me ſemble que les Chretiens devroient changer de troupes dans leurs guerres contre les Infidéles: au lieu de cette lourde & groſſiere Soldateſque qu'ils emploïent depuis ſi long tems inutilement aux Croiſades, que n'envoïent ils contre les Turcs & les Saraſins, les Scotiſtes bruïans, les Occaniſtes entêtez, les Albertiſtes invincibles, & toute la Milice Sophiſtique qui ſoutiendroit ces troupes reglées? ce ſeroit, je croi, une bataille bien agreäble, on n'auroit jamais vû une telle victoire: qui ſeroit aſſez de glace

pour

pour ne pas s'enflammer au feu de ces disputes? Qui seroit assez pesant, pour ne pas avancer à la piquure de ces eperons? Qui auroit d'assez bons yeux pour ne pas se laisser eblouïr par le grand jour de ces subtilitez? Vous prenez cela pour un badinage? vous avez raison. Cette Armée ne seroit pas même si nombreuse que vous pensez. Il y a dans l'ordre des Theologiens, des hommes d'un savoir judicieux & solide, à qui ces subtilitez, qu'ils traitent de frivoles, d'impertinentes, font mal au coeur: il en est même d'une conscience si tendre, qu'ils en ont horreur comme d'une espéce de Sacrilege: quelle horrible impieté, s'ecrient ils! au lieu d'adorer la profondeur de nos Misteres, puis qu'ils ne sont Misteres que pour cela, on veut les devoiler; & comment? Par des pointilleries aussi froides que celles des Païens: on s'arroge insolemment le droit de definir, de diviser des veritez incomprehensibles, & on profane la majesté de la Theologie par des mots, par des sentences qui n'ont rien que d'insipide, rien que de bas.*

Doucement, sensez, & religieux Critiques, point d'emportement de zéle! aussi bien vous y perdrez vôtre Latin. Ces *Ergoteurs* sont si enflez du vent & de la

* Voïez la figure à la page suivante.



la fumée de leur erudition vuide, & toute verbale, qu'ils n'en demordront point: occupez jour & nuit à gouter la douceur de leur chicane, ils ne ſe donnent pas même le tems de lire une fois l'Evangile, ou

ou les Epitres de Saint Paul. Cependant, apliquez à ces Sotises dans leurs Ecoles, ils ne laissent pas de s'imaginer que l'Eglise tomberoit dès qu'ils cesseroient de la soutenir, ils s'en croïent les apuis, & les Atlas. Autre grand sujet de felicité pour nos Disputeurs: [1] l'Ecriture est entre leurs mains comme un morceau de cire, ils donnent à ce livre des Oracles telle forme qu'il leur plait: ils pretendent que leurs decisions sur les volumes sacrez, ausquelles plusieurs Scolastiques ont deja souscrit, soient plus respectées que les loix de Solon, & qu'elles marchent même avant les ordonnances des Papes: ils s'erigent [2] en Censeurs du Monde; & dès qu'on s'eloigne tant soit peu de leurs conclusions directes & indirectes, ils vous contraignent de vous retracter: vous les entendez prononcer sur le ton d'oracle, *Cette proposition est scandaleuse*; *celle-ci est temeraire*; *celle-là sent l'heresie*; *cette autre sonne mal.* Ainsi, ni le

1 L'Ecriture &c.] Erasme en veut ici à ceux qui, au lieu d'accommoder leur sens à l'Ecriture, accommodent l'Ecriture à leur sens: par exemple, ils entendent figurément par les deux epées de Saint Pierre, la double puissance du Pape, ce qui est amené par machine.

2 Censeurs:] Le Censeur de Rome etoit maitre & juge des moeurs, & à sa requisition le Senateur étoit chassé dn Senat, le Chevalier perdoit le Cheval public, & le Plebeïen étoit condamné à l'amende.

le Batême, ni l'Evangile, ni Paul, ni Pierre, ni Jerôme, ni Auguſtin, non pas même Thomas d'Aquin, quoi que grand Ariſtolicien, tous ces Saints là, dis-je, pris enſemble, ne ſauroient faire un Ortodoxe, ſans l'agrément des Sieurs Bacheliers, tant leur ſubtilité eſt neceſſaire pour bien juger de l'Ortodoxie. Qui ſe ſeroit jamais defié que celui là n'etoit pas Chretien, qui ſoutenoit que ces deux propoſitions, *Socrate tu cours*; *Socrate court*, étoient egalement bonnes, s'il n'avoit plû aux ſavans Theologiens d'Oxford de nous l'aprendre, en foudroïant ces deux damnables propoſitions? Comment l'Egliſe auroit elle été purgée de tant d'erreurs, puis qu'il n'etoit pas permis de les lire, avant qu'on eut apliqué ſur les propoſitions condamnées le Grand ſeau de l'Univerſité? N'apellez vous donc pas cela, des gens heureux? Pourſuivons. Ces Docteurs en Rien debitent de ſi belles choſes ſur l'Enfer! ils en conoiſſent les divers apartemens, la nature, & les diferens degrez du feu eternel, les divers emplois des Diables; enfin, ils parlent de la Republique des Damnez, comme s'ils en avoient été membres pendant pluſieurs années. De plus, ils

ils créent de nouveaux Cieux lors qu'ils le jugent à propos: ſur tout, le dixiême Ciel qu'ils nomment *Empirée*, & qu'ils ont bâti tout exprès pour les Bienheureux. Ah qu'il y fait beau & bon! Au reſte, n'etoit il pas juſte que les Ames *glorifiées* euſſent un vaſte & charmant ſejour, où elles puſſent prendre leurs *Ebats*, faire des feſtins, & jouër à la paume.

Nos *Eplucheurs* ont la cervelle ſi remplie, ſi agitée de toutes ces fadaiſes, que Jupiter n'etoit pas plus gros du cerveau, lors que voulant acoucher de Pallas, il implora la hache de Vulcain. Ne vous etonnez donc pas ſi dans les Diſputes publiques, ils ont grand ſoin de ſe parer la tête de tant de bandes; c'eſt pour empêcher par ces liens honorables, que leur cervelle, ſurchargée de ſcience, ne rompe de tous côtez. * Je ne puis m'empêcher de rire (jugez de là s'il y en a ſujet, car la Folie trouve rarement du ridicule) je ne puis donc m'empêcher de rire, quand j'ecoute ces illuſtres Perſonnages: ils beguaïent plutôt qu'ils ne parlent; ils ne ſe reputent tout à fait Theologiens que lors qu'ils ſavent parfaitement leur barbare & vilain jargon: il n'y a que

* Voïez la figure à la page ſuivante.



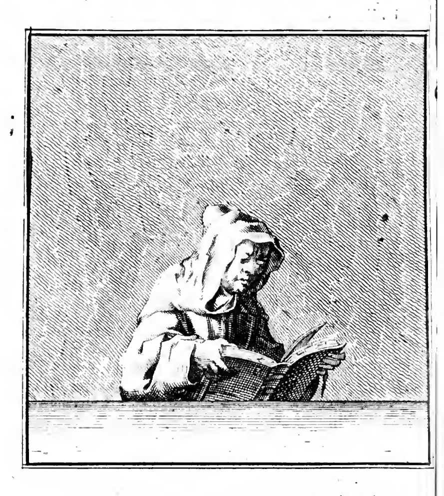
ceux du metier qui puiſſent les entendre; mais ils en font gloire, diſant arrogamment qu'ils ne parlent pas pour le Vulgaire profane. C'eſt, ajoutent-ils, c'eſt avilir la dignité de la ſainte Ecriture, de l'aſſu-

l'assujettir aux regles de la Grammaire, & aux *vetilles* du purisme. Admirons la majesté des Theologiens! A eux seuls permis de faire des fautes dans le langage; & il n'y a tout au plus que la canaille qui ait droit de leur disputer cette prerogative. Enfin ils se placent immediatement au dessous des Dieux; & lors que par une veneration presque religieuse, on les apelle *Nos Maitres*, ils s'imaginent voir dans ce titre quelque chose de ce nom *ineffable* des quatre lettres qui étoit si adorable chez les Juifs: c'est dans cette prevention que, selon eux, on doit toujours ecrire ce *NOTRE MAITRE* en gros caractéres: ce titre est même si misterieux, que si en Latin on renversoit l'ordre des deux mots, & qu'on mît *noster* devant *Magister*, tout seroit perdu; ou dumoins l'honneur du nom Theologique seroit bien gâté. *

A la suite de ceux là paroit la meilleure Espéce du Genre Animal: ce sont ces sequestrez qu'on apelle *Religieux* & *Moines*: Ce ne peut être à present que par un grand abus qu'on les nomme ainsi: communément parlant, il n'y a pas de gens qui aïent moins de Religion; &

 puis

* Voïez la figure à la page suivante.



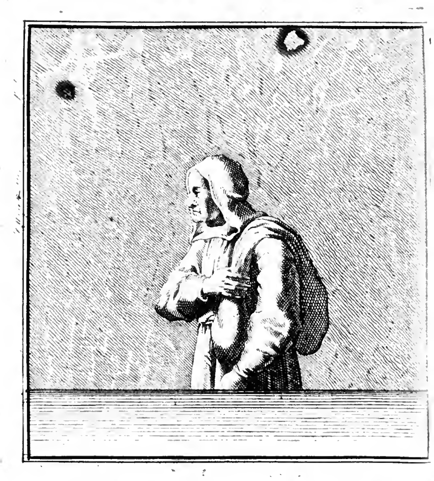
puis que *Moine* signifie *Solitaire*, à qui ce nom-là peut il convenir plus mal qu'à des hommes qu'on rencontre par tout? Que deviendroient ils sans mon secours, ces pauvres Cochons des Dieux? Ils sont telle-

lement haïs qu'on les prend pour des oiſeaux de mauvais preſage; il ſemble qu'on voïe le Diable! avec tout cela? ils s'aiment eperdûment; ils ſont foûs d'eux mêmes. Premierement, [1] leur principale devotion eſt de ne rien ſavoir, non pas même lire. En ſuite, ſans ſe mettre en peine d'entendre leurs Pſeaumes, ils ſe croïent aſſez doctes d'en bien retenir le nombre; & quand ils les chantent au choeur, ils s'imaginent charmer le Ciel par leur muſique d'ane.. Parmi ce monde bigarré de *Lucarniers*, il y en a qui ſont parade de leur craſſe, & de leur mendicité: on les voit demander aux portes, mais d'un air auſſi hardi que s'ils demandoient une dette: Auberges, Cabarets, Chariots, Barques, Voitures, ils importunent par tout, au grand prejudice des mendiants ordinaires. C'eſt ainſi que ces grans donneurs de benedictions, pretendent, par leur ſaleté, par leur ignorance, par leur groſſiereté, par leur efronterie, preten-

 dent,

1 Leur principale devotion :] Originairement les Moines étoient de francs ignorans, comme les Benedictins, & les Compagnons de François d'Aſſiſſe: il y en avoit encore du tems d'Eraſme qui regardoient la ſcience comme une irreligion, étant eux mêmes plûtôt des Ventres que des hommes.

dent, dis-je, nous repreſenter les Apôtres. Rien ne me divertit d'avantage que



cet ordre exact & precis qu'ils obſervent dans tout ce qu'ils font : tout va chez eux par compas & par meſure. Tant de noeux

noeux au soulier; la sangle, d'une telle couleur; la robe, bigarée de tant de piéces; la ceinture, de telle matiere, & de telle largeur; le Coqueluchon, de telle forme, & de telle amplitude; la couronne, de tant de doigts; manger à telles heures, de tels alimens, & en telle quantité; ne dormir que tant de tems &c. Or vous jugez bien que cette grande uniformité ne peut pas s'accorder avec la diference de l'esprit & du corps. C'est pourtant par ce dehors reglé, que les Moines non seulement meprisent ceux qu'ils apellent les *Seculiers*, mais se font même entre'ux de grosses querelles; & ces saintes ames, qui font profession de la charité Apostolique, s'entredechirent pour une ceinture diferente, ou pour une couleur un peu trop brune.

Il en est parmi ces *Reverens*, qui montrent l'habit de penitence & de mortification; mais qui se gardent bien de laisser voir leur chemise fine: d'autres, au contraire, portent la chemise sur l'habit & la laine dessous. Les plus rejouissans, à mon avis, sont ceux qui à la vuë des especes monnoïées reculent comme à celle d'une herbe venimeuse: *ôtez, ôtez*, se recrient ils, *nous ne touchons point l'ar-*

gent. O les *Cafars*! Ils n'epargnent pas leurs cinq ſens de nature pour les femmes & le vin. Enfin, vous ne ſauriez croire



combien ils s'etudient à ſe diſtinguer en tout les uns des autres. Imiter Jeſus-Chriſt?

Chrift ? C'eft de quoi ils fe foucient le moins: mais on les chagrineroit en leur difant, vous avez pris cela & cela de tel & tel Ordre. Doutez vous auffi que cette enorme varieté de furnoms & de titres ne les chatouille pas beaucoup? Les uns font gloire de fe dire *Cordeliers*, & ce tronc a pour branches, les *Colets*, les *Mineurs*, les *Minimes*, les *Bulliftes*. Les uns font *Benedictins*; les autres, *Bernardins*; * ceux là de *Sainte Brigide*; ceux-ci de *Saint* Auguftin; les uns Guillemins; les autres Jacobins; car il ne fufit pas à toute cette Milice *enfroquée* d'avoir reçu le nom de Chretien. La plûpart de ces Gens là comptent fi fort fur leurs ceremonies, & fur de petites traditions humaines, qu'ils croïent le paradis au deffous de leurs merites : cependant, Jefus-Chrift, fans avoir egard à toutes ces fingeries, ne jugera les hommes que fur la Charité qu'il apelle par excellence fon commandement. Au terrible jour du Jugement, ils prefenteront leurs ventres engraiffez de toute forte de poiffons, le chant des pfeaumes; leurs jeunes rigoureux, & qui ont mis leur vie en danger: l'un produira un tas de pratiques mona-

* Voïez la figure à la page fuivante.



cales aſſez gros pour charger ſept vaiſſeaux; l'autre ſe vantera d'avoir été ſoixante ans ſans toucher d'argent, qu'avec deux doigts bien envelopez: l'un montrera ſon froc ſi ſale & ſi gras, qu'un bate-

telier ne voudroit pas le porter; l'autre se glorifîra d'avoir vecu cinquante cinq ans [1] comme une eponge, toujours attaché au même cloitre: l'un fera voir qu'il a perdu la voix à force de chanter, l'autre, que la grande solitude lui a demonté la cervelle; l'autre, que le silence lui a epaissi la langue. Mais Jesus Christ interrompant toutes ces vanteries qui, sans cela, n'auroient jamais fini, de quel païs, dira-t-il, vient ce nouveau genre de Juifs avec leurs ceremonies? Je n'ai donné aux hommes qu'une seule loi; je la reconois pour être vraiment la mienne; & tous ces *Frapars*-ci n'en disent pas un mot? J'ai promis autrefois ouvertement, & sans figures, l'heritage de mon Pere, non à des frocs, à de petites oraisons, à des abstinences, mais aux devoirs de la Charité. Je ne conois point ces Gens qui conoissent trop leurs oeuvres pretenduës meritoires, & qui veulent même passer pour plus saints que moi. Qu'ils cherchent, s'ils veulent, un Ciel à part; qu'ils se fassent bâtir un Paradis par ceux dont ils ont preferé les traditions frivoles

1 Comme une eponge:] Erasme compare les Moines qui ne changent jamais de Maison, comme les Chartreux par exemple à l'eponge; par ce que cet animal est toujours ataché à son rocher.

à la ſainteté de mes preceptes. A cet Arrêt epouvantable, & voïant d'ailleurs, qu'on leur preferera des matelots, & des chartiers, quelle ſera leur conſternation? Jls ſe contentent toujours à bon compte par leur folle eſperance; & c'eſt moi qui là leur donne, & qui l'entretient.

J'ai ici un avis important à vous donner. Quoi que cette Generation batarde ſoit ſeparée de la Republique, on n'oſeroit pourtant pas la mepriſer, ſur tout les Mendians: c'eſt qu'ils ſavent tous les ſecrets par le canal de ce qu'ils apellent la *Confeſſion*: il eſt vrai qu'ils ſe font un crime capital de la reveler: ils ne laiſſent pas de le faire quelque fois; c'eſt lors que le vin leur echaufe le crane, & les met en belle humeur: alors, ils rendent par la bouche le meilleur de ce qui leur eſt entré par les oreilles; mais en prenant certains detours, [1] & ne nommant perſonne. * Si quel-cun a le malheur d'avoir irrité ces Frelons, la vengeance vient en poſte: dès le premier ſermon, pas plus tard, la mauvaiſe Mouche darde ſon eguillon; & le *Prêcheur*, dans ſes invectives de morale, depeint ſi bien ſon ennemi, quoi qu'en mots couverts, qu'il faudroit être

* Voïez la figure ci-jointe.



être aveugle pour ne pas reconoitre le portrait: & comptez que le Dogue ne lachera point prise, jusqu'à ce que vous l'aïez apaisé, comme Enée apaisa Cerbere, c'est à dire en lui jettant de quoi

manger & dormir. Puis que nous tenons ces bons Apôtres en Chaire, n'eſt il pas vrai qu'il n'y a point de Comedien, point de Bateleur que vous ne quitaſſiez pour leurs Predications? On pourroit les nommer lés ſinges des Rheteurs, tant ils imitent plaiſamment les regles de l'eloquence, & de l'Art de parler en public. Bons Dieux! He! Meſſieurs, je vous en prie, regardez les un peu geſticuler; hauſſer, ou baiſſer la voix; chanter & tout d'un coup bourdonner; prendre un nouveau viſage ſelon le rôle; ſe tourmenter comme des poſſedez; faire retentir tout le temple de leur bruit & de leur tonnerre. C'eſt dans le Cloitre même qu'ils aprennent cette maniere vehemente d'Evangeliſer; & les Moines ſe la communiquent les uns aux autres comme un grand ſecret. N'etant qu'une femelle divine, il ne m'apartient pas d'être initiée à un miſtere ſi profond: je ne laiſſerai pourtant pas de vous dire ce que j'en ai remarqué.

Ils debutent par une invocation, ce qu'ils ont emprunté des Poëtes: en ſuite ils font un exorde qui n'a nulle liaiſon avec le ſujet qu'ils ont à traiter. Vont ils prêcher la Charité? ils commencent par le fleuve du Nil; le miſtere de la Croix? Par

Bel,

Bel, ce dragon fabuleux de Babilone; l'abstinence du Carême? Par les douze Constellations du Zodiaque; la Foi? Par la Quadrature du Cercle; ainsi du reste. Moi qui vous parle, j'ai oui un de ces Prêcheurs, homme d'une folie consommée; pardon, je m'y méprens toujours, je voulois dire d'une doctrine consommée. Cet Orateur, donc, devoit aprofondir le mistere impenetrable de la Trinité: mais pour etaler la sublimité de son savoir, & pour contenter les oreilles theologiques, il dedaigna de suivre le chemin batu: mais quelle fut sa route? Il n'y avoit qu'un aussi grand homme que lui qui pût la choisir. Il ouvre son discours par l'alphabet: apres avoir recité fidelement, & avec une memoire prodigieuse son A. B. C. il passe des lettres aux Syllabes, des Syllabes aux mots, des mots à l'accord du nom avec le verbe, & du substantif avec l'adjectif. Tout l'Auditoire étoit dans le dernier etonnement: quelques uns s'entre-demandoient avec Horace,

Quel peut être le but de si grandes Sotises?

Le Pere Predicateur mit bien tôt son monde hors d'inquietude: il montra que les

les elemens de la Grammaire étoient le ſymbole & l'image de la *Sacro-Sainte* Trinité; & il montra cela auſſi evidemment, qu'aucun Geömetre puiſſe faire ſes demonſtrations. Auſſi eſt il vrai que cette piéce très theologique avoit extremement couté à cet Aigle des Theologiens: il avoit mis huit bons mois à compoſer ce Sermon là: le pauvre homme s'en ſent encore; & les grans efforts qu'il lui falut faire pour un ſi beau chef d'oeuvre, n'ont pas peu contribué à le rendre plus aveugle qu'une taupe, toute la force de la vuë aïant été atirée par la pointe de l'eſprit: l'extinction de ſes yeux ne lui fait pas la moindre peine, & il trouve même qu'il a aquis ſa gloire à trop bon marché.

J'ai eu encore le plaiſir d'entendre un autre *Sermonneur* de la même trempe: c'étoit un venerable *Barbon* de quatre vingts ans; mais ſi rompu dans la Theologie, qu'on l'auroit pris pour Scot reſſuſcité. Ce bon Vieillard étoit monté en chaire pour expliquer le miſtere adorable du Saint nom de JESUS: Ah qu'il y reüſſit admirablement! Il demontra, mais avec une ſubtilité inimaginable, que tout ce qu'on pouvoit dire à la gloire du ſau-

ſauveur ſe trouvoit dans les lettres de ſon auguſte Nom. Savez vous tous le Latin, Meſſieurs? Ceux qui ne le ſavent pas n'ont qu'à dormir un moment. En premier lieu, le vieux *Cathedrant* fit remarquer que le ſubſtantif *Jeſus* n'a que trois cas diferens dans ſa declinaiſon, le nominatif, l'accuſatif, & l'ablatif: (rare & curieuſe doctrine! je vous plains vous autres qui n'y entendez rien) or qu'eſt ce que ces trois cas ſignifient? Cela ſe peut il demander? On reconoit là viſiblement les trois Perſonnes divines en une même Nature. Voici bien autre choſe! De ces trois cas, le premier, remarquez bien, finit par une S, *Jeſus*; le ſecond, par une M, *JeſuM*, & le troiſiéme, par un U, *JeſU*. Grand Miſtere, Mes Freres,! Ces trois lettres finales veulent dire que le Sauveur eſt à la fois le faîte, le milieu, & le plus bas, *Summus*, *Medius*, *Ultimus*. Il reſtoit à ſoudre une dificulté plus epineuſe qu'aucun problême de Matematique; on en vint à bout neanmoins: le vieux *Routier* eut l'adreſſe de diviſer le terme *JESUS* en deux portions egales, *JE US*; mais cette *S* qui, aïant perdu ſa compagnie, eſt tout étonnée de ſe trouver ſeule, qu'en

qu'en faire? Patience, on va bien la dedommager: les Hebreux nomment cette lettre là *Syn*: or *Syn*, signifie aparemment en bon Ecossois, *Peché*: après cela, concluoit le *Prêcheur*, quel homme est assez incredule pour nier que le sauveur *a ôté les Pechez du Monde?* * A cette explication, aussi profonde qu'imprevuë, les Auditeurs, sur tout les Theologiens, furent frapez d'un si grand etonnement qu'on les auroit pris pour autant [1] de Niobes: pour moi, je riois si fort que je tombai presque dans l'inconvenient [2] de Priape. En effet: les Orateurs Grecs & Romains se sont ils jamais servi dans leurs Harangues d'une insinuation si detournée? Chez ces grans hommes, quand l'exorde étoit trop eloigné du sujet, on censuroit leur peu de justesse en eloquence; & la Nature à si bien enseigné cette methode aux hommes, qu'un Porcher mê-

1 De Niobes:] cette femme qui avoit beaucoup d'enfans les voïant tous tuez à coups de fleche par Apollon & par Diane, en devint immobile de douleur, & fut changée en rocher.

2 De Priape:] Horace conte que ce vilain Dieu voïant les ceremonies magiques de Canidia & de Sagana qui evoquoient dans un jardin les furies & les ombres, en fut si efraïé qu'il laissa aller par bas un gros vent: à ce bruit les deux Sorcieres eurent peur à leur tour, & laissant là tout leur apareil de Diablerie, elles s'enfui-

* Voïez la figure ci-jointe.



même, qui a quelque chose à dire, ne commencera pas par s'egarer, il ira tout d'abord au fait. Mais nos savans Moines? Ils s'imagineroient être de mauvais Rhetoriciens, si le preambule, comme ils parlent, avoient la moindre connexion avec le sujet, & s'ils ne mettoient pas les auditeurs dans la necessité de dire, *où va-t-il donc par ce chemin là?*

En troisiéme lieu, ils proposent, en forme de narration, quelque endroit de l'Evangile; mais legerement, à la hâte; & quoi que ce devroit être là leur principal, ils s'en tirent au plus vîte comme d'un mauvais pas. Quatriémement, comme s'ils faisoient un autre personnage, ils entament une question *theologale* qui vient aussi mal à propos qu'il se puisse: mais cette digression leur paroit necessaire, & ils croiroient pecher contre l'Art s'ils ne la faisoient pas. C'est là où nos *Prêcheurs* prennent un air fier, & etourdissent l'Assemblée des magnifiques epithetes qu'ils donnent à leurs Docteurs: ils les nomment Solennels, subtils, *subtilissimes*, *seraphiques*, Saints, irrefragables, &c. C'est là aussi où tombe, comme du Ciel, une grêle de Silogismes, de majeures, de mineures, de conclusions, de *corol-*

lai-

laires, de supositions; & ils font valoir, en bons Charlatans, à une Multitude ignorante ces froides & impertinentes bagatelles de leur Ecole.

Nous voici, enfin, au cinquiéme



Acte

Acte de la Comedie, & par consequent dans la partie de la piéce où il faut se surpasser. Ils vous tirent ici du magasin de leur memoire un conte sot & ridicule, tiré, peut-être du *Miroir Historial*, ou *des Gestes des Romains*; & ils tournent cette fable, ils la manient *allegoriquement*, *tropologiquement*, *anagogiquement*, quels gros mots! Ainsi finit leur Discours: discours qui, par l'etrange diversité de ses parties, est plus monstre, plus chimere que celle qu'Horace met à la tête de son Art Poëtique. Maintenant, repassons en gros le total de leur *Sermonnage*. Nos Moines ont apris, je ne sai de qui, que l'entrée du Discours doit être paisible, calme, & qu'il faut bien se garder d'y elever trop la voix: sur ce principe là, ils parlent si bas dans leur exorde, qu'à peine s'entendent ils eux mêmes: parler pour ne point se faire entendre, le plaisant Contraste! Ils ont aussi oui dire que pour remuër les coeurs, l'Orateur doit emploïer de tems en tems la vehemence des exclamations: fideles, mais mauvais observateurs de cette regle, lors qu'on les croit fort tranquiles; tout d'un coup ils crient comme des furieux, & cela sans aucune raison: En verité, on leur

leur conſeilleroit l'ellebore, on les prendroit pour des Enragez; car enfin, il n'y a qu'un inſenſé qui crie ſerieuſement pour crier. Outre cela, parce qu'ils ſont imbus que l'Orateur doit s'animer dans le progrès du Diſcours; après chaque pauſe du ſermon ils recitent aſſez poſément les premieres periodes: mais en ſuite, & ſouvent pour des riens, ils hauſſent la voix d'une ſi grande force, que lors qu'ils finiſſent, on croiroit qu'ils vont s'evanouïr. Enfin, comme ils ſavent par la Retorique qu'il eſt bon de reveiller l'Auditeur par quelques traits enjouëz, nos Gens ſe mêlent auſſi de plaiſanter: mais qu'ils le font joliment, qu'ils le font à propos! à peu près comme l'Ane de la Fable qui vouloit toucher un Luth. * Ces Chiens de l'Egliſe mordent auſſi quelque fois; mais ſans faire mal; ils chatouillent plutôt qu'ils ne bleſſent; & quand ils afectent le plus une liberté apoſtolique en criant contre les mauvaiſes moeurs, c'eſt alors qu'ils flatent le mieux. Que dirai-je d'avantage? Ils prêchent en bateleurs, & vous jureriez que ceux ci, qui en ſavent encore beaucoup plus qu'eux, ont été leurs maitres: tenons nous

* Voïez la figure ci-jointe.



nous en à la declamation: elle eſt ſi ſemblable de part & d'autre, que ſurement, ou les Charlatans ont apris la Retorique chez nos prêcheurs, ou nos prêcheurs ont etudié l'eloquence chez les Charlatans.

Avec

Avec tout cela, ils ne manquent point d'Auditeurs: j'ai ſoin de leur en procurer; & il y en a qui les admirent autant qu'on admiroit les Demoſtênes & les Cicerons. Il ſont courus principalement des marchans & des femmes, & ils s'apliquent ſoigneuſement à gagner les bonnes graces des uns & des autres. Les Marchans, pourvu qu'ils en ſoient flatez, leur font volontiers part d'un bien mal aquis, & regardent ces largeſſes comme une reſtitution: les femmes ont pluſieurs raiſons ſecretes pour aimer les Moines, quand ce ne feroit qu'à cauſe que elles trouvent toujours auprès d'eux une huile, un baume de conſolation contre les amertumes du lien conjugal. Je vous ai, ce me ſemble, fait voir evidemment combien me ſont obligez ces Têtes à Capuchon, qui par de vaines devotions, par de pieuſes mommeries, par des clameurs & des menaces, excercent une certaine tirannie ſur le Vulgaire, & qui oſent ſe comparer aux hermites Paul & Antoine. Je ne me ſuis arretée que trop ſur ces ſepulcres blanchis, ſur ces ingrats qui ſavent auſſi bien diſſimuler mes bienfaits, que faire ſemblant d'avoir la Religion dans le coeur.

Il

Il y a long tems que je différe à vous dire quelque chose des Princes & des Grans: ceux là sont tout oposez aux fourbes, aux imposteurs dont je viens de parler: ils me cultivent sans fard, sans deguisement, & avec toute la franchise qui convient à leur rang. Si ces heureux Habitans de la haute Region avoient seulement une demi-once de sagesse, y auroit il rien de plus triste, rien de plus à eviter que leur état? Quiconque se donnera la peine de reflechir attentivement sur les devoirs d'un bon Monarque, il tremblera à la vuë d'une Couronne, bien loin de vouloir se procurer par le parjure, par le parricide, par toute sorte de crimes, un fardeau si horriblement pesant. En quoi consistent les engagemens d'un homme qui commande à toute une Nation? Travailler jour & nuit pour le bien commun, & ne joüir jamais de soi; ne s'ecarter en rien des loix; conoitre par soi-même, ou par des yeux bien surs, l'integrité des Officiers & des Magistrats; se souvenir qu'on est en spectacle au dedans & au dehors; & que, comme un Astre salutaire, on peut par des moeurs bien reglées, influër utilement sur les choses humaines; ou, comme une

Comête funeste, causer les plus grans malheurs; n'oublier jamais que les vices, & les crimes des sujets sont infiniment moins contagieux que ceux du Maitre; se redire chaque jour que le Prince est dans une elevation où, s'il donne mauvais exemple, sa conduite est une peste qui se communique, & qui fait du ravage; faire reflexion que la fortune d'un Monarque le met continuellement dans l'occasion de quiter le bon chemin, qu'il a à combatre les delices, l'impunité, la flaterie, le luxe, & qu'il ne sauroit trop veiller, ni trop se roidir contre tout ce qui peut le seduire; enfin, rapeller souvent en sa memoire, qu'outre les embuches, les haines, les craintes, les dangers aux quels le Prince est exposé à tout moment de la part de ses sujets, il doit comparoitre tôt ou tard devant le Roi des Rois qui lui demandera un compte exact de tout, & avec une rigueur proportionnée à l'etenduë de la domination du Monarque. Je le repéte donc: si un Prince faisoit attention à tout cela, & il la feroit sans doute s'il étoit sage, il n'auroit aucun repos dans la vie. Mais j'y ai pourvû: à la faveur de mon inspiration les Princes se reposant de tout sur le destin, & sur leurs Mi-

Miniſtres, vivent dans la molleſſe, & n'admettent auprès d'eux que des Gens propres à les divertir, & à les preſerver de tout chagrin & de toute inquietude. Ils croïent remplir ſufiſamment les obligations d'un bon Roi, en prenant tous les jours le divertiſſement de la chaſſe, en nouriſſant de beaux chevaux, en vendant à leur profit les charges & les emplois, en mettant en oeuvre des expediens pecuniaires pour devorer la ſubſtance des peuples, & pour s'engraiſſer du ſang de leurs ſujets: il eſt vrai qu'ils gardent quelques meſures ſur le dernier article: on allegue des raiſons de beſoin, des pretextes de neceſſité; & quoi que dans le fond, ces exactions ſoient un pur vol, on leur donne une aparence de juſtice & d'equité; on dit des douceurs au Peuple, on le nomme ſes bons, ſes fidéles, ſes affectionez ſujets; & pendant qu'on les depouille d'une main, on les careſſe de l'autre, pour prevenir leurs plaintes, & pour les acoutumer peu à peu à la Tirannie. Sur ce pié là je vous fais une ſupoſition: figurez vous ſur le Trône, & vous vous figurerez ce qui n'eſt que trop reel, & que trop ordinaire, repreſentez vous donc un homme ignorant dans la conoiſ-

ſance des Loix, preſque ennemi du bien public, & qui ne viſe qu'à ſon interêt perſonnel; eſclave de ſes plaiſirs; mepriſant l'erudition; ne pouvant ſoufrir qu'on lui diſe ſes veritez, qu'on lui parle ſincerement; ne s'embaraſſant de rien moins que du bonheur de ſes ſujets; ne ſuivant que ſa paſſion; meſurant toutes choſes, par ſon utilité. * Mettez à cet homme là le Collier d'or, ornement qui ſignifie l'aſſemblage, l'union, l'enchainure de toutes les vertus: mettez lui la Couronne enrichie de pierres precieuſes, ce qui l'avertit qu'il doit ſurpaſſer les autres en toute ſorte de vertus heroïques: mettez lui le Sceptre à la main, ce Sceptre qui eſt le ſimbole de la juſtice, & d'une ame parfaitement incorruptible: enfin, donnez lui la Robe de pourpre, qui marque un amour pour les peuples, un zele ardent pour leur felicité. Si après cela, ſi ce Monarque vient à comparer ces habits Roïaux avec ſa mauvaiſe conduite, doutez vous qu'il n'ait honte de ſa parure, & qu'il ne craigne que quelque Railleur ne tourne en ridicule cet ajuſtement qui de ſoi eſt très ſerieux?

Venons aux Grans de la Cour: quelle bi-

* Voïez la figure ci-jointe.



bizare eſpéce d'hommes ! Il n'y a point d'eſclavage plus rempant, plus dégoûtant, plus mepriſable que le leur ; & cependant, ils regardent de haut en bas tous les autres Mortels. * Convenons,

K 3 pour-

* Voïez la figure à la page ſuivante.



pourtant qu'ils ſont fort modeſtes ſur un point ; c'eſt que ſe contentant de porter ſur le corps l'or, les pierreries, la pourpre, & tous les autres ſimboles de la ſageſſe, & de la vertu, ils cedent genereu-

reusement aux autres le soin d'être sages & vertueux. Ils ne conçoivent point de felicité plus grande que d'avoir permission de parler au Roi, le traiter de Seigneur & de Maître absolu, lui faire un compliment court & bien tourné, ne pas epargner les titres fastuëux de *Vôtre Majeste*, *Vôtre Altesse Roïale*, *Vôtre Serenité* &c. D'ailleurs, être toujours propre, magnifique, bien parfumé; sur tout, savoir flater delicatement, c'est là toute l'industrie, toute la dexterité des Courtisans. Quant à l'esprit & aux moeurs? Ce sont [1] de vrais *Phœaques*, ce sont [2] des Amans de Penelope: vous savez ce que le bon Homere en dit; la Nimphe Echo vous le redira mieux que moi. Le vil esclave du Monarque, qui souvent est lui même chargé des chaines de la Passion, ce vil Esclave, dis-je, (pourvû qu'il n'ait pas à faire sa cour, car alors il se leveroit au premier chant du Coq) dort jusqu'à midi: à peine le

1 De vrais Pheaques:] ils étoient si grossiers & si stupides, que, selon Homere, Ulisse leur fit accroire autant de prodiges qu'il voulut leur en debiter.

2 Des Amans de Penelope:] Homere les represente comme des gens qui donnoient tout à fait dans les plaisirs sensuels: après qu'ils eurent fait bonne chere, dit ce Poëte, ils ne penserent plusqu'à chanter & qu'à danser.

Monſeigneur eſt il eveillé; que ſon chapelain, qui epioit ce moment là, lui dit en poſte une Meſſe bien *depêchée*. Enſuite, on dejeûne; le diné ſuit de près: au ſortir de table, viennent le jeu, les filoux, les boufons, les courtiſans, les mauvaiſes plaiſanteries, & tous les autres plaiſirs nommez paſſetems: ces devots exercices ne ſe font pas ſans une ou deux collations: on ſoupe & on paſſe la nuit à boire: ainſi, ſans s'apercevoir qu'on n'eſt né que pour mourir, la vie s'envole rapidement; les heures, les jours, les mois, les années, les ſiecles; tout cela coule comme les minutes. Pour moi, il me ſemble que je ſors d'un grand repas quand je les ai vus: ils font gloire de ſi plaiſantes choſes! Cette Nimphe ſe croit plus Nimphe que les autres, par la raiſon que elle traine une plus longue queuë: quand ce Grand a donné des coups de coude pour fendre la foule, ils s'imagine qu'il y a moins de diſtance entre le Prince & lui: cet autre Courtiſan ſe felicite de ce que la chaine d'or qu'il porte au coû péſe plus que celles des autres, faiſant parade, non ſeulement de ſon opulence, mais auſſi de ſa force qui lui eſt commune avec un portefaix.

La vie des Princes & des Grans m'a conduit tout naturellement à celle des Papes, des Cardinaux, & des Evêques: il y a deja long tems que cette bande ſacrée imite par une brave emulation les Rois & leurs Satrapes; & on peut même dire que elle les a ſurpaſſé. * Or je voudrois, pour plaiſir, qu'un Evêque étudiât un peu ſon equipage, ſon harnois Pontifical: ce rochet qui, par ſa blancheur, deſigne l'innocence; Cette Coëffure à deux cornes atachées d'un ſeul noeu, ce qui marque une profonde conoiſſance des deux Teſtamens; ces mains gantées qui ſignifient un coeur epuré de toute contagion mondaine dans l'adminiſtration des Sacremens; cette Croſſe qui avertit qu'on ne ſauroit veiller aſſez ſur le troupeau confié; cette Croix qui eſt le ſigne d'une pleine victoire ſur les paſſions: ſi nôtre Prelat ſe rempliſſoit l'eſprit de toutes ces idées, & de pluſieurs autres que je ſuprime, n'eſt il pas vrai qu'il deviendroit maigre, pâle, rêveur, triſte? Il feroit pitié. Ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre: j'ai conſeillé à ces ſoi diſant ſucceſſeurs des Apôtres de prendre une route tout opoſée à

 cel-

* Voïez la figure à la page ſuivante.



celle de ces bonnes Gens ; & jamais on n'a mieux profité de mes avis. Nos *Illuſtriſſimes & Reverendiſſimes* font leur principale afaire de vivre agreablement : quant au Troupeau ? C'eſt à Jeſus-Chriſt d'en

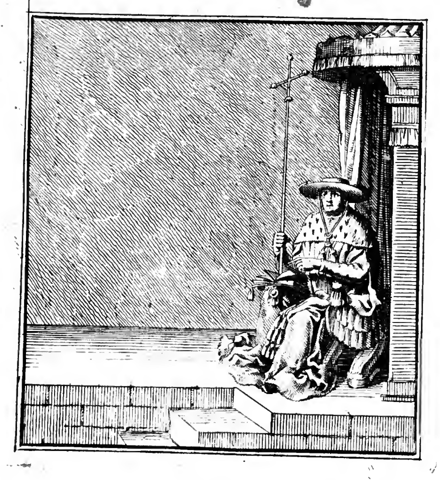
d'en prendre ſoin ; & d'ailleurs n'a-t-on pas les Archidiacres, les grans Vicaires, les Penitenciers, les Moines, tant d'autres bons & fidéles Mâtins qui prennent garde au Loup d'Enfer ? Les Evêques ont oublié que leur nom ſignifie à la lettre travail, peine, inſpection pour le ſalut des ames ; mais ils s'en ſouviennent très bien quand il s'agit d'argent.

Les venerables Cardinaux ſe vantent d'être decendus en droite ligne de l'Apoſtolat : s'ils alloient s'apoſtropher ainſi : pourquoi ne fais-je donc pas ce que les Apôtres ont fait ? Je ne ſuis pas le maitre des graces ſpirituëlles ; je n'en ſuis que le diſpenſateur ; & je rendrai bien tôt compte de mon adminiſtration. Que veut dire ce rochet d'une blancheur à eblouïr ? Rien autre choſe que la pureté des moeurs : que ſignifie cette ſoutane de pourpre ? Un ardent amour de Dieu : pourquoi cette *Cappe* de la même couleur, *Cappe* ſi ample, ſi large, ſi ſpacieuſe, qu'elle couvre même toute la mule du *Reverendiſſime*, encore en reſte-t-il pour couvrir tout à la fois le Cardinal, ſa Mule, & un Chameau ; ce grand & copieux etalage de parure marque une charité etenduë, & toujours prête a ſe-

courir, c'eſt à dire, enſeigner, corriger, exhorter, calmer la fureur des guerres, reſiſter aux mauvais Princes, repandre auſſi volontiers ſon ſang que ſes richeſſes pour l'Egliſe: mais à quoi bon ces gros revenus? Ceux qui pretendent repreſenter l'ancien College des Apôtres ne devroient ils pas imiter leur pauvreté? Un Cardinal qui feroit ces reflexions, ou rendroit bien vîte ſon chapeau, ou meneroit une vie laborieuſe, auſtere, pleine de chagrin, & d'anxieté, enfin ils vivroient en Apôtres.

* Proſternons nous à preſent aux pié du ſouverain Pontife, & baiſons religieuſement ſa Pantoufle. Les Papes ſe diſent les Vicaires de Jeſus-Chriſt: mais s'ils s'apliquoient à ſe conformer à la vie de Dieu leur Maitre; s'ils pratiquoient ſa pauvreté, ſes travaux, ſa doctrine, ſa croix, ſon mepris du Monde; s'ils vouloient ſeulement bien penſer à ce beau nom de *Pape* c'eſt à dire de *Pere*, & à l'epithéte de *très Saint*, dont on les honore, quelles gens ſeroient plus malheureux, Qui voudroit acheter, de tout ce qu'il a, ce Poſte ſuprême, ou quel homme y etant elevé, emploïroit l'epée, le poi-

* Voïez la figure ci-jointe.



poiſon, toute ſorte de violence pour s'y maintenir? Ils perdroient des biens innombrables, ſi la ſageſſe s'emparoit une fois de leur eſprit: que dis-je, *la ſageſſe?* S'ils avoient ſeulement un grain de ce ſel

dont parle le Sauveur : ces richeſſes immenſes, ces honneurs divins, cette vaſte domination, ce puiſſant patrimoine, ces victoires flateuſes : tant de dignitez, de charges, & d'offices à donner ; tant de taxes au dedans & au dehors ; tant de diſpenſes & d'Indulgences ; une Maiſon ſi nombreuſe en domeſtiques ; tant de delices & de plaiſirs. * En voila beaucoup ; & neanmoins ce n'eſt qu'une foible ebauche de la felicité Papale : au lieu de tant de biens viendroient les veilles, les jeûnes, les larmes, les prieres, les ſermons, les meditations, les ſoupirs, & mille autres maux de la même nature. Ajoutons à cela tant d'Ecrivains, tant de Copiſtes, tant de Notaires, tant d'Avocats, tant de Promoteurs, tant de Secretaires, tant de Banquers, tant d'Ecuïers, tant de Palfreniers, tant de Maquereaux (ſilence la deſſus, il faut epargner les oreilles chaſtes) enfin, une ſi prodigieuſe quantité d'hommes de toute condition qui ruïnent (qui honorent, voulois je dire) le Siege de Rome ; tous ces illuſtres Officiers de Saint Pierre mourroient de faim. Il ſeroit barbare, abominable, & encore plus deteſtable de rapeller à la beſace &

* Voiez la figure ci-jointe.



&au bâton, les ſouverains Monarques de l'Egliſe, ces veritables lumieres du Monde: c'etoit à Pierre & à Paul à vivre d'aumône & de travail: auſſi ſe repoſe t-on ſur eux de tout ce qu'il y a de penible; n'ont

n'ont ils pas assez de loisir pour y vaquer? Mais, tout ce qu'il y a de splendide & d'eclatant, de plaisir & de volupté, nos Saints Peres l'ont gardé pour eux, n'ont ils pas bien fait?

Il est dònc arrivé par mon moïen, qu'il n'y a pas de gens qui vivent plus dans la molesse, & dans l'indolence, que les Papes; & pourvû que leurs fonctions Episcopales consistent en des ornemens misterieux, & presque de theatre, en ceremonies, en titres fastueux de *Beatissime* de *Reverendissime* de *Saintissime*, en benedictions & en maledictions, ils se croïent quites avec Jésus-Christ, ils ne voïent pas ce qu'il pourroit avoir à leur demander. Ce n'est plus le tems de faire des miracles: enseigner le peuple, c'est une grande fatigue; expliquer l'Ecriture Sainte, cela put la crasse de l'Ecole; prier, il faudroit avoir du tems de reste; pleurer, cela ne convient qu'aux femmes; être pauvre, oh la vilaine chose! se laisser vaincre? il feroit beau le voir d'un homme qui croit accorder une grande faveur aux plus puissans Monarques lors qu'il leur permet de lui baiser les pié; enfin, mourir c'est la chose du monde la plus desagreable; & être atta-

ché

ché à une croix, il y a de l'infamie. Il ne reste donc aux Papes pour toutes armes, que [1] ces douces benedictions dont parle Saint Paul, (& je vous repons qu'ils n'en sont pas avares) que les interdits, les suspensions, les aggravations, les anathemes [2] les peintures vengeresses * & cette foudre terrible par laquelle un Saint Pere, quand il lui plait, livre les ames à tous les Diables, & leur fait faire un saut si rapide, qu'elles vont même quelques fois par delà l'Enfer. Nos très saints Peres en Christ, & ses Lieutenans Generaux, n'emploïent jamais avec plus de zele cet epouventable châtiment, que contre ceux qui, à l'impulsion de Satan qui pousse toujours à la plus noire sceleratesse, tâchent de diminuër, de ronger le patrimoine de Saint Pierre. Cet Apôtre disoit à son bon Maitre, *Nous avons tout abandonné pour te suivre*, en quoi

1 Ces douces benedictions :] Rom. c. 24. Qui par des paroles flateuses, & par des benedictions seduisent les innocens.

2 Les peintures vangeresses :] On expose à Rome le tableau d'un Excommunié, peint sur du linge, & represénté d'une maniere hideuse : il est assis, & a le visage d'un furieux : deux Diables à ses côtez, qui lui mettent une couronue de flamme : il a du feu sous les piés ; les inscriptions sont horribles ; & cependant les spectateurs trouvent cela fort divertissant.

* Voïez la figure à la page suivante.



quoi cet heureux Pêcheur n'avoit pas fait un ſacrifice fort conſiderable: mais depuis ce tems là il a fait une haute fortune: ſa ſainteté glorifiée poſſéde en propre, oui en propre, des terres, des vil-

villes, des impots, des douänes, des domaines &c. C'est donc principalement pour defendre & pour conserver cette riche aquisition, que les Pontifes damnent les Ames; mais, croïez moi, ils n'epargnent pas les corps: embrasez du zele de Jesus-Christ, ils levent l'etendart de Mars, & emploïent sans misericorde le fer & le feu: vous jugez bien qu'une telle guerre ne peut se faire sans effusion du sang Chretien: qu'importe? repondent les Papes, nous soutenons apostoliquement la cause de l'Eglise, & nous ne poserons point les armes, que nous n'aïons vengé l'Epouse de Jesus-Christ. Avec vôtre permission, Depositaires des Clefs celestes de la Science, & de la Puissance, l'Eglise a-t-elle de plus pernicieux ennemis que les Papes impies? Eux qui aneäntissent le Sauveur en ne le prêchant point; eux qui, par leurs loix lucratives le tiennent comme enchainé; eux qui alterent sa doctrine par des interpretations violentées; eux enfin, qui l'egorgent par leurs exemples pestilentiels.

Au reste: Comme l'Eglise Chretienne est née dans le sang, s'est confirmée par le sang, s'est augmentée par le sang, les Papes la gouvernent aussi par le sang, tout

tout de même que s'il n'y avoit plus de Jesus-Christ pour la proteger & pour la defendre. La Guerre est de sa nature quelque chose de si cruel, qu'elle conviendroit mieux aux bêtes feroces qu'aux hommes; de si furieux, que les Poëtes en ont attribué la source aux Furies des Enfers; de si contagieux, que les meilleures moeurs en sont infectées; de si inique, que les plus grans scelerats y sont beaucoup plus propres que les bons naturels; de si impie, qu'elle n'a nul raport avec Jesus-Christ, ni avec sa morale: cependant, certains Pontifes quitent toutes les fonctions Pastorales, pour se donner tout entiers à la guerre. On voit même parmi ces Pontifes guerriers [1] des Vieillards qui agissent avec toute la vigueur d'un jeune homme, n'aïant nul egard à l'argent, suportant courageusement la fatigue, & ne faisant pas le moindre scrupule de causer le bouleversement des Loix, de la Religion, de l'Humanité. Dans ces funestes conjonctures, on ne manque pas de trompettes: j'apelle ainsi, ces doctes Boutefeux, qui, pour faire leur cour, s'accommodent lâchement

1 Des Vieillards:] on croit que Erasme en veut ici à Jules II. qui étoit passionné pour la guerre, & qui fit bien du mal.

ment à l'humeur fougueuſe & ſanguinaire du *Saintiſſime* : ce qui eſt manifeſtement une fureur, ils le nomment zéle, pieté, valeur : ils trouvent des raiſons pour prouver que tirer l'epée, & l'enfoncer dans le coeur de ſon frere, ce n'eſt point enfraindre le grand commandement de la charité du prochain. Je ne ſuis pas encore bien informée ſi, en fait de guerre, les Papes ont pris exemple ſur quelques Evêques d'Alemagne, ou ſi ces Evêques n'ont fait en cela que s'autoriſer par la conduite des Papes : toujours eſt il certain que ces Prelats Germaniques y vont encore plus rondement : ſans s'embaraſſer du ſervice divin, des benedictions, ni de toutes les autres ceremonies de l'Epiſcopat, ils ne reſpirent que les armes, diſant même qu'un Evêque doit, pour l'honneur de ſa dignité, rendre l'ame à Dieu dans un combat. Les Prêtres ſont ordinairement animez du même eſprit : ne voulant pas degenerer de la ſainteté de leurs Prelats, avec quel courage n'endoſſent ils pas le harnois quand il s'agit de leurs dîmes; les epées, les javelots, les pierres, toutes les armes y vont. Ces Sacrificateurs ſont ravis quand, par quelques paſſages des Anciens,

ciens, ils peuvent alarmer les conſciences, & faire voir à la populace qu'on leur doit bien autre choſe que la Dîme :



mais de penſer à ce qu'on lit en tant d'endroits touchant leurs devoirs envers les

les peuples, c'eſt ce qui ne leur entre jamais dans l'eſprit. Ils devroient bien au moins ſe ſouvenir que leur tonſure les avertit qu'ils ont rompu avec le Monde, & qu'ils ne doivent s'occuper que des choſes du Ciel: mais ces Gens tout devouëz à la volupté s'imaginent avoir ſatisfait pleinement à leurs obligations, à *l'office du benefice*, comme ils parlent, quand ils ont dit leur Breviaire; & comment le diſent ils? Entre les dents, à toute bride: foi de Déeſſe, je ne ſaurois croire qu'aucun Dieu ni les entende, ni les comprenne; ils ne s'entendent pas eux mêmes les pauvres Clercs, ni en recitant, ni en chantant. Mais, & les Prêtres, & les Laïques ſont egalement bien inſtruits ſur le grand article de la recolte, ou du profit; & on repete ſi ſouvent en Chaire, au Confeſſionnal, & ailleurs, que *les Sacrificateurs ſont dignes d'un double honneur*; que *les Miniſtres de l'Autel doivent vivre de l'Autel*, on repéte, dis-je ſi ſouvent ces maximes ſacrées, que pas une femmelette les ignore. Pour ce qu'il y a de penible? Meſſieurs les Prêtres ſe le renvoïent les uns aux autres; c'eſt tout comme s'ils jouoient à la longue paume. Il en eſt des Eccleſiaſtiques à

peu

peu près comme des Princes : les Rois abandonnent à leurs premiers Miniſtres le ſoin du Gouvernement, & ceux-ci ont ſous eux quantité de Subalternes aux quels ils confient l'adminiſtration de l'Etat : de même, les Officiers du Sanctuaire ſe dechargent, par modeſtie, ſur le Peuple, du fardeau de la devotion & de la pieté ; le Peuple renvoïe ce poids à ceux qu'ils nomment *Gens d'Egliſe*, comme ſi à titre de peuple Chretien, la morale Evangelique ne le regardoit pas ; comme ſi les voeux du batême n'étoient pour lui, qu'une chanſon. De plus, les Prêtres, qui, comme s'ils étoient initiez au Monde, & non à Chriſt, ſe diſent *Seculiers*, laiſſent aux *Reguliers* l'ouvrage dificile de la Pieté : les Reguliers en font l'occupation des Moines ; les Moines relâchez s'en repoſent ſur les Moines reformez ; tous pretendent d'un commun accord, que la devotion n'apartient qu'aux Mendians ; & les Mendians renvoïent la balle aux Chartreux dans la retraite des quels on peut dire que la pieté eſt effectivement comme enſevelie, tant ils ont ſoin de ſe cacher au Monde. Telle eſt auſſi la conduite des Generaux dans la Milice Clericale : les

Pa-

Papes, gens actifs & infatigables à moiſſonner l'argent, ſe dechargent ſur les Evêques de ce qu'il y a de rude dans l'Apoſtolat; les Evêques, ſur les Curez; les Curez, ſur leurs Vicaires; les Vicaires ſur les Freres Mendians; & les Mendians renvoïent l'éteu aux Bergers ſpirituels qui ſavent ſi bien tondre les brebis, & profiter de la laine.

Mais juſqu'où la matiere ne m'a-t-elle pas emporté? Après tout, il n'eſt point de mon ſujet d'examiner à fond la vie des Prelats, & des Prêtres: j'ai pour but de faire mon éloge, & non de ſatiriſer les autres: par les louänges, qu'en qualité de *la Folie*, je donne aux mauvais Princes, vous croiriez peut-être que je veux cenſurer les bons. Je ne vous ai donc donné une idée ſuperficielle de chaque condition, qu'afin de montrer evidemment, qu'aucun homme ne peut vivre heureux, s'il n'eſt initié à mes miſteres, & s'il ne participe à mes faveurs. J'en prens la Fortune à temoin: cette Deëſſe du bonheur, & du malheur, toute capricieuſe qu'elle eſt, prend plaiſir à ſeconder mes intentions: n'eſt elle pas auſſi bien que moi, l'ennemie mortelle des ſages? Et pour ce qui eſt des fous, la

Fortune leur prodigue ſes graces, & vient même ſouvent les trouver dans leur lit. Vous avez ſans doute oui parler



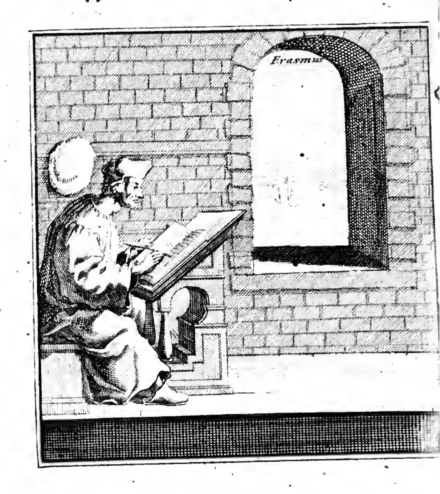
d'un certain Timothée, Duc d'Athêne: il fut le plus fortuné des hommes, juſqu'à

qu'à conquerir & ravager des villes en dormant: mais dès qu'il commença d'attribuër son bonheur à son merite, il tomba dans la derniere infortune. Ne dit on pas communement que tout reüssit aux Fous, & que le mal même leur tourne à bien. Il en est tout au contraire des Sages: on a dit d'eux proverbialement, *il est né comme Hercule, le quatriéme de la Lune; & n'a que de la peine à esperer. Il est monté sur le cheval de Sejan, il se rompra le coû. Son or est de Toulouse, il lui portera malheur.* C'est trop de proverbes; on croiroit que j'ai pillé les commentaires de mon Erasme.*

Je me remets donc dans mon chemin. La Fortune aime ces gens qui ne reflechissent point; elle se plaît à faire du bien aux etourdis, aux temeraires, à ceux qui disent comme Cesar lors qu'il passa le Rubicon, *le dez en est jetté.* La Sagesse ne sert qu'à inspirer la timidité: aussi la condition d'un vrai Philosophe fait elle compassion aux bien sensez: la tête remplië de ses belles & solides speculations, tant Phisiques que morales, son estomac crie famine, & le necessaire lui manque: on le neglige, on le meprise, on le haït,

 on

* Voïez la figure à la page suivante.



on l'a en horreur. Les Fous abondent en ces metaux precieux qui ſont l'ame, & le grand mobile de la Societé Civile; on les eléve aux emplois publics; en un mot, ils fleuriſſent en tout. En effet: celui qui

qui met ſon bonheur à être bien venu chez les Grans, chez ces Idoles de pierreries, qui ſont mes principaux eſclaves, rien ne lui ſeroit plus inutile que la Sageſſe, puis qu'il n'y a rien de plus deteſté dans les Cours, & dans les Palais. * Vous voulez vous enrichir par le commerce ? Renoncez donc à la Sageſſe : pourriez vous, ſans un violent remors, faire un faux ſerment ? Dès qu'on vous ſurprendra en menſonge, vous rougirez ; enfin, pour peu que vous aprouviez ces âpres & cuiſans ſcrupules des Sages ſur le vol & l'uſure, vous ne vivrez jamais en repos avec vous même. Si vous aſpirez aux dignitez & aux biens de l'Egliſe, les chevaux, & les ânes reüſſiſſent mieux que les Philoſophes dans cette ambition là. Aimez vous la volupté ? Les Femmes, qui en ſont le principal objet, courent après les Fous, & fuient les Sages comme des Scorpions. Enfin, quiconque veut jouïr des plaiſirs de la vie, doit commencer par n'avoir aucune liaiſon avec les Sages, il doit frequenter plutôt des gens de la lie du peuple. Pour raſſembler tout ce detail en une ſeule idée, tournez vous de tous les endroits : Papes,

L 3 Prin-

* Voïez la figure à la page ſuivante.

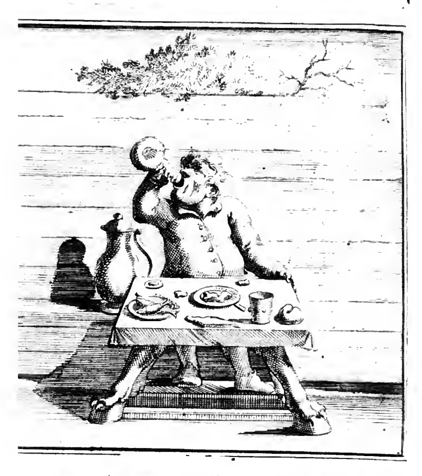


Princes, Juges, Magiſtrats, Amis, Ennemis, Grans, Petits, tout ne roule que ſur l'argent comptant; & comme le Philoſophe, au neceſſaire près, ne fait pas plus de cas de cette matiere que de la bouë, il ne

ne faut pas s'etonner si personne ne veut de son commerce.

Mais quoi que mon eloge soit un fond absolument inepuisable, il n'est pas juste, neanmoins, que j'abuse de vôtre patience, & que je pousse cette Declamation plus loin. Je vais donc vous delivrer du travail de l'attention. Accordez moi seulement encore une petite grace; il y va de ma gloire. Il y aura ici des Sages (car les Mauvais sont toujours mêlez parmi les Bons) qui diront que je ne suis belle qu'à mes yeux, & Messieurs les Legistes ne manqueront pas de me reprocher que je ne cite point. Citons donc comme eux, à tort & à travers. Premierement, on ne peut revoquer en doute ce proverbe si conu, *quand la chose est absente, il est fort bon de la representer*: ce qui se confirme très bien par cette maxime qu'on enseigne même aux enfans; *c'est une grande sagesse de savoir contrefaire le fou bien à propos*. Jugez de là s'il ne faut pas que la Folie soit un grand bien, puis que les Savans donnent tant de louanges à son ombre trompeuse, & à sa seule image. Mais Horace, qui se nomme lui même le luisant & gras pourceau d'Epicure, dit la chose plus naturellement, lors qu'il

ordonne *de mêler la Folie avec la Sageſſe*: j'avouë qu'il veut que cette folie ſoit courte ; mais en cela il n'en a pas plus d'eſprit. Le même Poëte dit dans ſes



Odes, *c'eſt un plaiſir d'être fou quand il faut.*

faut. Ailleurs; *il aime mieux paroître extravagant*, *& ignorant*, *que d'être sage*, *& enrager*. Homere, qui par tout louë beaucoup son Telemaque ne laisse pas de le nommer quelque fois *Sot enfant*; & les Tragiques donnent volontiers le même nom aux jeunes gens, cette epithéte de *sot* ou *d'imprudent* étant de bon augure. Quel est le sujet de la sacrée Iliade? Ne sont-ce pas les fureurs, & les folies des Rois & des Peuples? Ciceron n'a jamais pensé plus heureusement pour moi que lors qu'il a dit, *tout est plein de folie*. Or vous ne doutez pas que plus un bien est etendu, plus il est excellent.

Peut être que ces Auteurs seront de nulle autorité chez les Chretiens. Hé bien! si vous le trouvez bon, j'apuirai, ou, pour m'exprimer à la Theologienne, je fonderai mon Eloge sur le temoignage même de la Sainte Ecriture. Permettez moi cela, Messieurs nos Maitres, je vous le demande humblement. Y pensai-je? L'entreprise est très dificile, & demanderoit pour le moins une bonne invocation des Muses: d'un autre côté, il y auroit de l'injustice à faire decendre une seconde fois ces neuf Pucelles de leur Mont Helicon; il y a bien loin d'ici,

voiez vous. D'ailleurs, là matiere que je vais traiter n'est pas du district d'Apollon. Ce feroit donc bien le meilleur, si, pendant que je ferai ici la Theologienne, & que je marcherai sur les epines, l'esprit de Scot vouloit passer de sa Maison de Sorbonne dans mon ame, oui ce bienheurex esprit plus pointu que le porc-epic, plus piquant que le herisson: quand j'aurai fini, * qu'il s'envole où il voudra, même chez les corbeaux. Plût au Ciel qu'il me fût permis de changer aussi de visage, & d'avoir l'honneur de me voir habillée à la *Docterale!* Je crains une chose: quand on me verra debiter tant de Theologie, ne me soupçonnera-t-on point d'avoir forcé & pillé les coffres de *Magistrorum Nostrorum?* Mais, il n'est pas, ce me semble fort etonnant, qu'aïant depuis tant de siecles, une amitié si etroite avec les Theologiens, j'aie atrapé un peu de leur *hautissime* Science. Pourquoi non? Priape, ce garde-j'ardin, & Dieu de petite cervelle, ecoutant son maitre qui lisoit tout haut du Grec, en foura quelques mots dans sa memoire, & les retint comme un Docteur. Et ce Coq de Lucien? Qui aïant vecu long-tems avec

* Voïez la figure ci-jointe.



avec les hommes, articula tout d'un coup & parla comm'eux. Mais ça, commençons sous les auspices de la Fortune. * L'Ecclesiaste, Chapitre premier, L. 6

ver-

* Voïez la figure à la page suivante.



verſet....attendez, verſet.... Oh! je l'ai oublié, auſſi bien que la page, la ligne &c. (car pour citer Theologiquement, il ne faut rien omettre) L'Eccleſiaſte, donc, a ecrit, *LE NOMBRE DES*

DES FOUS EST INFINI. Or ce nombre infini n'embrasse-t-il pas generalement tous les hommes? excepté peut être quelques uns, encore doutai-je fort qu'on les ait jamais vûs. Mais Jeremie avouë la chose plus ingenûment: *tous les hommes*, dit il, *Ch.* 10. *sont devenus fous à force de sagesse.* Il atribuë la sagesse à Dieu seul, & laisse à tous les hommes la Folie en partage. Un peu plus haut, il dit, *que l'homme ne se glorifie point dans sa Sagesse!* Pourquoi cela, Saint & divin Oracle de l'avenir? C'est, repondra-t-il, par ce que l'homme n'à point de Sagesse. Revenons à l'Ecclesiaste: lors qu'il fait cette morale & pathetique exclamation, *Vanité des vanitez, & tout est vanité!* A vôtre avis, Messieurs, ce Monarque eclairé du Ciel, ne declaroit il pas sans biaiser, que la vie humaine n'est, comme je l'ai insinué tant de fois, n'est qu'un jeu de la Folie? N'etoit-ce pas dire precisement ce que Ciceron a repeté depuis, à ma grande Louänge, *tout est plein de Folie?* Quand le même Ecclesiaste dit encore, *le Foû change comme la Lune, le Sage est stable comme le Soleil:* que veut il dire? N'est-ce pas que tous les hommes sont foux, & qu'à Dieu

ſeul apartient le titre de Sage? En effet, les Interpretes entendent par la Lune la Nature Humaine; & par le Soleil, ils entendent Dieu, qui eſt la ſource de toute Lumiere. Le ſauveur apuïe cela dans ſon Evangile, lors qu'il dit que l'epithete *de Bon* ne convient qu'à Dieu. Or, ſelon les Stoïciens, *Sage* & *Bon* ſont deux termes reciproques, & qui ſignifient la même choſe; *Ergo*, tous les hommes etanr mauvais, ils ſont, par une conſequence neceſſaire, ils ſont tous fous. *

De plus, Salomon, Chap. 17. *La folie eſt joïe au foû*; par où il confeſſe ouvertement que ſans la folie, il n'y a rien d'agreable en ce Monde-ci. Dans un autre endroit: *avancer en Science c'eſt avancer en douleur, & où il y a beaucoup de ſens, il y a beaucoup d'indignation.* Cet excellent Predicateur ne repete-t-il pas la même penſée au Chap. 7. *La triſteſſe loge dans le coeur des Sages, & la joïe, dans le coeur des fous.* Non content d'avoir apris à fond la Sageſſe, il a été auſſi curieux de me conoitre: vous croïez peut être que je badine? Ecoutez l'Oracle, Chap. 1. *Je me ſuis apliqué à conoitre la prudence & la doctrine, les erreurs &*

* Voïez la figure ci-jointe.



& la folie. Vous remarquerez, s'il vous plait, ſur cet endroit là, que c'eſt pour me rendre l'honneur qui m'eſt dû, qu'il me nomme la derniere, & je le prouve. L'Ecrivain eſt Eccleſiaſte: or dans l'ordre

dre de l'Eglise, & suivant son Ceremonial, le premier en dignité est le dernier en rang, conformément au precepte de Jesus-Christ.

Mais que la Folie ait plus de dignité que la Sagesse, c'est ce que l'Auteur *de l'Ecclesiastique*, quel qu'il soit, montre evidemment au Chapitre 4. Avant de citer cet endroit là, je veux faire un marché avec vous, Messieurs, mes Auditeurs: j'en jure par Hercule; je me tairai là dessus, si vous ne repondez favorablement à mes questions: imitez ceux qui disputent avec Socrate, chez Platon. Ca je commence mon *induction*.

Je mets d'un côté les choses rares & precieuses; je place à l'oposite ce qu'il y a de commun & de meprisable: sur une telle suposition, je demande, lequel des deux est il à propos de renfermer soigneusement sous la clef, d'ôter de la portée d'un chacun? Vous ne dites rien? Vous voila tous à me regarder, comme des statuës? Vôtre Silence ne m'arretera pourtant pas: les Grecs répondent en François pour vous: *on ne craint point*, disoient ils en proverbe, *de laisser sa cruche à la porte*; & de peur que vous ne profaniez en rejettant cette sentence, je vous

vous avertis que c'eſt Ariſtote, ce Dieu de *Nos Maitres*, qui la raporte. Continuons: y auroit il ici quel-cun aſſez foû pour laiſſer de propos deliberé ſon or & ſes bijoux dans un chemin batu? Je n'en croi abſolument rien. Vous me paroiſſez tous gens à ſerrer vôtre tréſor dans le Cabinet, & dans le coin le plus ſecret du Coffre fort: vous n'expoſez que ce que vous ne vous ſouciez pas de perdre. Si donc la prudence veut qu'on mette en ſureté les choſes de prix, & qu'on abandonne au hazard ce qui ne coûte guere, je gagne ma cauſe, je triomphe: *l'Eccleſiaſtique* ordonne de decouvrir la Sageſſe, & de cacher la Folie: voici le texte: *l'homme qui cache ſa folie, vaut mieux que l'homme qui cache ſa Sageſſe.* Bien plus: l'Ecriture Sainte atribuë au Fou une genereuſe modeſtie, dont le Sage, qui ſe croit toujours meilleur que les autres, n'eſt point capable: c'eſt le ſens que je donne à ce paſſage de *l'Eccleſiaſte*, Chap. 10. *Quand le Foû ſe promêne, il croit que tous ceux qu'il rencontre ſont fous comme lui.* Admirez, je vous prie, cette candeur, cette ſincerité: naturellement tous les hommes ont grande opinion d'eux mêmes: mais la Folie rend l'Homme ſi hum-

humble, qu'il veut bien partager ſa vertu avec tous les autres hommes, & leur communiquer la gloire de ſon merite. En feriez vous autant? Point de flaterie; je ne vous croi pas encore à ce degré de perfection: Salomon ſe flatoit d'y être parvenu: *je ſuis*, dit il au Chap. 30. *le plus foû de tous les hommes.* Saint Paul, cet Evangeliſte, ce Convertiſſeur des Nations, n'a pas dedaigné mon nom: ne dit il pas aux Corintiens? *Comme foû? je le dis, je le ſuis plus qu'eux*, jugeant que c'etoit une honte d'être ſurpaſſé en folie. Sauvez moi, je ſuis perduë; j'entens nos Criards, *nos Brailleurs*. Folie, me diſent ils, tu es bien digne de ton nom dans tes interpretations, auſſi bien que dans tout le reſte! La penſée de l'Apôtre n'eſt rien moins que ce que tu forge. Il ne viſe nullement à perſuader qu'il eſt plus foû que les autres: mais après avoir dit, *ils ſont Miniſtres de Chriſt, & moi auſſi*, ſentant bien qu'il ne ſe vantoit pas aſſez, il ajoute, *je le ſuis plus qu'eux*: & pour lever le ſcandale que cette declaration pouvoit donner, Saint Paul s'accuſe de folie en cela, par ce qu'il n'y a que les Fous qui aïent permiſſion de dire tout.

Diſputez, *Ergoteurs*, Chicanez tout vô-

vôtre foû fur le fens de ce paffage là : pour moi, je marche à la lumiere de ces grans, ~~de ces gros & gras, de~~ ces renommez Theologiens avec qui la plûpart des Docteurs aimeroient mieux tomber dans l'erreur, que de conoitre la verité avec ces gens [1] à trois langues ; on en fait cas comme des pies & des perroquets. D'ailleurs, j'ai pour moi [2] un glorieux Theologien ; je ne le nommerai pas ; nos *Caqueteurs* ne manqueroient jamais de citer le proverbe, *l'ane à la lire.* Ce Docteur explique *Magiſtralement*, *theologalement* ce paffage, *je le dis avec moins de fageffe, je le fuis plus qu'eux* : il en fait un nouveau Chapitre, &, ce qui demande une dialectique confommée, il ajoute une nouvelle fection : voici en forme & en matiere les paroles de mon Theologien : * *Je le dis moins fagement*, c'eft à dire, fi je vous parois fou, lors que je me compare aux faux apôtres, vous me trouverez encore plus foû de me preferer à eux. Puis le Docteur, comme s'il

1 A trois langues :] l'Hebreu, le Latin, & le Grec.

2 Un glorieux :] cette epitête eft equivoque, & fignifie à la fois un homme qui fe vante, & un homme qui a de la reputation.

3 L'ane à la lire,] ce Theologien fe nomme Nicolas de Lire.

* Voïez la figure à la page fuivante.



s'il extravaguoit, ſe jette tout d'un coup ſur une autre matiere. Mais, que je ſuis folle de me tourmenter l'eſprit ſur l'interpretation d'un ſeul Theologien! Nos *Oraculiſtes* n'ont ils pas aquis un droit public

blic d'etendre le Ciel, c'eſt à dire, l'Ecriture, comme une peau? S'il faut en croire ce ſavant Saint Jerôme qui poſſedoit cinq langues, Saint Paul, lui même, uſoit de ce droit; & il y a dans ſes divins Ecrits des choſes qui ſemblent contraires aux Livres Sacrez, & qui ne paroiſſent plus telles, quand on lit ces citations à leur ſource. Jugeons des fraudes pieuſes de ce grand Apôtre par celle-ci: les Atheniens avoient conſacré un Autel avec cette inſcription, *AUX DIEUX DE L'ASIE, DE L'EUROPE, ET DE L'AFRIQUE, AUX DIEUX INCONNUS, ET ETRANGERS.* St. Paul tronque *l'Inſcription*; il prend ce qu'il croit avantageux à la Religion Chretienne, & laiſſe tout le reſte; encore ces deux mots, *AU DIEU INCONNU*, qui ſont le texte de ſa Predication, il ne les raporte pas fidelement. Les Theologiens d'aujourd'hui veulenr aparemment mettre cet exemple à profit: rien n'eſt plus ordinaire que de les voir aracher dans quelque endroit d'un Auteur, cinq ou ſix paroles, & d'en alterer le ſens, pour peu que elles les accommodent: cependant, quand on vient à confronter la copie avec l'original, à
join-

joindre la citation avec ce qui la ſuit, on trouve que l'Auteur cité n'a point voulu dire ce qu'on pretend, & ſouvent même, qu'il a penſé tout le contraire. C'eſt pourtant ce que Nos Maitres font, & cela avec une impudence ſi heureuſe, que les Juris-conſultes, gens qui ſe plaiſent à citer bien ou mal à propos, leur en portent envie.

Comment cette ruſe ne reüſſiroit elle pas à ces Guerriers Spirituëls? Ils peuvent tout eſperer après la reüſſite de ce grand Theologien dont je vous ai parlé: ouf! ſon nom m'eſt venu ſur la langue; mais je crains *l'ane à la Lire*: ce Docteur a interpreté dans l'Evangile de ſaint Luc un endroit, où il s'accorde avec l'eſprit & l'intention de Jeſus-Chriſt, à peu près comme le feu s'accorde avec l'eau. * Je m'en raporte à la juſteſſe de vôtre diſcernement. Dans le tems d'un extrême danger, tems au quel les bons Clients ſont plus aſſidus auprès de leurs Patrons pour offrir leurs ſervices, le ſauveur voulant elever ſes Diſciples au deſſus de toute confiance dans les ſecours humains leur fit cette demande: quand je vous ai envoïé, vous à-t-il *manqué quelque choſe?* Ils

* Voïez la figure ci-jointe.



Ils n'avoient pourtant, ni argent de voïage, ni souliers pour se garantir des epines & des caillous, ni sac de provision contre la faim. Les Apôtres aïant repondu qu'ils avoient trouvé leur necessaire

re

re par tout; *à present*, dit le Sauveur, *celui de vous qui a un ſac petit ou grand, qu'il le laiſſe là, & celui qui n'a point d'epée, qu'il vende ſa tunique, pour en acheter une.* Toute la Doctrine Evangelique ne roulant que ſur la manſuetude, la patience, le mepris de la vie, il faut s'aveugler pour ne pas entrer ici dans la vuë & dans le but de Jeſus-Chriſt: ce legiſlateur voulant mettre ſes lieutenans, ſes Ambaſſadeurs dans une diſpoſition parfaitement Apoſtolique, cherche à les detacher generalement de toutes les choſes d'ici-bas: ce n'étoit pas aſſez qu'ils ſe paſſaſſent de ſouliers & de biſſac, ils devoient auſſi depouiller leur habit, ce qui marquoit ſans doute cet entier degagement de coeur avec lequel ils devoient entrer dans la carière de l'Apoſtolat. Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt ordonne à ſes Diſciples d'acheter une epée, mais quelle ſorte d'epée? Quoi? Ce fatal & funeſte inſtrument de brigandage, de parricide, de vengeance, de meurtre? Non pas même de defenſe: c'eſt cette epée de l'eſprit qui penétre juſques au fond de l'ame, & qui coupe tellement toutes les paſſions, que la Pieté domine & regne dans le coeur. Or voïez, je vous prie,

com-

comment nôtre celebre *Ane à la lire* a tordu cet endroit là : il entend par l'epée le droit de se defendre dans la persecution : par ce petit sac, il entend la provision des vivres, comme si le Sauveur, aïant changé de sentiment, retractoit son ordre, s'etant apercû que ce n'etoit pas là pourvoir assez à la splendeur & à la dignité de ses Missionnaires. Ce legislateur ne se souvenoit il donc plus de sa Morale ? Il avoit declaré si formellement à ses Disciples qu'ils seroient bien heureux, s'ils soufroient patiemment les infamies, les outrages, les suplices ; il leur avoit defendu toute resistance contre les agresseurs ; il leur avoit dit que le vrai bonheur étoit pour les debonnaires, & nullement pour les superbes ; enfin, il les avoit exhortez, par l'exemple des moineaux & des lis, à s'abandonner entierement à la Providence. Le sauveur avoit donc oublié tout cela ? Par un esprit tout contraire, il commande aux Apôtres de porter l'epée, de vendre l'habit pour en acheter une, & d'aller plutôt tout nuds, que de marcher sans armes. Comme nôtre subtil *Commentateur* renferme dans l'epée tout ce qui peut servir à repousser la force, il entend aussi

par la bourse tout ce qui concerne les commoditez de la vie: ainsi, cet Interprête de l'esprit de Dieu fait paroitre sur le theatre du Monde les Apôtres armez de pié en cap pour prêcher un Crucifié; il les charge, comme des soldats, de gibeciere, de valise, de paquet, de tout ce qu'il faut pour ne pas jeuner en chemin.

* Mais pourquoi Jesus-Christ, après avoir commandé à ses Disciples de vendre jusqu'à la chemise (exclusivement neanmoins, & je le croi de même,) pour acheter une epée, leur ordonne-t-il ensuite, grondant & comme en colere, de la remettre dans le foureau? Pour quoi les Apôtres, du moins à ce qu'on sache, n'ont ils jamais tiré l'epée contre la violence des Païens? Ils auroient été obligez en conscience de le faire, s'ils en avoient reçû un commandement formel: le fameux Theologien ne s'est nullement embarassé de toutes ces objections. Il y a un autre Docteur; je ne le nommerai point; c'est par respect, quoi que, pourtant, il ne soit pas de la Canaille *Scientifique*: ce bon homme fait le plus plaisant saut qu'on puisse imaginer: le prophéte Aba-

* Voïez la figure ci-jointe.



Abacuc a dit, *les peaux de la terre de Madian ſeront en trouble*: il eſt clair comme le Soleil, que l'Inſpiré parle des tentes du camp des Madianites; mais ce Theologien, s'abuſant ſur le mot *de peau*, ex-

plique ce passage par l'ecorchure de Saint Barthelemi.

J'assistois l'autre jour à une dispute de Theologie (car je manque très rarement à cette sorte de combats) quel-cun aïant demandé comment on pourroit prouver par l'Ecriture sainte, qu'on doit emploïer plutôt contre les heretiques la voïe du fagot & du feu, que celle du raisonnement & de la persuasion, un vieillard fronçant le sourcil, & lequel à son air rude & arrogant on reconoissoit aizement pour Theologien, repondit sur un ton d'indignation, *C'est Saint Paul, oui Saint Paul lui même qui a fait cette sage loi: n'a-t-il pas dit expressement?* Evitez l'Heretique après l'avoir repris une & deux fois. Comme il repetoit souvent & à haute voix les mêmes paroles, tout le monde le crut saisi d'un accès de phrenesie; mais à la fin, il donna le mot de l'enigme: êtes vous donc, s'ecria-t-il, d'une ignorance assez crasse, pour ne savoir pas que ce terme *devita*, evitez, se forme en Latin de la preposition *de* & du nom substantif *vita*, comme qui diroit, *hors de la vie*: *Ergo* saint Paul a commandé de bruler les heretiques, & de jetter leur cendre au vent.



Une etimologie ſi neuve fit rire quelques uns: mais d'autres la trouverent profonde, & vraiment Theologique. Ce *Barbon*, s'apercevant que tous les ſufrages de l'Aſſemblée n'etoient pas pour

lui, lança l'argument decisif. Il est ecrit, dit il, *ne laisse point vivre le mal-faisant*: or tout heretique est mal-faisant: *Ergo* &c. Alors chacun d'admirer l'esprit du Docteur, & son judicieux *Ergo* fut universellement aplaudi: & même aucun des auditeurs ne se souvint que cette loi regardoit uniquement les sorciers, les enchanteurs, les magiciens, genre d'hommes que les Hebreux designent par le terme, *mal-faisant*: il faudroit aussi condamner au feu tous les coupables & tous les pecheurs. Mais ne suis-je pas folle de m'amuser à ces bagatelles? Le nombre en est si grand, que Chrysippe & Didime n'ont pas ecrit plus de Sotises, quoi qu'ils aient fait une quantité prodigieuse de volumes, l'un sur la Dialectique; l'autre, sur la Grammaire. Je vous prie seulement de me rendre justice sur une chose: s'il est permis à ces divins Maitres de s'ecarter ainsi du bon sens, & de la verité; à combien plus forte raison, n'etant qu'une ombre de Theologienne, devez vous pardonner mon inexactitude dans les citations?

Je reviens, enfin, à saint Paul: cet Apôtre dit parlant de soi, *Vous suportez volontiers les foûs.... Recevez moi comme*

un fou..... Je ne parle pas selon Dieu, mais comme si j'etois fou.... Nous sommes fous pour Jesus-Christ. Un Auteur de ce poids-là dire tant de bien de la Folie ? Quelle gloire pour moi ! saint Paul n'en demeure pourtant pas encore là : il va jusqu'à ordonner la folie comme une des choses les plus necessaires au salut ; *Celui d'entre vous qui se croit sage, qu'il embrasse la folie pour trouver la sagesse.* Dans saint Luc Jesus-Christ n'apelle t-il pas *fous* les deux Disciples qu'il joignit en chemin après sa Resurrection ? Cela me surprend beaucoup moins que ce que l'Apôtre dit, *la folie de Dieu vaut mieux que toute la sagesse des hommes.* Or, suivant l'interpretation d'Origéne, on ne peut pas raporter cette folie à l'opinion des hommes, non plus que cet autre passage, *le mistere de la Croix est folie à ceux qui perissent.* A quoi bon me fatiguer par toutes ces recherches ? l'Homme Dieu s'adressant à son Pere dans les Pseaumes, ne lui dit il pas, *Tu conois ma folie ?* Ce n'est pas peut être sans sujet, ou pour mieux dire, c'est aparemment par cette raison là que les plus Fous sont les favoris de Dieu. Dans un sens, il en est de l'Etre supréme comme des Princes de la

Terre: ordinairement, ces Dieux mortels n'aiment pas les hommes de droiture & de probité: [1] Cesar se defioit plus de Brutus, & de Cassius, que d'Antoine quoi que très-debauché; [2] Neron ne pouvoit soufrir Seneque: * [3] Platon echouä auprès de Denis le Tyran: tout au contraire les Maitres du Monde se plaisent avec les esprits épais, simples, grossiers. De même le Dieu-Homme condamne & deteste toujours ces sages qui mettent tout leur apui en leur Philosophie. Saint Paul le declare net, & sans la moindre ambiguité: *Dieu a choisi dans le Monde ce qu'il y a de foû.... Dieu a jugé à propos de sauver le Monde par la folie*; aparemment par ce qu'il ne pouvoit pas le reparer par la sagesse. Dieu dit lui même par la bouche du Prophete Esaïe, *je perdrai la sagesse des sages, & je reprouverai la prudence des prudens.* L'Humanité

1 Cesar:] comme on l'avertissoit de se precautionner contre Antoine, je ne me defie pas, répondit il, de ces gros ivroignes, je crains bien plus ces gens pâles & sobres, designant par la Brutus & Cassius qui en effet l'assasinerent en plein senat.

2 Neron:] il fit mourir Seneque, parce que ce Philosophe qui avoit été son Precepteur, censuroit ses mauvaises moeurs.

3 Platon:] il fit tout exprès le voiage de Sicile, pour tâcher d'adoucir par la Philosophie l'humeur de Denis, Roi de cette ile; mais il ne put y reüssir.

* Voïez la figure ci-jointe.



nité de Jeſus-Chriſt ne rend elle pas graces à la Divinité d'avoir caché aux ſages le miſtere du ſalut, & de l'avoir revelé aux petits, c'eſt à dire aux fous, ſuivant la force & l'energie du terme Grec? Il

M 5 faut

mepris, & par injure, ſon nom aux gens ſtupides & groſſiers: dans cette comparaiſon, neanmoins, des Elus avec les Ouailles, Jeſus-Chriſt fait gloire du titre de *Berger*; il aime auſſi beaucoup celui d'agneau: Jean Batiſte le fit conoitre ſous ce nom là, *Voici l'agneau de Dieu*; & c'eſt auſſi ſous cette figure qu'il eſt repreſenté le plus ſouvent dans les Viſions Sacrées de l'Apocalipſe. *

Quelles conſequences tirerons nous de tout cela? Les voici: les hommes ſont fous, ſans même excepter ceux qui font profeſſion de pieté: Jeſus-Chriſt, qui eſt la Sageſſe du Pere, s'eſt rendu comme foû en s'uniſſant perſonnellement avec la Nature Humaine, de même qu'il s'eſt fait peché pour remedier au peché. Remarquez comment le Sauveur a rempli dignement ce plan là: il a reſolu dans ſon Decret eternel de racheter les hommes par la folie de la Croix: emploïant à l'execution de ce deſſein des Apotres idiots & groſſiers, il leur recommande ſoigneuſement d'eviter la Sageſſe, & d'embraſſer la Folie; il leur propoſe en exemple les enfans, les lis, la moutarde, les Paſſeraux, tous Etres ſans artifice, ſans

* Voïez la figure à la page ſuivante.

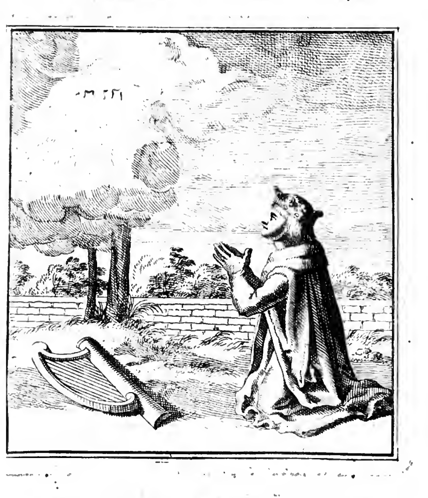


ſans inquietude, & qui ſuivent en tout les loix de la Nature, & la mechanique de ſes mouvemens. Ce Legiſlateur defend à ſes Diſciples de ſe préparer lors qu'il s'agira de paroitre devant les Grans: il

il ne veut point qu'ils s'embaraſſent de l'avenir, ni qu'ils obſervent la meſure du tems; le tout, de peur qu'ils ne s'apuïent ſur leur propre ſageſſe, & afin qu'ils ſe repoſent entierement ſur ſa providence. Ce fut par la même raiſon, que le grand Architecte de l'Univers defendit à cette belle paire d'Epoux qu'il venoit de faire & de marier, qu'il leur defendit, dis-je ſous peine de malheur & de mort, de toucher à l'arbre de Science, grand indice que la Science eſt le poiſon de la felicité: Saint Paul la rejette comme pernicieuſe, quand il dit que elle enfle le coeur: je croi que ſaint Bernard parloit ſelon le ſentiment de cet Apotre; car il nomme la montagne où le ſuperbe Lucifer avoit fixé ſa reſidence, *le mont du Savoir*. Autre preuve qui n'eſt pas à rebuter: il faut aſſurement que j'aïe du credit dans le Ciel: comment? On y obtient grace ſous mon nom, au lieu qu'on n'oſeroit emploïer la faveur de la Sageſſe. Un homme a-t-il peché avec conoiſſance de cauſe? Ne croïez pas qu'il s'aviſe d'alleguer ſes lumieres; il eſt trop heureux de prendre la Folie pour pretexte, & pour protectrice. C'eſt ainſi que Aron, au douziéme livre des Nombres,

ſi j'ai bonne memoire, demandant pardon pour ſa femme, s'ecrie, *Veuille, Seigneur, t'apaiſer envers nous, touchant cette faute que nous avons follement commis!* Saül ſe repentant à l'egard de David, *il paroit bien, lui dit il, que j'ai agi en foû:* * David, lui même, tâchant de flechir la vangeance Divine, *Seigneur*, dit il, *je vous ſuplie d'ôter cette iniquité du compte de vôtre ſerviteur, car nous avons fait follement*; voïez vous bien qu'il croïoit n'être point exaucé s'il n'alleguoit ſa folie, & ſon ignorance? Mais rien ne fait tant pour moi que la priere que le Sauveur fit ſur la Croix pour ſes ennemis, *Pere pardonnez leur*: ce Dieu mourant n'emploïa point d'autre raiſon d'excuſe, que la raiſon d'imprudence, *parce qu'ils ne ſavent ce qu'ils font*. De même, ſaint Paul à Timothée, *Dieu m'a fait miſericorde parce que mon incredulité etoit l'effet de l'ignorance*: Qu'eſt ce que cette *ignorance?* N'eſt-ce pas la folie, & non la malice? Quel eſt le ſens de ces paroles *Dieu m'a fait miſericorde parce que &c.* N'eſt ce pas inſinuër clairement que ſans le credit & la recommandation de la Folie, il n'y auroit point eu de miſericorde pour ſaint Paul.

* Voïez la figure ci-jointe.



Paul. Le Myſtique Pſalmiſte etoit auſſi des nôtres dans cet endroit que j'ai oublié de placer en ſon lieu ; *Daigne Seigneur, oublier les egaremens de ma jeuneſſe & mes ignorances.* Ce divin Chantre, l'a-

l'avez vous remarqué? S'excuse par deux endroits: par la jeunesse, âge dont je suis la fidele & inseparable Compagne; & par l'ignorance: Notez qu'il exprime la sienne par le nombre plurier; & cela, pour montrer la grande force de sa folie.

Pour sortir plus vîte d'un detail qui ne finiroit jamais, vous allez voir en racourci que la Religion Chretienne semble s'accorder parfaitement avec la Folie, & n'avoir nul raport avec la Sagesse. Comme c'est là un vrai Paradoxe, je ne suis pas assez deraisonnable pour demander d'en être cruë sur ma bonne foi; je viens donc aux preuves. Premierement, les jeunes gens, les vieillards, les femmes, & les sots, prennent plus de plaisir que les sensez, aux sacrifices, & aux autres ceremonies du Culte, d'ou vient qu'ils tâchent de s'aprocher de l'Autel le plus qu'ils peuvent; & qui leur donne ce zéle de devotion? L'impression toute machinale de la Nature. * En second lieu, les fondateurs de la Religion Chretienne, faisant profession d'une simplicité merveilleuse, etoient les ennemis declarez de l'etude des belles lettres. Enfin, il

* Voïez la figure ci-jointe.



il n'y a point de fous qui paroiſſent plus extravagans que ceux qui ſe ſont livrez tout entiers à l'ardeur de la Pieté Chretienne: ils répandent leur argent comme de l'eau; ils mepriſent les in-

ju-

jures; ils se laissent tromper; ils ne mettent aucune diference entre les amis & les ennemis; la volupté leur fait horreur; l'abstinence, les veilles, les larmes, les travaux, les outrages, voila ce qui les engraisse; un grand degoût pour la vie, grande impatience de mourir; enfin on diroit qu'ils sont absolument privez du sens commun, & que ce sont des corps qui vivent sans ame, & sans sentiment. Quel nom trouverons nous à cela, si le nom de Folie ne convient point? Les Juifs n'avoient ils pas fondement pour croire que les Apôtres avoient trop bû? Le juge Festus n'avoit il pas raison de prendre saint Paul pour un extravagant?

Mais puis que je me suis erigée ici, je ne sai comment, en savante & en raisonneuse, je veux soutenir la gageure jusqu'à la fin. Courage mon bel esprit! Soutenons devant ces Auditeurs, devant cette illustre assemblée de Fous, une nouvelle thése à la quelle on ne s'attend pas. Oui, Messieurs, je vais vous montrer que le bonheur des Chretiens, que cette felicité qu'ils cherchent avec tant de peines & de travaux, n'est qu'une espéce de folie & de fureur: vous me re-

regardez de travers, & l'indignation vous monte au visage? Doucement, doucement: ne nous arrêtons point aux mots; ce ne sont que des sons articulez & arbitraires: atachons nous seulement à bien examiner la chose. J'entre en matiere.

Le Sistême du Christianisme sur le vrai bonheur de la vie, est presque la même chose que le plan des Platoniciens. Suivant le principe fondamental de ces deux partis, l'ame est enfoncée dans le corps, elle est envelopée des liens de la matiere, elle est tellement entrainée par la pesanteur de la machine organique, que elle a une peine extrême à conoitre le Vrai, & encore plus à en jouïr. Par cette raison là, Platon definit la Philosophie, *la meditation de la mort*; car comme la Philosophie retire l'ame des objets visibles & materiels, aussi fait la mort. Sur ce pié là, tant que l'ame emploïe les organes du corps selon l'economie naturelle de ces deux substances distinctes, l'ame est saine & sage: mais lors que l'ame, rompant ses liens, tâche de s'enfuïr de sa prison, & de se procurer la liberté, alors on apelle cela *folie*; & si ce derangement vient de maladie, & de l'altera-
tion

tion des organes, alors tout le monde convient que c'eſt une fureur. Nous les voïons pourtant ces Fous trop heureux, nous les voïons predire l'avenir, poſſeder des langues & des ſciences qu'ils n'ont jamais apris, & faire voir en eux quelque choſe de divin. D'où peut venir un tel prodige? C'eſt ſans doute que l'ame devenuë un peu plus degagée de la ſervitude du corps, commence à montrer ſa force naturelle. Ne feroit-ce point là auſſi pourquoi, [1] les mourans parlent quelque fois en inſpirez.? Si l'amour & le zéle de la pieté produiſent cet extraordinaire, ce n'eſt peut-être pas le même genre de Folie, mais il en aproche ſi fort, que communément on lui donne ce nom là; & en effet, qui ne traiteroit pas de Fous, de maitres Fous, un très, & plus que très petit nombre *de pauvres d'eſprit*, qui, par leur conduite, font le procès à tout le reſte du Genre Humain? L'idée de Platon ne ſera pas ici hors d'oeuvre: ce Philoſophe feint

1 Les mourans:] Socrate, Condamné tres injuſtement à mourir par la ciguë, dit aux juges qui avoient prononcé ſa ſentence; après cela je ſouhaite être bon Prophete pour vous qui m'avez condamné; car je ſuis dans la conjončture où les hommes devinent, c'eſt à dire aux aproches de la mort.

feint une caverne pleine de gens qui y sont arrêtez malgré eux: un de ces captifs s'enfuit; & après s'être promené long tems, il revient: Oh! mes amis, s'ecrie-t-il en rentrant, que vous me faites pitié! Vous ne voïez ici que des ombres, que des Phantômes, en un mot vous êtes des foûs: mais pour moi? Je n'ai rien vu que de réel, que de solide, rien qui ne soit en être. Les *Caverniers*, de leur côté, qui ne sont jamais sortis du Soûterrain, diront en s'entre-regardant, que veut donc dire ce Foû là? serieusement sa cervelle est demontée. Ainsi en va-t-il du commun des hommes: ce qui tombe le plus sous les sens, occupe le plus leur esprit; ils ne conoissent presque point d'autres Etres, que les materiels & sensibles. Au contraire: ceux qui se sont devouez à la pieté, plus un objet a de raport au corps, moins ils en font de cas, etant toujours atachez à la contemplation des choses invisibles.*

Les Mondains font leur premiere & principale occupation d'amasser du bien: en suite, ils s'apliquent à contenter le corps; & le dernier soin se reserve pour l'ame, la quelle la plûpart ne croïent point,

* Voïez la figure à la page suivante.



point, parce que elle n'eſt pas viſible. Les gens embrazez du feu de Religion prennent une route opoſée: il mettent toute leur confiance en Dieu, qui eſt le plus ſimple des Etres: après lui, & cepen-

pendant en lui, ils penſent à leur ame, comme à la choſe qui aproche le plus de la Divinité. Ils ne ſe ſoucient nullement du corps: non ſeulement ils mepriſent la fortune, mais même ils la fuïent; & s'ils ſont obligez par devoir, & comme peres de famille, à veiller ſur leur temporel, ce n'eſt qu'à regret, ce n'eſt qu'avec degoût, parce qu'ils ont comme s'ils n'avoient point, parce qu'ils poſſedent comme ne poſſedant point. Il y a encore pluſieurs autres degrez de diference entre les hommes qui ne s'occupent que du corps, & ceux qui ſe donnent tout à fait à la pieuſe culture de l'ame: pour mieux diſtinguer ces degrez, poſons un principe inconteſtable.

Quoi que tous les ſentimens de l'ame aïent une liaiſon neceſſaire avec le corps, il y en a pourtant de deux ſortes: les uns plus materiels, tels que ſont le toucher, l'ouïe, la vuë, l'odorat, & le goût: les autres ont moins de raport aux organes, & ceux là ſont la memoire, l'entendement, & la volonté. Il s'enſuit de là, que l'ame à plus ou moins de force, à proportion que elle s'aplique plus ou moins à ces divers ſentimens. * Bâtiſſons main-

* Voïez la figure à la page ſuivante.



maintenant ſur cette ſupoſition. Parce que les gens qui ſont leur tout de la pieté s'elevent, autant qu'ils peuvent, au deſſus des ſens corporels, ils les emouſſent ſi fort, qu'à la fin ils ne ſentent plus rien: un

un ſaint Bernard, par exemple, qui, à ce que ſa *legende* raporte, buvoit de l'huile pour du vin. Au contraire, les Senſuëls ont une grande vigueur d'ame pour les ſens du corps, & une grande foibleſſe pour les ſentimens de l'ame. De plus, entre les paſſions, quelques unes concernent le corps de plus près, comme les deſirs amoureux, la faim, & la ſoif, l'envie de dormir, la colere, la ſuperbe, l'envie : les vrais Devots, s'il y en a, font une guerre irreconciliable à ces Paſſions; au lieu que les partiſans de la Nature, ne croïent pas qu'on puiſſe vivre ſans elles. En ſuite, il y en a qui tiennent le milieu, & qui ſont comme naturelles, par exemple, aimer ſa patrie, ſes parens, ſes enfans, ſes proches, ſes amis : le commun des hommes accorde quelque choſe à ces paſſions là; mais les Pieux travaillent à ſe les arracher du coeur, ou du moins à les *ſpiritualiſer* : un fils aime ſon pere : vous vous imaginez peut être que c'eſt la *paternité* qu'il honore, & qu'il cherit dans celui dont il a reçu la vie? Nullement : quel preſent mon pere m'a-t-il fait ? Dit ce Saint : d'un corps miſerable, & qui eſt mon plus dangereux ennemi? Encore eſt-ce à Dieu que je le dois, il eſt l'auteur

 de

de mon être : mais j'aime mon Pere comme un homme en qui reluit l'image de cette ſupréme Intelligence qui eſt *le Souverain Bien*, & hors la quelle il n'y a rien d'aimable, ni de ſouhaitable. C'eſt par cette même regle que les gens de mortification meſurent tous les devoirs de la vie ; en ſorte que s'ils ne mepriſent pas generalement toutes les choſes viſibles, au moins les mettent ils infiniment au deſſous de ce qui ne ſe voit point. Ils diſent même que dans les Sacremens, & dans les autres fonctions du Culte la matiere ne feroit rien ſans l'eſprit. Les jours de jeûne, ils comptent pour peu de choſe l'abſtinence de la viande, & du ſouper, quoi que la Multitude faſſe conſiſter en ces deux points toute l'obligation du precepte : les Pieux vous diſent qu'il faut jeûner d'eſprit, dompter ſes paſſions, mortifier ſa colere & ſon orgueil, afin que l'ame etant plus degagée de la maſſe du corps, ſoit mieux en état de gouter les biens du Ciel. Autant en eſt il de la Meſſe : nous ne mepriſons pas, diſent ils, ce qu'il y a d'exterieur & de viſible dans ce ſacrifice : mais les ſignes & les ceremonies feroient inutiles, & même pernicieux ſans le ſecours de l'eſprit : ce miſtere

ſtere repreſentant la mort du ſauveur, il faut que le Fidele la repreſente auſſi en mourant à ſes Paſſions, afin de reſſuſciter en nouveauté de vie, afin de s'unir à Chriſt & à ſes membres. C'eſt dans cette diſpoſition que les Saints aſſiſtent à la Meſſe: le Vulgaire n'en fait pas de même: ne conoiſſant dans ce Sacrifice que le commandement d'en être temoin, on regarde, on ecoute, on eſt attentif au chant, aux ceremonies, & puis c'eſt tout. Ce n'eſt pas ſeulement dans les choſes que je viens d'aporter pour exemples, que les Anges mortels rompent tout commerce avec la matiere & les corps, c'eſt generalement dans toute la vie, prenant par tout un rapide eſſor vers les biens eternels, inviſibles & ſpirituels. Puis que donc les Pieux, & les non Pieux diferent en tout, vous jugez bien qu'ils ſe regardent les uns les autres comme des fous: mais, je vous le jure foi de Folie, les *Naturaliſtes* ont raiſon dans cette diſpute là, & ce ſont les *Pieux* qui meritent le titre de Fous. Vous ne pourrez en diſconvenir dès que je vous aurai fait voir en peu de mots, que cette recompenſe infinie après la quelle ils courent ſi ardemment, n'eſt qu'une eſpéce de
 fu-

fureur : j'apuïe mon ſentiment ſur un oracle du divin Platon : *la fureur des amans*, dit ce Philoſophe enthouſiaſte, *eſt la plus heureuſe de toutes.* En effet, un amant paſſionné ne vit plus en ſoi, mais en la perſonne qui s'eſt emparée de ſon coeur; & plus il ſort de lui même, pour ſe transformer en l'objet de ſon amour, plus il ſent redoubler ſon plaiſir. Ainſi, quand l'ame d'un Devot qui brule d'envie d'arriver à la perfection Evangelique, ne travaille qu'à ſortir de ſon corps par le mepris des ſens & des organes, n'a-t-on pas raiſon d'apeller cela une fureur? Rapellez vous en la memoire ces manieres de parler qui ſont ſi en uſage: *il eſt hors de ſoi... rentrez en vous même... il eſt revenu à ſoi.* Outre cela; ſelon l'idée de Platon, il faut meſurer par la force de l'amour la grandeur de la fureur & de la felicité: quelle ſera donc la vie des Bienheureux dans le Ciel, vie après la quelle les Pieux ſoupirent avec tant d'empreſſement? Car dans cet etat de joïe complette, & toujours renouvellée, l'Ame victorieuſe & triomphante abſorbera le corps: cette parfaite domination, bien loin de cauſer la moindre peine, deviendra naturelle : l'eſprit ſera comme dans ſon

ſon regne, & il joüira des eforts qu'il a fait ici bas pour reduire le corps dans un entier aſſujetiſſement. Deplus, l'ame



ſera, d'une maniere incomprehenſible, comme engloutie dans cette ſupreme In-

telligence qui la ſurpaſſe infiniment; ſi bien que tout l'Homme ſera hors de ſoi, & il ne ſera bienheureux, qu'à cauſe que n'étant plus avec lui même, il recevra une volupté inexprimable de ce Souverain Bien qui attire tout à ſoi. Au reſte: quoi que cette felicité ne doive ſe conſommer que par la reünion de l'ame avec le corps, cependant, parce-que la vie des Saints de la Terre, n'eſt que la meditation continuelle, & comme l'ombre, des joïes du Paradis, ils ne laiſſent pas de gouter & de ſentir en ce Monde-ci la recompenſe qui leur eſt promiſe: il eſt vrai que, par raport à *la Beatitude eternelle*, ce n'eſt qu'une petite goute de cette delicieuſe & inepuiſable fontaine: mais cette goute vaut incomparablement mieux que les plaiſirs des ſens quand vous les mettriez tous enſemble: tant il eſt vrai que les choſes ſpirituelles ſont infiniment au deſſus des materielles, & que les biens inviſibles excellent ſur les biens viſibles. Auſſi un Prophete fait il cette magnifique promeſſe, l'*oeuil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, & il n'eſt pas monté au coeur de l'Homme, ce que Dieu a preparé à ceux qui l'aiment*. C'eſt là ce genre de folie qui, loin de ſe perdre lors qu'on

qu'on monte de la Terre au Ciel, aquert ſon dernier degré de perfection. Pour revenir à ceux à qui Dieu, par une faveur toute ſpeciale, fait ſentir les avant-gouts de la *Beatitude*, le nombre en eſt fort petit; & très ſuſpect, ils ſont ſujets à certains ſimtômes qui reſſemblent tout à fait à ceux de la Demence: leurs paroles ſont mal liées, ou pour franchir le mot, ils ne ſavent ce qu'ils diſent: le viſage leur change à tout moment: tantôt gais, tantôt abatus, pleurant, riant, ſoupirant; enfin, ils ſont tout à fait hors d'eux mêmes: ſont ils rentrez dans leur bon ſens? Ils aſſurent qu'ils ne ſavent point du tout d'où ils viennent; s'ils y ſont allez en corps ou ſeulement en eſprit, eveillez ou endormis; ce qu'ils ont oui, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, rien de tout cela ne leur eſt demeuré dans la memoire que fort confuſément, & comme ſi c'etoit un rêve: ils ne retiennent qu'un ſeul point, c'eſt qu'ils etoient tresheureux dans leur folie: auſſi ſont ils extremement chagrins de leur convaleſcence de cerveau, & il n'y a rien qu'ils ne Sacrifiaſſent volontiers pour être toujours fous au même prix. Ce n'eſt pourtant là qu'une miette de la

table de Dieu, jugez donc du festin eternel.

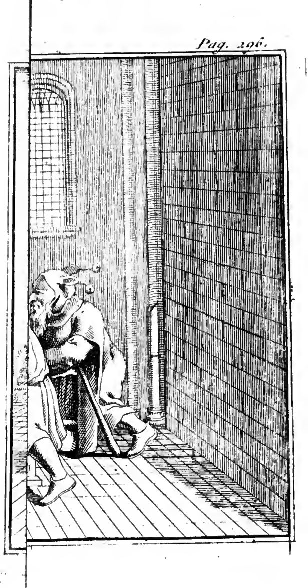
Mais, à ce qui me semble, il y a deja long tems, que sans penser à ce que je suis, je cours au delà des bornes : si j'ai trop *babillé*, & trop hardiment, souvenez vous que je suis la Folie, & n'oubliez pas que je suis Femme :, mais souvenez vous en même tems de cet ancien Proverbe des Grecs, *souvent même l'Homme fou à parlé fort à propos*, à moins que vous ne pretendiez que la Femme n'est pas comprise dans le mot *Homme*. Vous attendez sans doute une conclusion? Je conois cela à vos *mines*: mais en verité vous êtes de dignes foûs, si vous vous imaginez que j'aie pu retenir tout ce fatras de matiere que je vous ai debité. Au lieu d'epilogue je vous regale de deux sentences: l'une est fort agée, *je n'aime point à boire avec un homme qui se souvient de tout*: l'autre est toute fraiche, *je haï l'Auditeur qui a la memoire heureuse*. C'est pourquoi, bon jour & bonne santé, *celebrissimes* ministres de la Folie, aplaudissez, vivez, buvez. *

* Voïez la figure ci-jointe.

F I N.

C A-

Pag. 296.



'ES
:S,
/AN-
les

der
iits-
van
laar
: de
op
'or-
ele
ge-
'o-
D,
jk,
oor
'en
ing
rif-
n,
en
: te
'o-
ee-
its,
en,
.ee-

table
nel.
M
long
fuis,
trop
nez
pas
vous
verb
fou à
ne p
com
tend
nois
êtes
nez
mat,
pilo
l'une
avec
tre
qui
quo
mes
vive.

* V



CATALOGUE DES LIVRES, CARTES GEOGRAPHIQUES, & ESTAMPES,

nouvellement imprimés ou publiés chez PIERRE VANDER AA, Marchand Libraire à LEIDE, & que les curieux trouvent chez lui.

DE Doorlugtige Scheeps-Togten der *Portugysen* na *Oost-Indiën*, mitsgaders de voornaamste Gedeeltens van *Africa* en de *Roode-Zee* met alle daar omtrent gelegene *Eylanden*, zedert de eerste Ontdekkinge, en vervolgens op Bevel en Kosten, van de Kroon *Portugaal* gedaan. Voor desen ten deele versameld en in 't *Hoogduyts* uytgegeven door den vermaarden Heer JOHAN LODEWYK GOTTFRIED, Schrijver van de Historische Kronijk, maar nu volkomen, gelijk deselve door JOAN DE BARROS, Raads-Heer en History-Schrijver van den Koning van *Portugaal* uyt de Egte Handschriften der Reysigers beschreven zijn, met alle Vlijt, Naaukeurigheyd en Trouwe uytgevoerd. Vertoonende te gelijk alle die vreemde Gewesten, Koningrijken, Landschappen en Steeden, haare Benamingen, Stand-plaats, Hoedanigheyd, Sterktens, Stroomen,

Zee-havens, Goud- en Zilver-Mijnen, Peerel-Visseryen, met meer andere Rijkdommen en menigvuldige Wonderen. Beneffens de Zeeden, Godsdienst, Regeering enz. dier Volkeren: insgelijks de roem-rugtige Bedrijven, dappere Oorlogs-daden, zegepralende Overwinningen en bloedige Nederlagen der Ontdekkers: hunne gevaarlijke Ontmoetingen en zeldsame Verlossingen: als mede grousame Verwoestingen, voorname Volkplantingen, en Vestiging van den Koophandel: mitsgaders veel andere Bysonderheeden en merk-waardige Geschiedenissen in het Opdoen deser Landen en daar na voorgevallen. Alles onlangs uyt het *Portugys* in 't *Nederlands* getrouwelijk vertaalt, en doorgaans met noodige Zee- en Landkaarten, beneffens een menigte Historische Print-verbeeldingen opgehelderl, en met bequame Regifters verrijkt. Nu alder-eerst dusdanig in *Twee Deelen* afgescheyden, in 't ligt gebragt, *in Folio.*

De Gedenkwaardige en al-om Beroemde Voyagien der *Spanjaarden* na *West-Indiën*, Namentlijk in het *Zuyder-* en *Noor-*

Noorder-gedeelte van het eertijds onbekende *America*, met alle des selfs naby-gelegene Eylanden en onderhoorige Koningrijken, op uytdrukkelijk bevel van den Koning van *Castilien* door der selver Ontdekkers ondernomen, in het Jaar 1492. en so vervolgens. Voor desen ten deele versamelt en in 't *Hoogduyts* uytgegeeven door den beroemden Heer JOHAN LODEWYK GOTTFRIED, Schrijver van de Historische Kronijk, maar nu volkomen, gelijk deselve door ANTHONY DE HERRERA, History-Schrijver van den Koning van *Castilien* uyt de Egte Hand-schriften der Reysigers beschreven zijn, met alle Vlijt, Naaukeurigheyd en Trouwe uytgevoert. Zijnde, behalven de zeldsame ontmoetingen der Reysigers, te gelijk een nette Beschrijving van de gelegenheyd dier Landen, Koningrijken, Zeën, Rivierên, Havens, Menschen, Gediertens, Vrugten, Goud- en Zilver-mijmen, mitsgaders al wat verders aanmerkens-waardig en vermaaklijk is. Alles onlangs uyt het *Spaans* in 't *Nederlands* getrouwelijk vertaalt, doorgaans met noodige Zee- en Land-Kaar-

ten, beneffens een menigte fraaye Print-verbeeldingen opgeheldert, en met bequame Regifters verrijkt. *in Folio.*

De Wijd-Beroemde Voyagien na *Ooft-* en *Weft-Indiën*, Mitfgaders andere Gedeeltens des Werelds, gedaan door de *Engelfen.* Voordefen ten deele verfamelt en in 't *Hoogduyts* uytgegeeven door den Beroemden Heer JOHAN GOTTFRIED, Schrijver van de Hiftorifche Kronijk. Maar nu veel vermeerdert en verbetert uyt de Egte Handfchriften, foo als die door de Reyfigers befchreven zijn; met alle Vlijt, Naauwkeurigheyd en Trouwe uytgevoert. Waar in naauwkeurig door de Reyfigers is aangeteekent alles, wat hen foo wel binnen Boord, als aan Land, is overgekoomen, hunne verrigting met de vreemde Koningen en Vorften van die Gedeelten des Werelds, door hen aangedaan: Mitfgaders defer Volkeren Aart, Zeden, Imborft, Levens-manier, Gods-dienft, Feeften, Huuwelijken, Wetten, Oorlogen, Wapenen, Kleedingen, Hof-houding, Woon-plaatfen, Vlekken, Dorpen, Gehugten, Verdeeling

ling hunner Landſchappen, Grenspalen en diergelijke. Daar-en-boven, wat yder Land byſonder uytlevert van Koopmanſchappen, Waaren, Speceryen, Vrugten, Veld-gewaſſen, Vogelen, Viervoetige Gediertens, Viſſen, Ongediertens, &c. Als mede de Gelegenheyd der Landen, Bergen, Boſſchen, Rivieren, Baayen, Havens, Klippen, Zanden, Oevers, Stormen, Onweders en allerhande vreemde Voorvallen aan yeder Zee-kuſt, of Landſchap eygen. Alles onlangs uyt het *Engels* in 't *Nederlands* getrouwelijk vertaalt, en doorgaans met noodige Zee- en Land-kaarten, beneffens een menigte Hiſtoriſche Print-verbeeldingen opgeheldert, en met bequame Regiſters verrijkt. *in Folio.*

De Aanmerkens-waardige Voyagien door *Françoiſen*, *Italiaanen*, *Deenen*, *Hoogduytſen* en andere Vreemde Volkeren gedaan na *Ooſt-* en *Weſt-Indiën*, mitſgaders door andere Geweſten. Ten deele voormaals verſamelt en in 't *Hoogduyts* uytgegeven door den vermaarden Heer JOHAN LODEWYK GOTTFRIED, Schrijver van de Hiſtoriſche Kronijk. Maar nu grootelijks

N 7

lijks vermeerdert en verbetert uyt de Egte Handschriften der Reysigers, met alle Vlijt, Naauwkeurigheyd en Trouwe uytgevoert. Waar in gevonden werden de Zeldsame Voorvallen den Reysigers overgekoomen, sommige in Gesandschap, andere met de Karavanen, in Ballingschap, Gevangenis en Wederontkoming, waar in sy seer sorgvuldig hebben aangeteekent wat onder die vreemde Landaard aanmerkens-waardig is, van hun Hofhouding, Afkomst, Levens-manier, Gewoontens, Taalen, Konsten, Weetenschappen, Letter-oeffeningen, Tijd-reekeningen, Oorlogen, Feest-dagen, Afgoderyen, Wigchelaryen, Tooveryen, &c. Als mede wat yeder Landschap uytlevert van Vogelen, Vissen, Dieren, Vrugten, Kruyden, Zaaden, Wortelen, Gommen, Sappen, Verf-stoffen, Metalen, Mineralen, Goud- Zilver- en Ertz-groeven, ook der selver Rivieren, Zeên, Baayen, Havens, Klippen, Stranden, Dorpen, Vlekken, Steeden en Woon-plaatsen van verscheyde vreemde Volkeren, en alle verdere bysonderheden. Zijnde yeder

der Reys-beschrijving nu eerst onlangs uyt sijn *Oorsponkelyke Taal* in't *Nederduyts* getrouwelijk overgeset, en de meeste doorgaans met noodige Zee- en Land-Kaarten, beneffens een menigte Historische Print-verbeeldingen opgeheldert, en met bequaame Registers verrijkt. *in Folio.*

Oeuvres d'Architecture de Vincent Scamozzi, Vicentin, Architecte de la République de Venise, contenuës dans son Idée de l'Architecture Universelle: Dont les Regles des Cinq Ordres contenuës dans le sixième Livre ont été traduites par Mr. Augustin Charles D'Aviler, Architecte du Roi Très-Chretien; & le reste traduit nouvellement par Mr. Samuel Du Ry, Ingenieur ordinaire de leurs Hautes Puissances les Etats Généraux des Provinces Unies. Avec les Planches Originales: le tout revû & exactement corrigé sur l'Original Italien. On y a joint aussi plusieurs nouveaux Desseins des plus beaux Edifices de Rome dont l'Auteur parle dans son Ouvrage. In Folio.

Les Delices de Leide, une des celebres Villes de l'Europe, qui contiennent une Description exacte de son Antiquité, de ses divers Aggrandissemens, de son Academie, de ses Manufactures, de ses Curiosités, & généralement de tout ce qu'il y a de plus digne à voir. Le tout enrichi de Tailles douces. 8.

Introduction à l'Histoire des principaux Royaumes & Etats, tels qu'ils sont aujourd'hui dans l'Europe, par Samuel Puffendorf. Nouvelle Edition revûë sur le meilleur Exemplaire, corrigée d'une infinité de grosses fautes, augmentée de plusieurs événemens considerables, & ou l'on a ajouté des Cartes Geographiques toutes nouvelles de tous les Païs dont il est parlé dans cet Ouvrage: comme aussi les Portraits des Princes qui regnoient lorsque ce Livre parût, & autres figures. 6. 4 voll.

NOUVEL ATLAS,

ou TABLE des Nouvelles
CARTES GEOGRAPHIQUES,
suivant les Nouvelles Observations de Messrs. de l'Academie Royale des Sciences, & de celles des plus Celebres Geographes ; avec les Plans & Profils des principales Villes *de chaque* Païs, *imprimée chez* PIERRE vander Aa, *Marchand Libraire à* LEIDE, *en* 1713.

La

L'Archeveché de Treves.
La Ville de Treves.
L'Archeveché de Cologne.
La Ville de Cologne.
Le Cercle de Weftphalie.
La Ville de Munfter.
L'Eveché de Liege.
La Ville de Liege.
Le Cercle de la Baffe Saxe.
La Ville de Breme.
—— Hamburg.
Le Duché de Lunebourg.
La Ville de Lunebourg.
Le Duché de Brunfvic.
Le Cercle de la Haute Saxe.
La Ville de Drefde.
—— Leipfic.
Le Brandebourg *& la* Pomeranie.
La Ville de Berlin *&* Cologne.
—— Stettin.
Les XVII Provinces *des* Païs Bas.
Les Provinces Unies *des* Païs Bas.
Le Comté de Hollande.
La Ville d'Amfterdam.
———— *de* Leide.
Le Comté de Zelande.
La Ville de Middelbourg.
La Seigneurie d'Utrecht.
La Ville d'Utrecht.

La

La Ville d'Amiens.
Gouvern. Gen. de Normandie.
La Ville de Rouen.
Gouvern. Gen. de Bretagne.
La Ville de Rennes.
Gouvern. Gen. de l'Orleanois.
La Ville d'Orleans.
Gouvern. Gen. de l'Isle *de* France.
La Ville de Paris.
Vue du Chateau & Jardin de Versailles.
Gouvern. Gen. de Champagne.
La Ville de Troïes.
——— Rheims.
La Lorraine.
La Ville de Metz.
Gouvern. Gen. de Bourgogne, Franche Comté, *&* Bresse.
La Ville de Dijon.
Gouvern. Gen. du Lyonnois.
La Ville de Lyon.
Gouvern. Gen. du Dauphiné.
La Ville de Grenoble.
Gouvern. Gen. de Provence.
La Ville d'Aix.
——— Marseille.
——— Toulon.
Gouvern. Gen. du Languedoc.
La Ville de Toulouse.
Gouvern. Gen. de Guienne *&* Gascogne.

La

La Gaule Cisalpine. *
La Ligurie. *
La Ville de Genes.
Le Milanois. *
La Ville de Milan.
Le Pavesan, Lodesan *&* Plaisantin. *
La Ville de Pavie.
——— Plaisance.
Le Cremonois.
La Ville de Cremone.
La Republique de Venise.
Le Golfe de Venize. *
La Ville de Venise.
Latium. *
La Ville de Tivoli.
Grand Duché de Toscane.
La ville de Florence.
Le Royaume de Naples.
La Ville de Naples.
*L'*Ile *de* Malte. *
La Ville de la Valette, *ou* Malte.
La Turquie *en* Europe.
La Ville de Constantinople.
La Grece *Ancienne.* *
*La Ville d'*Athene.
La Grece *Moderne.*
La Ville de St. Maure.
*L'*Archipel *en General.* *
*L'*Archipel *Septentrionale.* *

l'Ar-

Toutes ces Cartes sont tres-bien gravées & fort exactes.

*Les Cartes marquées avec un * ne sont pas de Messieurs de l'Academie Royale des Sciences, mais des plus Celebres Geographes. Ceux qui souhaiteront augmenter cet Atlas de quelques autres Cartes ou de quelques Desseins de Villes, pourront les avoir facilement, & en ordre.*

FIN.

